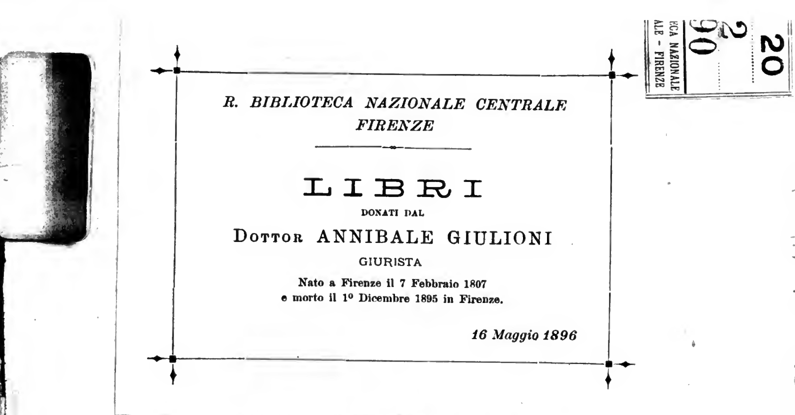




OPINIONS

DES

ANCIENS

SUR LES JUIFS.

Par feu M. DE MIRABAUD,

Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.



LONDRES.

MDCCLXIX.

OPINIONS
DES
ANCIENS
SUR LES JUIFS.

ON croit communément aujourd'hui que la misere dans laquelle les Juifs sont tombés, & que le mépris universel qu'on a pour eux, sont des suites de la malédiction que Jésus-Christ a jettée autrefois sur cette malheureuse nation.

Cette opinion fait honneur à la Religion Chrétienne. Il seroit à souhaiter qu'elle ne fût point l'effet d'un zêle prévenu & peu éclairé, & qu'elle se trouvât conforme à la vérité historique ; cependant il est certain que les Juifs avant que de s'être attiré cette malédiction, qu'on regarde comme la cause de leur misere, étoient déja haïs & méprisés partout où ils étoient, & on conviendra même qu'il n'est presque jamais fait mention d'eux dans l'antiquité que par rapport à ce mépris & cette aversion générale qu'on avoit pour eux.

De tous les anciens qui ont parlé de l'origine du peuple de Dieu, il n'y en a pas un seul qui ne l'ait fait de la maniere du monde la plus méprisante & la plus injurieuse. Manethon & Chéremon, historiens Egyptiens dont Joseph nous a conservé les témoignages, nous apprennent, qu'*une grande multitude de Lépreux & d'autres personnes infectées de maladies contagieuses furent autrefois chassés de l'Egypte par le Roi Amenophis : que ces Lépreux élurent pour leur chef un Prêtre d'Héliopolis nommé Moyse, qui leur composa une Religion & leur donna des Loix.* (1)

Lisimaque, que Joseph cite aussi, dit la même chose que ces deux historiens, excepté qu'il appelle Bocchoris le Roi qui chassa les Juifs (2).

Tacite (3) a suivi Lisimaque: Diodore de Sicile, sans faire mention ni de Bocchoris ni d'Amenophis, dit (†) simplement qu'on avoit assuré à Antiochus E-

(1) Contre Appion. Liv. I. Ch. 9. 11. 12.
(2) Hist. Lib. 5. Cap. 34. apud. Photium.
(3) Plurimi authores consentiunt, ortâ per Egyptum tabe, quæ corpora fœdaret, regem Bocchorim, adito Hammonis oraculo remedium petentem; purgare regnum & id genus hominum ut invisum Deis, alias in terras avehere jussum. Hist. Lib. 5. Cap. 3.
(†) Photius Bibliot. Lib. 34.

piphane que cette nation avoit été chassée de l'Egypte à cause de la lèpre dont elle étoit infectée. Justin (4) parle de même que Diodore, & il est malheureux pour les Juifs qu'une opinion, qui leur attribue une origine si basse & si honteuse, ait été communément reçue sans que personne ait daigné ajouter foi à la maniere éclatante & miraculeuse dont ils assuroient eux-mêmes qu'ils étoient autrefois sortis de l'Egypte.

Strabon est de tous les historiens celui qui a traité les Juifs le plus favorablement. Cet auteur à la vérité n'a pas adopté leur sortie miraculeuse de l'Egypte, mais aussi ne fait-il pas mention de cette vilaine maladie que les autres leur attribuent : il dit simplement qu'ils se retirerent sous la conduite de Moyse qui étoit un Prêtre du pays. Justin & Tacite, ainsi que nous venons de le dire, conviennent de la lèpre, mais ils ne donnent pas à ces lépreux l'Egypte pour pays originaire ; le premier qui avoit quelque connoissance des Ecritures fait les Juifs Syriens d'origine ; l'autre trompé par la ressemblance du mot Juda avec celui d'Ida, qui est le nom d'une montagne de Crete, a

(4) Lib. 36. Cap. 2.

cru (5) qu'ils étoient originaires de cette isle. A la réserve de ces deux historiens, tous les autres ont assuré que les Juifs étoient Egyptiens; la conformité de caracteres & d'usages qu'on remarquoit entre ces deux nations leur faisoit donner une origine commune, d'autant plus que les Juifs convenoient eux-mêmes qu'ils avoient habité longtems l'Egypte.

Chez les Egyptiens les Prêtres étoient nourris & entretenus aux dépens du public, ils étoient vêtus de lin, ils se baignoient fréquemment le jour & la nuit. Le Souverain Pontife portoit une image de saphir pendue au colet, cette image s'appelloit *vérité* (†) : dans leurs sacrifices ils faisoient l'exécration sur la tête d'une victime, c'est-à-dire qu'ils prioient (‡) les dieux de détourner sur cette tête tous les maux dont le peuple étoit menacé; le même usage se trouvoit établi chez les Juifs: la circoncision, l'horreur pour le pourceau, les jeûnes observés la veille des fêtes, la distinction des Ecritures en sacrées &

(5). *Vid.* Tacit. Hist. Lib. 5. Cap. 4.

(†) Hérodote Lib. 5. Plutarch. polit. Elien var. Hist. Lib. 14. Cap. 34.

(‡) *Voyez* Diodore L. 2. 5. 6. Plutarch. simpos. Lib. 4. Cap. 7.

profanes & celle des animaux en purs & impurs, paroissent encore empruntées des Egyptiens. L'histoire de la nation Juive autorisoit l'opinion, qui donnoit à ces deux peuples une même origine, & insinuoit assez clairement qu'ils avoient autrefois adoré le même Dieu. Au sortir de l'Egypte dès que les Juifs eurent perdu de vue Moyse qui vouloit établir parmi eux une nouvelle religion, la premiere chose qu'ils firent fut de se forger un veau d'or, qui étoit, comme on le sait, le principal objet du culte des Egygtiens. Moyse lui-même en élevant le serpent d'airain dans le désert, remit devant les yeux de son peuple un de leurs plus fameux hiéroglyphes qui ne manqua pas dans la suite de faire retomber les Juifs dans l'idolâtrie, à laquelle il vouloit les faire renoncer (7). Enfin on trouvoit une si grande conformité entre les cérémonies & les usages des Juifs & des Egyptiens, qu'on a toujours confondu ces deux nations, de même qu'on confondit depuis les Chrétiens avec les Juifs, les anciens n'ayant jamais regardé le Christianisme que comme une secte & une branche

(7) Le Roi Ezéchias fit briser le serpent d'airain parce que les Juifs l'adoroient.

particuliere du Judaïſme.

Les Egyptiens qui avoient été ſi longtems les plus illuſtres des peuples de la terre, qui avoient enſeigné les ſciences & les arts au reſte du monde, avoient beaucoup perdu dans la ſuite de leur ancien éclat, ou peut-être n'avoient-ils été redevables de leur célébrité qu'à l'ignorance dans laquelle vivoient encore les autres nations dans le tems qu'ils étoient déjà une république policée. Quoi qu'il en ſoit, ils ne devinrent depuis célebres que par leur ſotiſe & leur ſuperſtition ; & ſi la curioſité attiroit encore les hommes chez eux pour y admirer la ſolidité de leurs pyramides, & les autres ouvrages de leurs ancêtres, on y alloit auſſi quelquefois pour y être témoin d'une religion que l'on regardoit comme le triomphe de l'extravagance humaine. Les Egyptiens étoient donc tombés dans le mépris général de tous les peuples, & les Juifs qu'on confondoit toujours avec eux partageoient ce mépris; ils s'en attiroient même un encore plus grand par la ſingularité de leur culte & par les maximes qu'on leur imputoit, ainſi que nous allons le faire voir.

Toutes les nations avoient pour les

Juifs non ſeulement un ſentiment de mépris, mais encore un ſentiment de haine, & on ſe croyoit également bien fondé à les haïr & à les mépriſer: on les haïſſoit parce qu'on ſavoit qu'ils haïſſoient les autres hommes, & on les mépriſoit parce qu'on leur voyoit obſerver des coutumes qu'on trouvoit ridicules, & que d'ailleurs le caractere de leur eſprit paroiſſoit très-mépriſable, c'eſt ce qu'il faut examiner en particulier.

Les Juifs adoroient un Dieu inviſible qu'ils aſſuroient être le maître de tous les Dieux; leurs prieres, leurs cantiques, leurs livres, leurs diſcours étoient pleins de termes injurieux pour les Dieux des nations; & cela eût été ſuffiſant pour inſpirer aux autres peuples de la haine pour eux; le ſeul zêle de religion l'auroit pu produire: mais on avoit une raiſon plus forte pour les haïr, qui eſt celle de l'amour propre & de l'intérêt particulier. On étoit perſuadé que les Juifs avoient pour tous ceux qui n'étoient point de leur religion une haine d'autant plus grande qu'on la croyoit ordonnée par le Dieu qu'ils adoroient.

Ce fut cette raiſon ſeule qui au rapport de Diodore porta Antiochus à les

traiter avec tant de rigueur. Le Roi, dit-il, déteſtant la haine que les Juifs portoient à toutes les autres nations, fit immoler un cochon dans leur temple, & fit répandre le ſang de cette victime abominable ſur leurs livres ſacrés qui autoriſoient cette haine injuſte (8).

Tacite confondant les Chrétiens avec les Juifs, ſelon la coutume des anciens, aſſure que ces malheureux que Néron produiſit comme coupables de l'incendie de Rome, ne furent convaincus de ce crime, que parce qu'on les crut très-capables de l'avoir commis par la haine qu'ils portoient au genre humain (9). Et dans un autre endroit il dit (10) poſitivement des Juifs, qu'ils ont à la vérité beaucoup de charité les uns pour les autres & une fidélité inviolable entre eux; mais qu'à l'égard de tous les autres hommes, ils leur portent une haine implacable. Ils n'enſeignoient les chemins qu'à ceux de leur religion, dit Juve-

(8) Liv. 34. apud Photium.

(9) Haud perinde in crimine incendii quàm odio humani generis convicti ſunt. Annal. Lib. 15. Cap. 44.

(10) Apud ipſos fides obſtinata, miſericordia in promptu, ſed adverſus omnes alios hoſtile odium. Tacit. Hiſt. Lib. 5. Cap. 5.

nal, (11) & ils ne vouloient indiquer les fontaines qu'aux seuls Circoncis, c'est-à-dire qu'ils refusoient inhumainement les secours les plus simples & les plus ordinaires de l'humanité à tout autre qu'à des Juifs.

Quelques-uns accusoient Moyse d'avoir inspiré aux Juifs cette haine pour les autres peuples pour se venger de la dureté avec laquelle les Egyptiens les avoient autrefois chassés de leur pays. (12) Mais sans recourir à cette mauvaise intention de leur législateur, la maniere barbare dont cette nation avoit autrefois traité les Cananéens de même que tant de peuples que Dieu leur avoit commandé d'exterminer jusqu'aux femmes & aux enfans, jointe à une infinité d'exemples de cruauté à l'égard des étrangers dont les livres des Juifs sont remplis, tout cela, dis-je, étoit sans doute suffisant pour leur attirer la haine de tous les peuples. C'est à propos de ces massacres des Cananéens que l'Empereur Julien disoit (13) „ les législateurs des

(11) Non monstrare vias eadem nisi sacra colenti;
Quæsitum ad fontem solos deducere verpos.
JUVENAL. SATYRA 14. VERS. 103.

(12) Diodore Lib. 40. apud Photium.

(13) *Voy.* St. Cyrille contra Julian. Lib. 6.

„ payens recommandent qu'on traite a-„ vec douceur ceux-mêmes, de qui on „ a été offensé; mais Moyse ordonne „ d'exterminer entiérement des peuples „ innocens." Dieu a même plusieurs fois ordonné aux Juifs d'exterminer les animaux qui se trouveroient dans certaines villes des Cananéens.

La haine qu'on portoit aux Juifs étoit donc fondée sur leurs histoires, sur leur conduite à l'égard des incirconcis, & sur l'opinion où l'on étoit qu'ils haïssoient eux-mêmes tout le reste des hommes. Voilà pourquoi ils étoient regardés comme les ennemis déclarés du genre humain, à qui il ne manquoit que le pouvoir & une occasion favorable pour faire sentir à tout l'univers les effets de leur mauvaise volonté; & voilà en même tems pourquoi dans toutes les séditions populaires ils étoient les premieres victimes de l'indignation publique.

Les habitans d'Alexandrie en massacrerent en une seule fois cinquante mille. Ceux de Séleucie en exterminerent autant; ceux de Damas dix mille; ceux de Césarée vingt mille. Joseph (14) qui rapporte tous ces massacres, déplore le

(14) Joseph de bello Judaïco. Lib. 2. Cap. 33. 34. 35. 36.

malheur de sa nation d'avoir pour ennemis tous les peuples de la terre. Il faut avouer que les Juifs payoient l'avantage d'être la nation chérie de Dieu, par le désagrément d'être l'objet de la haine des hommes.

Cependant comme les Juifs étoient par leur foiblesse hors d'état de faire aucun mal à personne, cela faisoit qu'on avoit pour eux encore plus de mépris que de haine. La circoncision, l'observation du Sabbath, leurs jeûnes fréquens, leur sotte crédulité qui passoit en proverbe, les rendoit la risée de tous les peuples; les anciens n'ont jamais parlé d'eux que comme de la lie des hommes.
„ Toutes les nations, disoit Julien, (15)
„ se sont distinguées par quelque en-
„ droit, les unes par leur puissance &
„ leurs richesses, les autres par leur sa-
„ gesse, d'autres par leur esprit & leur
„ industrie, les Juifs seuls sont toujours
„ restés dans l'obscurité & sans aucun
„ mérite."

Tacite (16) nous apprend que le Sénat

(15) St. Cyrille contre Julien Lib. 5.

(16) Factum & de Sacris Ægyptiis Judaïcisque pellendis: factumque patrum consultum, ut quatuor millia libertini generis ea superstitione infecta, queis idonea ætas, in insulam Sardiniam ve-

qui les chassa de Rome sous l'empire de Tibere, en envoya en Sardaigne quatre mille des plus vigoureux, ne se souciant pas beaucoup que l'intempérie de l'air de cette isle les y fit périr, & regardant leur perte comme une chose très-peu considérable. Il nous dit ailleurs que pendant que les Assyriens, les Medes & les Perses étoient les maîtres de l'Orient, les Juifs faisoient la plus vile & la plus méprisable partie de leurs sujets. (17)

Le même auteur parle ainsi de leur religion. Quelques-uns, dit-il, (18) voyant dans le temple des Juifs quantité d'ornemens, de feuilles de vignes & de grapes de raisins, ont cru que cette nation adoroit Bacchus, mais ils se trompent fort, car les cérémonies de Bac-

herentur, coercendis illis latrociniis, & si ob gravitatem cœli interiissent, vile damnum : Cœteri cederent Italiâ, nisi certam ante diem profanos ritus exuissent. Annal. Lib. 2. Cap. 85. sub. fin.

(17) Dum Assyrios penès Medosque & Persas oriens fuit despectissima pars servientium. Hist. Lib. 5. Cap. 8.

(18) Quia Sacerdotes eorum tibia tympanisque concinebant, hedera vinciebantur, vitisque aurea templo reperta : Liberum patrem coli, domitorem orientis quidam arbitrati sunt, nequaquam congruentibus institutis. Quippe Liber festos lœtosque ritus posuit ; Judæorum mos absurdus sordidusque. Tacit. Hist. Lib. 5. Cap. 5. sub fin.

chus n'inſpirent que la joye & l'allégreſſe, au lieu que celles des Juifs ſont lugubres, ſales & abſurdes.

La triſteſſe du culte eſt encore un point ſur lequel les anciens trouvoient beaucoup de conformité entre les Juifs & les Egyptiens. „Les Dieux des Grecs, „ dit Apulée, ſe plaiſent aux chants de „ réjouiſſance, mais les Divinités Egyp- „ tiennes n'aiment que les chants lugu- „ bres.” (19)

Auguſte (20) donna des louanges à Caïus ſon petit-fils ſur ce qu'il n'avoit pas daigné ſacrifier à Jéruſalem en paſſant par la Judée, & c'étoit une des plus grandes marques de mépris que les Romains puſſent donner, que de ne pas ſacrifier aux Dieux des différens pays par où ils paſſoient. On peut voir dans Diodore, Strabon, Plutarque, Florus, Ammian-Marcellin & généralement dans tous les hiſtoriens qui ont parlé des Juifs, la maniere mépriſante avec laquelle ils l'ont fait. (21)

(19) Egyptia numina plangoribus gaudent., Græca choreis. De deo Socratis L. 2.

(20) Ægyptiacam & Judaïcam ceremoniam contemptui habuit & Caïum nepotem quod Judæam præteriens apud Hyerosolimam non ſupplicaſſet, collaudavit. Suet. in Auguſto. Cap.

(21) *Voyez* Plutarque Simpoſiac. Lib. 4. quæſt.

Les Poëtes les ont raillés avec des termes encore plus piquans. Horace a consacré le proverbe de leur crédulité (22). Juvénal (23) nous les représente tantôt comme des conteurs de sornettes, tantôt comme de misérables gueux & toujours comme des hommes d'une superstition imbécille. Perse (†) choisit la religion Juive pour désigner la superstition même. Horace (24) avant lui avoit fait la même chose. Les Epigrammes de Martial sont pleines de railleries continuelles contre eux: il y compare entre autres leurs (25) jeûnes à tout ce qu'il y a au monde de plus puant & cette épithete de puants leur est donnée pré-

9. 5. — Diodor. Sicul. Lib. 34. — Strabon Lib. 16. Florus, Lib. 3. Cap. 5. — Ammian. Marcell. Lib. 22.

(22) .... Credat Judæus apella. Lib. 1. Sat. 5. verf. 100.

(23) Qualiacumque voles Judæi somnia vendunt. Sat. 6. verf. 546.
Judæis, quorum cophinus, fœnumque supellex. Satir. 3. verf. 14.

(†) Labra moves tacitus, recutitaque Sabbata palles. Pers. Sat. 5. v. 18.

(24) ..... hodie tricesima Sabbata, vis tu Curtis Judæis oppedere?
Horat. Sermon. Lib. 1. Satyr. 9. ℣. 69. 70.

(25) Quod jejunia Sabbathariorum. . . . .
Mallem, quàm quod oles, olere bassa.
Martial. Lib. 4. Epigram. 4.

férablement à toutes par Ammien Marcellin. (26)

Quoique la circoncision fût commune aux Juifs, aux Egyptiens, aux Ethiopiens, & à d'autres peuples; soit qu'ils l'observassent plus réguliérement, soit qu'ils en donnassent des raisons mystérieuses qu'on trouvoit absurdes, il est certain qu'ils étoient les seuls dont on se moquoit ordinairement au sujet de cette coutume.

Aristophane dans le *Plutus* la met assez plaisamment au dessous des choses les plus viles & les plus honteuses. „ On „ vient, dit-il, d'emmener un vieillard „ tortu, bossu, galeux, tout pelé, tout „ ridé, & même je crois circoncis."

On désignoit presque toujours les Juifs par certains termes injurieux (27) qu'on ne peut rendre en notre langue, & qui avoient tous rapport à leur circoncision; mais sur-tout lorsque dans les bains publics ou dans d'autres occasions les Juifs étoient obligés de paroître ce qu'ils étoient, les huées étoient alors si fortes & les railleries si piquantes qu'ils ne pouvoient s'empêcher de rougir devant les hommes de cette marque caractéristique

(26) Lib. 22.
(27) *Verpi, curti, recutiti.*

du choix de Dieu. C'eſt pourquoi ils avoient ordinairement recours à certains moyens violens & douloureux pour paroître faits comme les autres dans ces occaſions, & pour effacer en quelque maniere cette tache qui leur attiroit des railleries qu'ils ne pouvoient ſoutenir (28). Enfin les étrangers portoient ſi loin le mépris décidé qu'ils avoient pour eux à cauſe de la circonciſion, qu'ils les inſultoient juſque dans leur ville capitale & même juſque dans leur Sanctuaire. Joſeph nous (29) apprend même qu'un Soldat de la Garniſon Romaine ſe tenant à la porte du temple où les Juifs entroient en grand nombre pour célébrer la fête de Pâques, s'aviſa de leur montrer à nud ce en quoi les autres hommes différoient d'eux, ce qu'il accompagna de paroles ſi inſultantes, que le peuple ſe ſouleva, & qu'il y en eut plus de dix mille d'entre eux qui périrent en cette occaſion.

Les Commentateurs de l'Ecriture ſe croient intéreſſés à ſoutenir, qu'Abraham eſt le premier de tous les hommes qui ait

(28) C'eſt ce qu'on appelle *reducere præputium.* Les Rabins viſionnaires font Iſaïe auteur de cet uſage; quelques-uns encore plus ridicules le font remonter juſqu'à Adam.

(29) Antiq. Judaïc. Lib. 20. Cap. 4.

ait été circoncis, & que par conséquent l'usage de la circoncision a dû passer des Juifs aux Egygtiens & aux autres nations qui l'ont observée. Ils supposent que pendant le séjour des Israëlites en Egypte cet usage a pu se communiquer aux habitans du pays, & que les dix Tribus transplantées par Salmanasar ont pu l'introduire dans la Colchide, comme si cette dangereuse & douloureuse cérémonie avoit quelque chose de bien attrayant pour des peuples qui d'ailleurs n'embrassoient point la religion des Juifs.

Mais les anciens qui n'avoient pas un profond respect pour les livres des Juifs, aimoient mieux s'en rapporter au témoignage de leur propre histoire. Hérodote (30) nous dit positivement que les Ethiopiens, les habitans de la Colchide, les Phéniciens & les Syriens de la Palestine, qui sont les Juifs, avoient reçu la circoncision des Egyptiens. Diodore de Sicile assuroit la même chose, & même les plus habiles d'entre les Juifs, tels que Philon & Joseph, ne contestoient point aux Egyptiens d'être les auteurs de cet usage (31): toute la différence

(30) Lib. 2.
(31) Bibliot. L. 1. Sect. 2. Philon L. *de circumcisione*. Joseph L. 2. contre Appion.

qu'on mettoit entre les Juifs & les autres peuples qui se faisoient circoncire, c'est que ceux-là avoient fait de la circoncision le point fondamental & le plus essentiel de leur religion, au lieu que les autres la regardoient comme une cérémonie, religieuse à la vérité, mais à laquelle on n'attachoit point une idée si haute & si sublime. En effet les Phéniciens l'abandonnerent après le commerce qu'ils eurent avec les Grecs, & il paroît par Joseph qu'elle commençoit à être assez négligée chez les Egyptiens. Pour ce qui est de l'origine de cet usage, on ne doutoit point qu'une raison purement naturelle n'eût donné lieu à son établissement. Hérodote dit des Egyptiens qu'ils se faisoient circoncire à cause de la propreté. Philon qui a fait un livre exprès sur cette matiere en donne quatre raisons sensées, mais qu'on ne peut rapporter qu'en s'exprimant après lui d'une maniere un peu physique. Les voici.

1°. Pour remédier aux inflammations que cause le prépuce quand il est trop étroit.

2°. Pour éviter la malpropreté causée par les ordures qui s'amassent ordinairement entre le prépuce & le gland.

3°. Pour que la femence puiffe entrer en ligne droite dans la matrice.

4°. La quatrieme eft une raifon myftique dont les Peres de l'Eglife & les Docteurs allégoriftes n'ont pas manqué de fe fervir depuis. C'eft la circoncifion du cœur dont l'autre circoncifion n'étoit que le fimbole & la figure.

Les Egyptiens & les Ethiopiens naisfoient apparemment autrefois avec les mêmes inconvéniens naturels, auxquels bien des hommes font encore fujets aujourd'hui, fur-tout dans ces pays-là. Il y a même plufieurs endroits de l'Afrique où on eft obligé par de pareilles raifons de circoncire jufqu'aux femmes. Ainfi la circoncifion étoit regardée comme une chofe qui n'ayant été dans fon origine qu'une fimple opération deftinée à remédier aux défauts naturels des hommes étoit devenue dans la fuite une cérémonie de religion à laquelle on avoit affujetti ceux-mêmes qui naturellement n'en auroient eu aucun befoin. L'antiquité eft pleine de femblables apothéofes.

Quoique la circoncifion, l'obfervation fuperftitieufe du Sabbath, les jeûnes & les triftes cérémonies des Juifs leur

attiraſſent bien des railleries, rien ne les faiſoit plus généralement mépriſer que leur extraordinaire crédulité. Il étoit à la vérité fait mention de miracles & de prodiges dans les hiſtoires des payens; mais ces miracles & ces prodiges n'étoient ni en ſi grand nombre, ni ſi ſurprenans que ceux dont on voyoit les livres des Juifs remplis. D'ailleurs il n'y avoit pas un ſeul homme raiſonnable parmi les payens qui ne ſe moquât de ces prétendus miracles, au lieu qu'on remarquoit dans toute la nation Juive une foi aveugle pour ce qu'on appelle les divines écritures, livres que les gens ſenſés regardent avec raiſon comme le produit du fanatiſme & de l'impoſture, & qu'on ne peut reſpecter ni croire que par cet entêtement ridicule qui porte à ſoutenir comme vrais les contes les plus puériles & les choſes les plus abſurdes. C'eſt auſſi ce qui a fait garder à Joſeph ce ménagement qu'on remarque dans ſon hiſtoire; de peur d'ennuyer & de rebuter ſes lecteurs par le récit d'une multitude de miracles qui ne peuvent que paroître auſſi inutiles qu'invraiſemblables à ceux qui veulent faire uſage de leur raiſon; il leur laiſſe toujours la li-

berté d'en croire ce qui leur plaira, & même lorſqu'il (32) parle du paſſage de la mer-rouge, qui eſt le plus éclatant des prodiges de l'ancien Teſtament, il ajoute qu'il ne faut pas être ſurpris de cette merveille puiſque la même choſe eſt arrivée depuis aux Macédoniens lorſqu'ils paſſerent la mer de Pamphilie ſous la conduite d'Alexandre. Joſeph avoit raiſon d'en uſer ainſi, ſon hiſtoire n'eût pas été favorablement reçue ſans de pareils ménagemens. Cet auteur rapportoit tant de marques de la ſotte crédulité des Juifs de ſon tems, qu'il eût été mal fondé à exiger une foi pleine & entiere ſur les choſes qu'il aſſuroit être arrivées à leurs ancêtres.

Il ne faut pas oublier que les anciens qui avoient pour les Juifs un extrême mépris, ne confondoient pourtant point leur légiſlateur avec eux. Ils ont ordinairement parlé de Moyſe en termes aſſez favorables. Strabon livre 16. le compare à ces hommes ſages & éclairés qui ſont nés pour apprendre aux autres à vivre conformément à la juſtice & à la raiſon. Tacite nous le repréſente comme un homme d'eſprit qui ſavoit adroitement profiter des occaſions que le ha-

(32) Antiq. Judaïq. Lib. 2. Cap. 7.

zard lui offroit pour parvenir à ses fins.
„ Les Juifs, dit-il, (33) souffrant beau-
„ coup dans le désert par la disette
„ d'eau, il arriva qu'un troupeau d'ânes
„ sauvages qui venoient de paître se re-
„ tira vers un rocher ombragé de feuil-
„ lages, ce que Moyse voyant, & con-
„ jecturant par l'herbe qu'il remarquoit
„ en cet endroit qu'il pouvoit bien y
„ avoir des sources, il y fit creuser &
„ ne manqua pas d'y en trouver."

Diodore de Sicile (34) met Moyse au rang de ces illustres législateurs qui se sont habilement servis de la politique pour faire recevoir leurs institutions avec plus de respect. Après avoir fait une énumération de plusieurs de ces législateurs habiles qui ont attribué à des Dieux les loix qu'ils avoient eux-mêmes composées; Moyse, ajoute-t-il, fit de même accroire aux Juifs que le Dieu Jao étoit auteur de celles qu'il leur donna.

C'est ainsi que ces historiens célebres parloient de ce merveilleux frappement

(33) Sed nihil æquè quàm inopia aquæ fatigabat. Jamque haud procul exitio, totis campis procubuerant: cum grex asinorum agrestium, è pastu in rupem nemore opacam concessit. Secutus Moses, conjectura herbidi soli largas aquarum venas aperit. Tacit. Hist. Lib. 5. Cap. 3.

(34) Liv. 1. Sect. 2.

du rocher. Voilà l'idée qu'ils avoient de ce décalogue dont l'arche qui le contenoit portoit par-tout la terreur & la mort, & dont la vue n'étoit permiſe qu'au ſeul Grand-Prêtre, & une ſeule fois l'année. L'habileté du légiſlateur Juif & la ſtupidité du peuple à qui il avoit affaire, furent la ſeule merveille qui attira leur attention.

Ceux qui ont regardé juſqu'à préſent les Juifs comme une nation inconnue qui habitoit un coin de la terre, ne pourront ſans doute accorder cette idée avec le mépris général qu'avoient pour eux des peuples fort éloignés de leur pays. C'eſt pourquoi il eſt bon de faire remarquer que cette nation qu'on regarde mal à propos comme obſcure, étoit répandue & connue preſque par tout le monde.

Il eſt vrai que les Juifs habitoient un pays écarté & même mauvais, malgré les éloges qu'ils lui ont donné, & qu'on faiſoit trop peu de cas d'eux pour venir exprès en Judée s'informer de leurs uſages & de leur religion: mais ils avoient remédié à cela, & en ſortant eux-mêmes de leur propre pays pour ſe répandre chez les autres nations, ils ne s'étoient que trop fait connoître puiſqu'ils s'é-

toient en même tems attiré ce mépris général dans lequel ils ne feroient point tombés s'ils étoient reftés chez eux ; fans compter que les révolutions arrivées dans leur république les avoient depuis plufieurs fiecles difperfés dans tout l'Orient.

Lorsqu'Alexandre fonda la fameufe ville à laquelle il donna fon nom, les Juifs s'y établirent en grand nombre & ce Prince leur accorda le droit de Bourgeoifie comme aux autres habitans. Le fondateur d'Antioche en ufa à leur égard de la même maniere. Les Ptolomées les protégerent en Egypte où Philometor leur permit de bâtir un temple à l'imitation de celui de Jérufalem.

Le defir du gain auquel cette nation n'a jamais été indifférente, les avoit attirés dans toutes les villes maritimes de Phénicie, d'où enfuite ils pafferent en Grece & en Italie. Outre cela les Juifs étoient depuis long-tems animés du defir de faire des Profélytes, & ce zêle les excitoit à répandre chez tous les peuples leurs dogmes & leur religion. Ce qu'il y a de certain, c'eft que plus de deux cens ans avant Jéfus-Chrift, le nombre des Grecs qui avoient embraffé la religion Juive étoit déjà fi confidérable,

qu'il fallut faire en leur faveur cette traduction célebre de l'Ecriture qu'on appelle vulgairement la traduction des Septante.

Il y a vingt endroits dans Joseph qui nous confirment ce zêle des Juifs pour la propagation de leur culte, & le reproche que Jésus-Christ (35) fait aux Phariſiens ne permet pas d'en douter : *vous parcourez*, leur dit-il, *la terre & la mer pour faire un Proſélyte*. Par là cette nation s'étoit ſi fort multipliée que dans les villes célebres comme Rome, Alexandrie, Antioche, les Juifs ſeuls faiſoient une partie très-conſidérable des habitans, & cela faiſoit qu'à la fête de Pâques & dans d'autres fêtes ſolemnelles on voyoit dans Jéruſalem des hommes de tout pays qui portoient également le nom de Juifs quoiqu'ils ne le fuſſent point d'origine mais ſeulement de religion.

Il ne paroît pas au reſte que les Juifs ayent eu anciennement, pour divulguer leurs myſteres, le même zèle dont ils furent dans la ſuite ſi animés ; du moins la réponſe qui fut faite à Ptolomée Philadelphe ſemble indiquer le contraire. Ce Prince, après avoir fait traduire le Pen-

(35) Circuitis mare & aridam ut faciatis unum proſelitum. Math. Ch. 23. verſet 16.

tateuque, trouvant, au rapport de Joseph, (36) les loix de Moyse belles & sensées, ne put s'empêcher de dire qu'il étoit surpris comment de si belles loix étoient en même tems si inconnues, sans que personne en eût fait la moindre mention; à quoi on lui répondit que ces loix étant toutes divines il n'avoit jamais été permis à personne d'en parler impunément: que Théopompe ayant entrepris d'en insérer quelque chose dans son histoire, il avoit perdu le jugement par une punition divine; & que la raison ne lui étoit revenue qu'après avoir effacé ce qu'il en avoit écrit: que le Poëte Théodecte en ayant parlé dans ses tragédies étoit devenu aveugle & qu'il n'avoit recouvré la vue qu'après avoir de même réparé sa faute. Ces petits contes que Joseph rapporte fort sérieusement étoient apparemment tirés de l'ancien livre d'Aristée, qui contenoit le récit merveilleux de ce qui s'étoit passé au sujet de la traduction des livres de Moyse que Ptolomée Philadelphe fit faire. On lisoit dans ce livre que le Roi d'Egypte ayant demandé au Grand-Prêtre Eléazar des traducteurs également habiles dans la langue Grecque & dans

(36) Antiq. Judaïq. Liv. 12. Cap. 2.

l'Hébraïque, ce Pontife lui envoya six hommes de chaque Tribu qui faisoient en tout le nombre de soixante-douze interpretes, que les 72. Sçavans furent enfermés séparément chacun dans une espece de cellule, que là ils traduisirent d'une maniere uniforme & mot pour mot les livres de Moyse & qu'ils furent précisément 72. jours à perfectionner leur ouvrage.

On regarde aujourd'hui cette historiette comme une fable; cependant elle étoit reçue des Juifs & des premiers Chrétiens comme une vérité constante, & St. Justin (37) entre autres nous assure bien naïvement qu'il a vû lui-même dans l'Isle de Pharos les cellules où ces 72. traducteurs furent enfermés pour achever leur divine entreprise.

Mais pour en revenir à cet esprit de prosélitisme qui s'étoit emparé des Juifs, on ne sait s'ils suivoient en cela le penchant naturel qu'ont tous les hommes pour attirer les autres à leurs opinions, ou si les Egyptiens dont ils prenoient volontiers les manieres & les coutumes, ne leur avoient point inspiré ce même esprit qui régnoit parmi eux. Il est au moins constant que ceux-ci avoient un

(37) Dans son exhortation aux Grecs.

zêle tout particulier pour établir par-tout le culte d'Isis & de Sérapis, & que ces deux Divinités avoient déjà des temples à Rome avant que les Juifs y fussent connus; cela paroît par l'action de Lucius (38) Emilius Paulus qui après un arrêt du Sénat qui ordonnoit qu'on abbatît les temples, prit lui-même une hache & donna les premiers coups afin d'encourager les ouvriers qu'une crainte superstitieuse arrêtoit.

Quoique Auguste (39) eût défendu l'exercice de la Religion Egyptienne dans Rome, il fallut, fort peu de tems après, qu'Agrippa qui commandoit dans la ville en son absence fît une nouvelle ordonnance pour empêcher qu'elle ne s'y introduisît. Tacite (40) Suétone (41) & les autres historiens qui parlent des fréquens arrêts du Sénat qui bannissoient de Rome le culte & les cérémonies des Juifs,

(38) Lucius Æmilius Paulus consul, cùm Senatus Isidis & Serapis fana diruenda censuisset, eaque nemo opificum attingere auderet, posita prætexta securim arripuit, templique ejus foribus inflixit. Valer. Maxim. Lib. 1. Cap. 4. n°. 3.

(39) *Voyez* Dion. Cassius L. 54.

(40) *Voyez* le passage de cet historien cité note 16.

(41) Ægyptiacas, & Judaïcas Ceremonias contempsit. Suet. in August. Cap. — Ægyptiacos Judaïcosque ritus compescuit. Idem. in Tiberio.

mettent toujours les cérémonies Egyptiennes avant celles-ci; les obſervateurs des uns & des autres avoient encore plus de zêle pour les introduire & les répandre que leurs ennemis n'en avoient pour s'y oppoſer & pour les bannir.

Etat de la Judée au tems de Jéſus-Chriſt & depuis juſqu'à la ruine de Jéruſalem.

LORSQUE Jéſus-Chriſt vint au monde il y avoit déjà longtems que le ſceptre étoit ſorti de la maiſon de David. Depuis la ruine de Jéruſalem & de ſon temple par Nabuchodonoſor il n'y eut plus de Rois de cette maiſon, il n'y en eut même point en Judée pendant plus de 450. ans, c'eſt-à-dire depuis la transmigration des Juifs à Babylone juſqu'au tems des Asmonéens.

Judas Machabée de la tribu de Lévi ayant délivré ſes freres de la dure captivité ſous laquelle les Rois de Syrie les tenoient opprimés, mérita par ſon courage d'être reconnu Souverain-Sacrificateur & chef en même tems de toute la nation Juive. Ses ſucceſſeurs joignirent la dignité Royale à celle de Sacrifica-

teur, & la race des Asmonéens régna 126. ans avec assez d'éclat & de prospérité. Sous les derniers Rois de cette race les Juifs commencerent à sentir le poids des fers qu'ils devoient bientôt porter pour toujours. Pompée prit Jérusalem, & sans craindre le sort dont l'Ecriture menace les profanes, il entra dans le sanctuaire & voulut être témoin des mysteres les plus secrets du culte Judaïque; le tems n'étoit plus où une mort prompte & terrible eût été d'abord le prix d'une si téméraire curiosité. Aristobule qui régnoit alors sur les Juifs fut emmmené prisonnier à Rome, & Hircan, frere d'Aristobule & rival de son autorité, fut laissé dans Jérusalem où il exerçoit la Grande-Sacrificature.

Depuis cette conquête de Pompée on peut dire que les Romains se regarderent comme les Souverains du Pays. Car quoique Alexandre & Antigone soient remontés successivement sur le trône d'Aristobule leur pere, ils furent traités l'un & l'autre de rebelles par le Sénat & même punis comme tels après avoir été vaincus. Hérode & ses descendans ne régnerent ensuite en Judée que du consentement & sous la dépendance des Romains qui s'étoient rendus les dispensa-

teurs des couronnes dans tous les Pays qu'ils avoient soumis à leur Empire.

Ce fut sous le régne d'Aristobule & sous le gouvernement de son frere qu'Antipater pere d'Hérode jetta les fondemens de cette grandeur où sa maison parvint après sa mort. Le Général Iduméen attaché aux intérêts d'Hircan avoit si bien sçu ménager l'amitié des Romains que son fils n'eut pas beaucoup de peine à se faire déclarer Roi de la Judée par ces conquérans au préjudice des Princes qui restoient de la race des Asmonéens.

L'histoire d'Hérode est connue; on sçait que cet usurpateur habile ayant gagné tour à tour les bonnes graces d'Antoine & celles d'Auguste, devint un Roi illustre & puissant. Ses malheurs domestiques l'ont rendu célebre aussi bien que la gloire de son régne. Personne n'ignore que ce Prince qui joignoit de grands défauts à de grandes qualités, a réuni en sa personne tout ce qui peut exciter l'envie & la compassion. Hérode fournira éternellement l'exemple d'un Roi glorieux & d'un homme très-infortuné.

Les Evangélistes St. Mathieu & St. Marc font naître Jésus-Christ sur la fin

du régne d'Hérode, quoique St. Luc semble reculer sa naissance de dix ans plus tard; c'est ce que nous examinerons plus bas. Hérode régna 73. ans & par son testament il laissa sous le bon plaisir d'Auguste le trône de Judée à Archelaüs l'un de ses fils. Ses autres enfans eurent des partages moins considérables dans les pays qu'il avoit possédés. La Galilée échut à Hérode Antipas. Philippe eut la Traconite & l'Auranite. Auguste confirma le testament d'Hérode en retranchant néanmoins la portion d'Archelaüs à qui il ne voulut accorder que le titre d'Ethnarque & non celui de Roi.

Dix ans après, Archelaüs ayant été accusé par ses propres sujets devant l'Empereur Auguste qui le crut coupable, le priva de ses Etats & le relégua à Vienne dans les Gaules. Les Juifs devinrent alors sujets immédiats de Rome, la Judée devint une Province dépendante du Souverain de Syrie, mais qui néanmoins avoit ses Gouverneurs particuliers, & Ponce Pilate qui fit crucifier Jésus-Christ est, au rapport de Joseph, le cinquieme de ces Gouverneurs Romains qu'eut la Judée depuis sa réunion à l'Empire.

Après

Après la mort de Tibere, Caligula étant monté sur le Trône Impérial, ce Prince qui affectionnoit Agrippa petit-fils d'Hérode le Grand, lui donna les Etats qu'avoient possédés ses deux oncles Antipas & Philippe, avec le titre de Roi. Claudius ayant succedé à Caligula ajouta la Judée au Royaume d'Agrippa. Ainsi Jérusalem se vit encore sous la domination d'un Roi. Mais cette nouvelle forme de Gouvernement ne dura que trois ans, car Agrippa étant mort au bout de ce tems-là, l'Empereur envoya un Gouverneur en Judée comme auparavant. A ce Gouverneur en succéderent six autres de suite dont Gessius Florus fut le dernier. C'est sous lui que les Juifs entreprirent de secouer le joug de la domination Romaine, & cette révolte qui arriva trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ fut suivie comme on sçait de la désolation entiere de leur pays, de l'incendie du temple & de la ruine de Jérusalem.

Dès le commencement que la Judée fut réunie à l'Empire Romain, les Juifs avoient donné des marques de l'impatience avec laquelle ils souffroient une domination étrangere.

Le premier acte de souveraineté que

fit Auguste dans cette Province fut d'ordonner un dénombrement de tous les biens des particuliers. Ce fut à l'occasion de ce dénombrement que deux séditieux entreprirent de former une nouvelle secte qui avoit pour principe fondamental de ne reconnoître que Dieu seul pour Maître. Judas Galiléen fut l'instituteur de cette secte, en quoi il fut aidé par un Pharisien nommé Sadoc.

Ces deux hommes entraînerent un grand nombre de Juifs après eux, & leur parti qui subsista longtems depuis, commença alors à se rendre redoutable & aux Romains & aux Juifs pacifiques, qui prévoyoient les maux que la révolte attireroit sur leur nation. Joseph regarde l'institution de cette secte fanatique comme la source de tous les malheurs dont son pays a été affligé.

Depuis le régne d'Auguste jusqu'à celui de Néron les Sectateurs de Judas sans se révolter ouvertement se contenterent d'inspirer l'esprit de révolte par leurs maximes, & ils réussirent si bien que la Judée se trouva remplie d'un prodigieux nombre de factieux, à qui il ne manquoit que l'occasion pour faire connoître l'esprit qui les animoit. Gessius

Florus homme violent & avide leur fournit cette occasion. Les Juifs séditieux exciterent leurs compatriotes à ne plus souffrir les violences & les injustices de ce Gouverneur. La révolte préparée de longue main éclata tout d'un coup. Florus & la garnison Romaine se virent assiégés par la multitude, & il fallut que Cestius Gouverneur de Syrie vînt les dégager avec une armée. Cependant tout le pays s'étant généralement soulevé, & Cestius ne se jugeant point assez fort pour réduire les rebelles, prit le parti de s'en retourner emmenant avec lui le Gouverneur & la garnison de Jérusalem qu'il venoit de délivrer.

Quelque tems après, l'Empereur Néron nomma Vespasien pour chef de l'armée qui devoit ranger les Juifs à leur devoir. Le nouveau Général étant entré en Judée avec des forces considérables se rendit maître d'un grand nombre de places, entre autres, de Jotapat où Joseph l'Historien qui étoit un des Généraux des Juifs fut fait prisonnier. Mais Vespasien ne termina point cette guerre, car après la mort de Néron & celle de Galba, son armée l'ayant déclaré Empereur, il jugea à propos de s'approcher de l'Italie & laissa le com-

mandement de ses troupes & la conduite de la guerre à Titus son fils. C'est ce Prince qui après un siége long & opiniâtre se rendit maître de Jérusalem qui fut ruinée de fond en comble & le temple réduit en cendres.

Joseph témoin oculaire de cet événement dont il a écrit l'histoire avec une parfaite exactitude, en donne plusieurs raisons: celle qu'il répete le plus souvent & qui est en effet la plus naturelle, c'est la division qui étoit alors entre les Juifs, & le mauvais ordre qu'on mettoit à tout. Il y avoit trois différens partis dans Jérusalem, composés d'hommes plus scélérats les uns que les autres, & ces partis différens songeoient plus à s'entre-détruire qu'à se défendre contre l'ennemi commun. Les cruautés & les crimes que commettoient ces factieux, étoient si horribles que (42) Joseph donne la vengeance divine pour une seconde raison de la ruine de Jérusalem. Mais l'Historien oublie en cet endroit que le nombre de ces scélérats qu'il falloit punir, ne montoit pas à trente mille hommes, au lieu que le peuple innocent qui périt avec eux montoit à

(42) De bello Judaïco. Lib. 6. Cap. 16.

plus d'un million d'ames. Enfin Joseph allegue (43) une troisieme raison tirée de la Théologie Judaïque de son tems. „ Les Juifs, dit-il, après la prise de la „ forteresse Antonia réduisirent le tem- „ ple à un quarré, quoiqu'ils ne pussent „ ignorer qu'il est écrit dans les livres „ saints que la ville & le temple seroient „ pris lorsque cela arriveroit.

On ne sçait de quel endroit de l'Ecriture l'Historien Juif veut ici parler. Mais comme l'esprit allégorique peut fournir une multitude de sens différens sur un même texte, & que l'imagination des Allégoristes échauffée par un événement qui les regarde, a d'ordinaire une activité qui manque à ceux que le même événement n'intéresse plus, il n'est pas étonnant que les Juifs découvrissent alors le sens d'une Prophétie qui est aujourd'hui rentrée dans sa premiere obscurité.

Il en est de même de ce que Joseph (44) ajoute immédiatement après, lorsqu'il dit que ce qui excita le plus les Juifs à la révolte, fut l'ambiguité d'un passage de l'Ecriture qui portoit

(43) Ibid. Lib. 6. Cap. 31.
(44) Ibid.

que dans ce tems-là il sortiroit un homme de leur contrée pour commander à toute la terre.

Les Juifs qui gémissoient alors sous le joug des Romains, souhaitoient ardemment que Dieu leur suscitât un libérateur semblable à Judas Machabée. De ce desir ils étoient passés à l'espérance, & l'imagination vive de quelques-uns avoit changé ce desir & cette espérance en persuasion & en certitude de voir arriver ce libérateur, par l'interprétation qu'elle leur fit donner aux paroles obscures de quelque prophétie. Les Chrétiens qui font l'application de ce passage ambigu à Jésus-Christ, soutiennent que la prophétie étoit accomplie il y avoit déjà bien des années. Joseph, à qui le Christianisme étoit inconnu, auroit sans doute trouvé l'allégorie Chrétienne encore plus forcée que l'interprétation Judaïque, puisque selon cet Historien la prédiction regardoit un homme qui devoit être réellement maître du monde, & qui devoit l'être précisément en ce tems-là, & cet homme selon lui étoit Vespasien qui fut appellé à l'Empire comme il étoit en Judée. Les Juifs, ajoute Joseph, revinrent enfin de leur erreur mais trop tard, & ils

n'en furent convaincus que par leur entiere ruine.

Un grand nombre de ſignes & de prognoſtics annoncerent ſelon Joſeph la deſtruction de Jéruſalem ; il parut une comete, une vache mit au monde un agneau, les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes, on entendit dans le lieu ſaint une voix qui diſoit *ſortons d'ici:* on vit des armées en l'air &c.

Les anciennes hiſtoires & ſur-tout celle de Tite-Live ſont pleines de ſemblables prodiges. Mais le correctif qui les accompagne toujours dans Tite-Live & dans les autres Hiſtoriens judicieux, ne ſe trouve pas dans l'hiſtoire Juive. Joſeph, d'ailleurs Ecrivain ſenſé, ne dégénere point du caractere Judaïque ſur le fait de la crédulité. Comme Hiſtorien il rapporte ce merveilleux, il le croit comme Juif, mais en homme équitable il n'aſſujettit point ſes lecteurs à ſon goût & il les diſpenſe volontiers d'être auſſi crédules que lui.

Le plus étonnant de ces prodiges qui, au rapport de Joſeph (45) précéderent la ruine de Jéruſalem, eſt la prédiction conſtatée & ſoutenue d'un certain payſan nommé Jéſus. Quatre ans avant le

(45) Ibid.

commencement de la guerre, cet homme étant venu dans le temple à la fête des Tabernacles, s'écria d'un ton d'enthousiaste : *voix du côté de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem & contre le temple, voix contre tout le peuple:* Et il ne cessoit nuit & jour de courir par toute la ville en répétant les mêmes paroles. On arrêta ce Prophête sinistre & on le conduisit au Gouverneur Albinus qui le regardant d'abord comme un séditieux le fit rudement foüetter. Jésus endura les coups sans répandre une seule larme & sans discontinuer d'annoncer ces malheurs. Le Gouverneur ensuite lui ayant demandé qui il étoit & ce qui le faisoit penser de la sorte, le Prophête taciturne ne répondit pas un seul mot; ce qui fit qu'Albinus le renvoya comme un fou. Jésus resta quatre ans sans parler à personne, sans remercier ceux qui lui donnoient à manger & sans se plaindre de ceux qui le maltraitoient, mais continuant toujours de prophétiser sur le même ton.

„ Lorsque Jérusalem fut assiégée, dit „ Joseph, on vit l'effet de ses prédic„ tions, car faisant alors le tour des rem„ parts, & criant à son ordinaire: mal-

„ heur ſur la ville, malheur ſur le temple, malheur ſur le peuple, il ajouta, & malheur ſur moi-même; auſſitôt une pierre lancée par des machines des aſſiégeans le renverſa par terre, & il rendit l'eſprit en proférant les mêmes mots."

Quelques critiques prétendent que Joſeph confond ici la prédiction de Jéſus-Chriſt qu'il attribue mal à propos à un autre. On remarque en effet aſſez de conformité entre Jéſus-Chriſt & ce Prophête payſan. Même nom, même condition, même prédiction; l'un & l'autre traités d'abord de ſéditieux, enſuite regardés comme des fous à cauſe de leur ſilence à l'interrogatoire, & l'un & l'autre périrent d'une maniere tragique.

A la vérité le tems ni le genre de leur mort ne ſe rapportent point; mais, diſent ces critiques, les hiſtoires que le peuple débite ſont ſujettes à des altérations bien plus conſidérables, l'anachroniſme & les autres variations s'y rencontrent preſque toujours, & pourvu que le merveilleux, qui fait l'eſſentiel d'un conte, ſubſiſte, les circonſtances hiſtoriques ſont les choſes auxquelles les peuples font le moins d'attention. Or,

Joſeph qui étoit à Rome quatre ans avant la guerre & qui n'étoit point dans Jéruſalem lorſque la ville fut aſſiégée, ne ſçauroit parler de la prédiction du payſan comme en ayant été témoin, mais ſeulement comme d'un ouï-dire & comme d'une choſe qu'il n'a pu apprendre que par le récit des Juifs qui ſurvécurent à la déſolation de leur ville.

Mais la conjecture de quelques incrédules eſt bien plus hardie : il ſe peut faire, diſent-ils, qu'un payſan mélancolique nommé *Jéſus* ait annoncé les malheurs de Jéruſalem quelque tems avant la ruine de cette ville : la révolte étant alors ſur le point d'éclater, les moins clairvoyans d'entre les Juifs pouvoient preſqu'à coup ſûr faire une pareille prédiction. Les autres circonſtances extraordinaires qui regardent ce payſan auront été imaginées par le peuple dont l'eſprit aime naturellement à ſe repaître de merveilleux. Et il eſt encore très-poſſible, continue-t-on, que les Chrétiens ayent dans la ſuite fait honneur à Jéſus-Chriſt de la prédiction de ce Prophête ; la conformité du nom aura ſervi à établir cette opinion ; car enfin, ajoutent les incrédules, peut-on conce-

voir qu'une prédiction aussi formelle que celle de Jésus-Christ sur la ruine de Jérusalem ait été absolument ignorée de Joseph? Il ne devoit être mention alors que de cette prophétie; les disciples des Apôtres étoient dans la Judée en grand nombre, plusieurs mêmes de ceux qui avoient vu Jésus-Christ vivoient encore. Se peut-il faire qu'après la désolation de la ville & l'incendie du temple les témoignages autentiques que les Chrétiens rendirent à la prophétie de leur maître ne soit point parvenue jusqu'à Joseph? Cet Historien, dont l'exactitude va jusqu'à rapporter les moindres prodiges, auroit-il omis une prédiction rendue 40. ans auparavant par un homme merveilleux dont la vie étoit un tissu de prodiges? Joseph ne l'ayant point fait, les incrédules se croient en droit de conclure qu'il ne fut fait alors aucune mention de la prophétie de Jésus-Christ, & que par conséquent cette prophétie peut être soupçonnée d'avoir été faite après l'événement.

La critique leur fournit une autre conjecture à propos du même fait; dans les reproches que Jésus-Christ fait aux Pharisiens il dit, que Dieu demandera compte aux Juifs du sang innocent qui

a été répandu depuis Abel jusqu'à Zacharie fils de Barachie qu'ils ont fait mourir entre le temple & l'autel : la plupart des commentateurs ne sachant quel est ce Zacharie fils de Barachie, soutiennent que ce doit être apparemment le Grand-Prêtre Zacharie que Joas fit lapider à la porte du temple. Quelques-uns disent que ce Zacharie peut être le pere de St. Jean-Baptiste : ils ignorent à la vérité s'il étoit fils d'un Barachie, ils savent encore moins s'il fut tué par les Juifs & s'il le fut dans le temple: mais n'importe, la chose peut être, & cela suffit. Enfin quelques autres Commentateurs rejettent ces deux sentimens parce que l'un est entiérement imaginé, & que l'autre leur paroît mal fondé. Le Grand-Prêtre Zacharie, disent-ils, étoit fils du Grand-Prêtre Joiada & nullement de Barachie. D'ailleurs les Juifs ont répandu le sang de bien des justes depuis le meurtre de Zacharie qui a été commis plus de six cens ans avant Jésus-Christ. Ainsi il n'y a aucune vraisemblance que ce soit ce Grand-Prêtre dont il ait voulu parler; il y a bien plus d'apparence, continuent-ils, que ce Zacharie est celui que les Zélateurs firent mourir dans le tem-

ple au commencement du ſiége de Jéruſalem.

Joſeph dit (46) que Zacharie fils de Barach étant un homme également illuſtre par ſa naiſſance, ſa vertu & ſon mérite, les factieux qui craignoient ſon crédit & ſon autorité réſolurent de s'en défaire, que pour cet effet après avoir inutilement tenté de lui faire faire ſon procès juridiquement ils le maſſacrerent au milieu du temple ſans aucune forme de juſtice. On voit là un Zacharie dans le temple, l'hiſtoire nomme ſon pere Barach; or Barach ou Barachie peuvent paſſer pour le même nom, & Zacharie eſt le dernier des juſtes dont le ſang a été répandu avant la ruine de Jéruſalem, de même qu'Abel en eſt le premier. C'eſt donc lui, concluent ces Commentateurs, dont Jéſus-Chriſt a voulu parler. Mais, ajoutent-ils, la choſe étant arrivée pluſieurs années après la mort de Jéſus-Chriſt, il en a parlé prophétiquement & comme d'un événement dont la certitude lui étoit connue.

Il faut avouer que la vraiſemblance ſe trouve bien davantage dans cette opinion que dans les autres, & c'eſt mal-

(46) De bello Judaïco Lib. 4. Cap. 19.

heureusement ce qui donne lieu à l'incrédulité. Les incrédules qui n'admettent pas si aisément des prophéties si claires, sont portés par là à penser que les Evangiles qui nous restent n'ont été écrits qu'après le meurtre de Zacharie fils de Barach & après le renversement de l'Etat Judaïque.

Jérusalem resta comme ensévelie sous ses ruines pendant l'espace de soixante ans ou environ. Au bout de ce tems-là l'Empereur Adrien ayant entrepris de la relever & de la nommer de son nom *Ælia*, cette ville fut en effet rebâtie, mais d'une maniere qui répondoit peu à son ancienne splendeur. Le nom d'*Ælia* lui fut conservé jusqu'à l'Empire de Constantin, elle reprit ensuite son premier nom qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Mais si Adrien releva les murs de Jérusalem, on peut dire que ce Prince porta en même tems le dernier coup à la nation Juive en lui imposant la dure condition de n'habiter jamais dans une ville qui avoit toujours fait l'objet de ses vœux les plus ardens. Les restes de cette nation malheureuse incapables de se soumettre à une condition si dure firent un dernier effort: ils se souleverent

ſous la conduite d'un impoſteur, & cette derniere révolte eſt l'époque fatale de l'anéantiſſement de la République Judaïque. Ceux qui échapperent aux armes d'Adrien furent ſans eſpérance de retour réduits dans un éternel eſclavage.

Les Juifs, bannis pour jamais de leur propre Pays & diſperſés par toute la terre, ceſſerent alors d'être un peuple particulier. Aſſujettis à une domination & à des loix étrangeres, on ne les a depuis diſtingués que par leur religion; cette nation d'élite & ſi chérie de Dieu a ceſſé depuis ce tems-là d'être comptée parmi les nations.

L'Etat Judaïque étant anéanti, les Juifs ne furent plus occupés qu'à conſerver leur religion avec le même zêle & la même opiniâtreté qu'ils avoient défendu leur liberté. On eſt ſurpris que depuis 16. ſiecles la religion Juive deſtituée de ſon temple & de ſon ancien culte ait pu ſe ſoutenir malgré le mépris & l'averſion qu'ont pour les Juifs tous les peuples au milieu deſquels ils ſont obligés de vivre, & on eſt porté à croire qu'il y a dans cet événement ſingulier quelque choſe de ſurnaturel & de divin.

C'eſt une tradition dans l'Egliſe Chrétienne que les Juifs doivent reſter dans l'incrédulité juſqu'aux derniers tems, & qu'à la fin du monde ils reconnoîtront leur erreur & embraſſeront la foi en Jéſus-Chriſt. Mais ſans vouloir entrer dans les vues particulieres de la Providence, on peut donner de cet événement ſingulier pluſieurs raiſons ſimples & qui ſont néanmoins aſſez fortes pour le remettre dans l'ordre des choſes dont on veut peut-être trop légérement le tirer.

1°. Quoique les Juifs ſoient aujourd'hui dans la miſere, ils ſont aſſurés, & c'eſt un de leurs articles de foi de le croire, qu'ils en ſortiront bientôt. Le Meſſie qu'ils attendent de jour en jour doit les rendre le plus heureux & le plus puiſſant peuple de (†) la terre. Bien des ſiecles à la vérité ſe ſont déjà écoulés ſans qu'ils ayent vu l'effet de cette attente, mais ce qui auroit il y a longtems déſabuſé des gens plus raiſonnables, ne produit point cela ſur les plus crédules & les plus entêtés de tous les hommes.

Voilà pourquoi on les voit toujours prêts

(†) *Voyez* Léon de Modene *Diſſertat.* &c. dans le premier Volume des *Cérémonies & coutumes des peuples* &c.

prêts à regarder le premier imposteur ou le premier fanatique, comme ce libérateur qui selon eux ne doit point tarder à venir. C'est ce qui les a fait se précipiter dans la mer par milliers, sur l'assurance qu'un fou qui se disoit le Messie (†) leur donna qu'il alloit la leur faire passer à pied sec. On sçait ce qui leur est arrivé de notre tems au sujet de Sabathaï de Lévi; & ceux qui seront curieux d'en apprendre davantage sur l'extraordinaire crédulité des Juifs pourront s'en instruire dans la savante histoire que M. Basnage a faite de cette nation.

2°. Tacite (47) a dit de Moyse que pour s'attacher pour jamais les Juifs, il avoit établi parmi eux des coutumes toutes différentes de celles des autres nations. Nous pouvons dire que ce qui a attaché les Juifs à Moyse, les a en même tems unis entre eux d'une maniere forte qui contribue extrêmement à la durée de leur société. La singularité des usages lie d'un nœud étroit ceux qui les observent & rend par là les usages

(†) *Voyez* Socrate Hist. Eccles. Lib. 2.

(47) Moses quo sibi in posterum gentem firmaret, novos ritus contrariosque cæteris mortalibus indidit. Hist Lib. 5. Cap. 4. princip.

durables & permanens ; mais ſur-tout celui qu'ont les Juifs de ne ſe point allier avec les étrangers, perpétue parmi eux la crédulité & y rend héréditaires l'opiniâtreté & l'attachement à leur religion.

3°. Le Chriſtianiſme & le Mahométiſme étant des branches & des rejettons du Judaïſme, quoique les Juifs voyent ces deux religions floriſſantes & répandues preſque par toute la terre, cela, bien loin de les ébranler, ne ſert qu'à les affermir davantage dans la leur qu'ils regardent comme la tige & le tronc qui a produit ces deux autres. Les Chrétiens & les Mahométans ne ſont ſelon eux que des hérétiques qui ont altéré & corrompu le Judaïſme. Les Juifs en voyant le Chriſtianiſme & le Mahométiſme répandus par-tout, ne s'imaginent voir autre choſe que leur propre Religion, que tous les hommes convaincus de la vérité, ont embraſſée, & qu'ils obſervent eux ſeuls dans toute ſa pureté, pendant que les autres l'alterent & la défigurent.

4°. Enfin l'averſion qu'on a pour les Juifs & les mauvais traitemens qu'on leur fait, ſont beaucoup plus capables de les attacher fortement à leur Religion que de les porter à y renoncer. Ce que Tertullien diſoit autrefois, que le ſang des

martyrs (48) étoit une ſemence de Chrétiens, doit s'entendre généralement de toutes les Sectes. La contrariété que les hommes éprouvent ne ſert qu'à leur graver plus profondément dans le cœur les opinions auxquelles on veut qu'ils renoncent. La tranquillité au contraire les fait preſque toujours tomber dans le relâchement.

Les mêmes Juifs dont nous parlons doivent nous avoir convaincus de la vérité de ce principe. Autrefois qu'ils étoient dans l'abondance & la proſpérité, ils oublioient à chaque inſtant le Dieu de leurs Peres: depuis qu'ils ont été aſſujettis aux Grecs, aux Romains, & enſuite aux autres Nations, leur zêle s'eſt réveillé, & non ſeulement on ne les a point vu tomber dans l'idolâtrie, mais même ils en ſont devenus plus exacts obſervateurs d'une Religion à laquelle ni la haine ni le mépris de tous les hommes ne les feront jamais renoncer.

(48) Sanguis martyrum ſemen chriſtianorum. Apologet.

Caractere, Sectes, & opinions des Juifs.

SI le peuple Juif étoit ſingulier dans ſes uſages & dans ſon culte, il ſe diſtinguoit encore davantage par ſon zêle extraordinaire pour le culte & pour les uſages qui lui étoient particuliers. Il eſt naturel à tous les hommes d'avoir de l'attachement pour la Religion dans laquelle ils ont été élevés, & pour les opinions dont ils ont été imbus dès l'enfance. Mais aucun n'avoit porté cet attachement auſſi loin que les Juifs le porterent au ſiecle de Jéſus-Chriſt. Le caractere de ce peuple étoit alors bien différent ſur cela de ce qu'il avoit été autrefois.

On ne peut ſans étonnement comparer la légéreté des anciens Juifs avec le zêle & la fermeté de ces derniers; ce n'étoit plus cette nation foible & lâche prête à fléchir les genoux devant Baal à la premiere occaſion; les promeſſes & les menaces, les ſupplices & la mort même, rien n'étoit plus capable d'ébranler leur conſtance; l'adverſité qui réveille ordinairement la ferveur des hommes, avoit

ſans doute opéré ce miracle chez les Juifs. Ce peuple malheureux ſentant ſa miſere ſe perſuada que le moyen le plus efficace pour la faire ceſſer étoit un retour ſincere vers ſon Dieu qu'il avoit oublié, & un renouvellement de zêle pour ſa Religion qu'il avoit négligée.

Mais le tems étoit arrivé où la nation Juive devoit être effacée du nombre des nations ; Dieu ne fut point touché de ſon zêle, & il ne reſta aux Juifs que la réputation qu'ils s'acquirent parmi les autres peuples, d'être de tous les hommes les plus attachés à leur Religion. Ils en donnerent des marques en mille occaſions différentes où l'on vit les plus ſcélérats comme les plus honnêtes gens de cette nation témoigner un égal attachement pour leur culte & pour leurs opinions. Voici de quelle maniere Joſeph parle des Eſſéniens qu'on peut regarder comme les hommes les plus vertueux qu'il y eût alors parmi les Juifs. „ Les „ Eſſéniens, dit-il, triomphent des tour„ mens par leur conſtance ; la guerre „ que nous avons eue contre les Ro„ mains a fait voir en mille manieres „ que leur courage eſt invincible. Ils „ ont ſouffert le fer & le feu & vu bri„ ſer tous leurs os plutôt que de vou-

„ loir dire la moindre parole contre leur
„ législateur, ni manger des viandes qui
„ leur sont défendues, sans qu'au milieu
„ de tous les tourmens ils ayent jetté
„ une seule larme ni dit la moindre cho-
„ se pour tâcher d'adoucir la cruauté de
„ leurs bourreaux ; au contraire, ils se
„ moquoient d'eux & rendoient l'esprit
„ avec joye parce qu'ils espéroient de
„ passer de cette vie à une meilleure."
Il ne faut pas croire que cet attachement pour leurs dogmes & cette constance dans les tourmens fût particuliere aux gens vertueux d'entre les Juifs, les plus scélérats n'en faisoient pas moins paroître dans les occasions. Il n'y a qu'à lire ce qui regarde le siége de Jérusalem pour en être convaincu. Ce grand nombre de factieux qui s'étoient rendus les maîtres de la ville, tous ceux qui s'y étoient renfermés, les brigands qui poignardoient indifféremment qui bon leur sembloit ; tous ces gens-là se distinguoient également par leurs crimes & par leur zêle pour leur Religion, & si on leur donnoit à juste titre le nom de *Sicaires* ou d'*Assassins*, ils se donnoient eux-mêmes le nom de *Zêlés*, parce qu'en effet ils avoient pour la conservation de leurs dogmes & de leur liberté un zêle qui

alloit jusqu'à la fureur.

Ceux d'entre les scélérats qui survécurent à la ruine de Jérusalem firent voir de quelle constance & de quelle fermeté leur zêle les rendoit capables. Un de leurs chefs assiégé dans un château & prêt à y être forcé, exhorte ses compagnons à s'entretuer après avoir auparavant égorgé leurs femmes & leurs enfans; & il les assure que le sacrifice de leur vie sera très-agréable à Dieu, ce que ces hommes furieux ne manquerent pas d'exécuter, & il en périt ainsi neuf cens soixante au rapport de Joseph. Une autre troupe de ces assassins à-peu-près aussi nombreuse ayant été surprise & livrée aux Romains, tous sans exception aimerent mieux endurer les tourmens les plus affreux que de donner à l'Empereur le nom de Maître. Les Romains n'en vouloient point à la Religion des Juifs, ils vouloient seulement les obliger à se reconnoître sujets de l'Empire; mais ces fanatiques s'étoient imaginés que le peuple chéri de Dieu ne devoit reconnoître que Dieu seul pour maître; ils refusoient constamment d'en donner le titre à un homme & ils regardoient ce refus comme un des points essentiels de leur Religion.

Les enfans même faisoient voir avec étonnement ce que peut sur les hommes la force de la prévention dans l'âge le plus foible & le plus tendre : „ au milieu des tourmens les plus horribles, „ dit Joseph, on ne put jamais faire résoudre aucun d'eux à donner à l'Empereur le nom de maître ; tous demeurerent inflexibles dans la résolution de le refuser ; leurs ames paroissoient insensibles aux douleurs que souffroient leurs corps, & ils sembloient prendre plaisir à voir le fer les mettre en pieces & le feu les consommer ; mais dans cet horrible spectacle rien ne parut plus merveilleux que l'opiniâtreté incroyable des jeunes enfans, tant la forte impression que les maximes furieuses de cette Secte avoient faite dans leur esprit les élevoit au-dessus de la foiblesse de leur âge". Cette constance dans les tourmens qui venoit d'un zêle de Religion avoit fait croire à Tacite (49) que les Juifs n'admettoient d'immortalité que pour ceux qui mouroient dans les combats où ils s'exposoient pour la défense de leur foi,

(49) Animasque prælio aut suppliciis peremptorum æternas putant. Hinc generandi amor & moriendi contemptus. Hist. Lib. 5. cap. 5.

& pour ceux qui périssoient dans les supplices qu'on leur faisoit souffrir pour la même cause ; cependant à la réserve des Saducéens qui étoient en petit nombre tous les Juifs croyoient l'ame immortelle, de quelque maniere qu'elle quittât le corps. Mais cet endroit de Tacite fait sentir avec quelle ardeur ils prodiguoient leur vie & dans les combats & dans les supplices, lorsqu'il étoit question de défendre une Religion pour laquelle ils avoient alors un zêle tout particulier.

La Religion des Juifs étant fondée uniquement sur le merveilleux, leurs loix étant toutes divines, leurs histoires remplies d'un bout à l'autre de prodiges & d'événemens miraculeux, on jugera aisément que des hommes élevés dans de pareils principes ont dû avoir dans tous les tems un penchant très-fort pour les miracles & pour les prodiges, mais que cette crédulité & ce penchant ont dû naturellement augmenter encore lorsque les Juifs brûlant de zêle pour la Religion de leurs Peres, ne furent plus occupés que de la conduite surnaturelle de Dieu à l'égard de son peuple chéri. Leur imagination se trouvant également échauffée par une foi vive sur les anciens prodiges, & par l'espérance qu'ils avoient

conçue d'en voir inceſſamment éclater de nouveaux en leur faveur, l'amour du merveilleux dans toute ſa force dut s'emparer de leur eſprit.

C'eſt en effet ce qui arriva alors aux Juifs. Ce peuple privilégié dédaignant les voies ordinaires & naturelles dont Dieu ſe ſervoit pour la conduite des autres nations, s'étoit toujours imaginé que les miracles & les prodiges étoient réſervés pour lui : mais on peut dire que les Juifs furent alors attaqués d'un redoublement d'amour pour le merveilleux, qui rendit ce peuple crédule la dupe continuelle du fanatiſme ou de l'impoſture.

Tantôt c'étoit un fourbe qui conduiſoit tous les habitans de Samarie ſur la montagne de Garizim ſous prétexte de leur découvrir des choſes ſacrées que Moyſe y avoit autrefois cachées. Tantôt c'étoit un viſionnaire qui perſuadoit aux Juifs de le ſuivre juſqu'au bord du Jourdain, en aſſurant que d'une ſeule parole il arrêteroit le cours de ce fleuve, enſorte qu'ils pourroient le paſſer à pied ſec.

Quelquefois un autre trouvoit le ſecret de ſe faire ſuivre ſur la montagne des Olives par 30. mille perſonnes, en leur fai-

ſant accroire que dès qu'il auroit prononcé quelques mots ils verroient tomber d'elles-mêmes les murailles de Jéruſalem.

L'Hiſtoire de Joſeph parle ſouvent (50) de ces fourbes & de ces viſionnaires qui ſéduiſoient alors les Juifs. Cet Hiſtorien (51) y rend en même tems un témoignage bien formel de la crédulité de ſa nation. Un impoſteur ou un fanatique ne s'étoit pas plutôt donné pour un homme à prodiges que les Juifs le ſuivoient & s'attachoient à lui par milliers avec une ſtupidité inconcevable. La multitude imbécille ſe laiſſoit conduire dans les déſerts afin d'y être témoin des miracles & des choſes extraordinaires qu'on promettoit de lui faire voir. Enfin quoique la plupart de ces faiſeurs de prodiges échouaſſent dans leurs entrepriſes & que leur fin fût ordinairement malheureuſe, les Juifs ne ſe rebutoient point, toujours prêts à donner dans les viſions du premier fanatique & toujours faciles à ſe laiſſer ſéduire par le premier impoſteur. On peut dire que la crédulité de ce peuple à l'épreuve mê-

(50) *Voy.* Ses Antiq. Judaïq. Liv. 10. Cap. 6.
(51) *Vide* de bello Judaïco, Lib. 2. Cap. 23.

me des plus mauvais ſuccès étoit alors infatigable.

Sectes des Juifs.

ON n'a jamais vu de Religion ſans ſchiſmes : quelques précautions que prennent les législateurs, c'eſt un mal que le caractere de l'eſprit humain rend preſque inévitable. L'inquiétude & l'indocilité des hommes en ſont la premiere cauſe, l'incertitude & l'obſcurité des principes ſur leſquels les religions ſont fondées en ſont ordinairement la ſeconde. Au tems de Jéſus-Chriſt la religion de Moyſe étoit partagée en deux ſectes conſidérables, celle des Juifs & celle des Samaritains. Après la mort de Salomon, la plus grande partie de ſes ſujets s'étant révoltés contre Roboam ſon fils, cette révolution donna naiſſance au Royaume d'Iſraël, & fut cauſe en même tems du ſchiſme fameux des Samaritains chez les Juifs; la religion du pays eut le même ſort que l'Etat : les Rois d'Iſraël ayant interdit à leurs nouveaux ſujets tout commerce avec Jéruſalem, ils établirent

chez eux un culte & des sacrifices particuliers.

Le temple de Salomon que les Juifs prétendoient être le seul lieu où l'Eternel pût être dignement honoré, ne fut plus fréquenté que par les enfans de Juda & de Benjamin: les dix autres Tribus presque entieres cesserent alors d'y rendre aucun culte, & il est assez douteux qu'elles y en ayent jamais rendu depuis.

Ce qu'il y a de particulier sur les premiers siecles du schisme de Samarie, c'est que malgré l'animosité, l'envie & la haine des Juifs & des Israëlites les uns pour les autres, Dieu à qui ils rendoient un culte différent paroît être demeuré neutre & avoir également approuvé les deux partis. On ne trouve point dans l'Ecriture que Dieu traite les Israëlites de rebelles ou de schismatiques, on ne voit point qu'il les fasse exhorter par ses Prophêtes à rentrer dans le centre de leur religion ni à se ranger sous l'obéissance de leurs Rois légitimes. Malgré le schisme & la rebellion Israël eut des Rois pieux, des Saints & des Prophêtes aussi bien que Juda. Ozée, Amos, Elie, Elisée prophétisoient à Samarie, & lorsqu'Achab & Jésabel y persécutoient les

Prophêtes du Seigneur, il y en eut un grand nombre qui signalerent leur piété par la couronne du martyre.

Après l'extinction du Royaume d'Israël par Salmanazar, une colonie d'Assyriens ayant été envoyée à Samarie, ces nouveaux hôtes embrasserent la religion des anciens habitans du pays, & augmenterent de beaucoup leur premiere antipathie pour les Juifs. Sous Alexandre le Grand les Samaritains ayant obtenu la permission de bâtir un temple sur la montagne de Garizim, ce fut cet édifice qui mit le comble à l'aversion réciproque que les Samaritains & les Juifs avoient les uns pour les autres; chacune des deux sectes regardant son temple comme l'unique où Dieu pût recevoir un culte qui lui fût agréable, & condamnant tout autre culte comme impie & sacrilége.

Ce temple de Garizim fut détruit 200. ans après par Hircan Prince des Juifs; mais les Samaritains continuerent d'adorer Dieu sur la montagne de Garizim.

Quoique la religion des Juifs & celle des Samaritains ne différassent point sur des choses fort essentielles; néanmoins l'aversion extraordinaire que ces deux sectes avoient l'une pour l'autre fait connoître à quel point l'esprit de parti fait

impression sur les hommes. Un idolâtre étoit regardé plus favorablement dans Jérusalem ou dans Samarie qu'un adorateur du vrai Dieu attaché au parti opposé. Les Samaritains & les Juifs se traitant en effet mutuellement d'incirconcis, l'usage étoit établi dans ces deux sectes de circoncire une seconde fois ceux qui abandonnoient l'une pour embrasser l'autre.

C'est ainsi qu'on a vu dans les premiers siecles de l'Eglise les orthodoxes & les hérétiques conférer un second Baptême à ceux qui avoient déjà reçu ce Sacrement dans toutes les formes, mais par des mains qui leur étoient odieuses.

Dans la parabole où Jésus-Christ (52) introduit un Juif blessé par des voleurs sur le grand chemin, après avoir dit qu'un Prêtre & un Lévite passerent dans cet endroit sans l'assister, il ne manque pas d'ajouter pour relever le mérite de la charité que ce fut un Samaritain dont il reçut toutes sortes de secours. L'opposition qui se trouve dans cette parabole entre un Prêtre, un Lévite & un Samaritain fait sentir que si les premiers étoient véritablement ceux dont un Juif pouvoit

(52) *Vid.* Luc. cap. 10, verset 39. & seqq.

eſpérer le plus de ſecours, l'autre étoit l'homme du monde dont il en devoit le moins attendre.

Cette femme Samaritaine que Jéſus-Chriſt convertit après lui avoir demandé à boire, eſt ſurpriſe qu'un Juif lui demande même un verre d'eau, & ſe récrie ſur cela comme ſur une choſe inouie parce qu'en effet les Juifs & les Samaritains avoient une eſpece d'horreur les uns pour les autres qui les éloignoit de tout commerce & de toute humanité.

Enfin l'injure la plus atroce qu'un Juif crût pouvoir dire à quelqu'un étoit de l'appeller Samaritain. C'eſt ainſi que Jéſus-Chriſt lui-même fut traité par ſes ennemis, lors qu'outrés de ſes invectives & de ſes blaſphêmes prétendus ils lui dirent : *vous êtes un Samaritain, vous êtes poſſédé du Démon.* (53)

Cependant la ſecte des Samaritains ſubſiſtoit malgré la haine de ſes ennemis, ils eurent même la conſolation de voir les Juifs bannis à perpétuité de la Judée & de n'être point compris dans cette triſte proſcription : à la vérité ils eurent beau-

(53) Reſponderunt ergo Judæi, & dixerunt ei : nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, & demonium habes. Johan. cap. 8. verſ. 48.

beaucoup à souffrir sous la domination Chrétienne ; on entreprit souvent de les convertir, mais on les opprima au lieu d'en faire des Chrétiens, & la misere plutôt que le nombre des conversions les réduisit dans un pitoyable état.

La domination Mahométane ne les a point tirés de leur misere ; malgré cela ils se maintiennent encore aujourd'hui dans une bourgade au pied de Garizim, leur nombre est peu considérable & leur pauvreté assez grande ; néanmoins ils ont parmi eux des Prêtres & un Souverain-Sacrificateur, & ils témoignent pour leur religion un attachement encore plus opiniâtre que le reste des Sectateurs de Moyse.

Les Juifs qui n'avoient aucune espece de société avec les Samaritains n'en usoient pas si scrupuleusement avec ceux de leur communion, qui se distinguoient par des dogmes particuliers, quoique ces dogmes fussent au fond plus importans & plus essentiels que ceux des Samaritains. Le Judaïsme étoit alors divisé en trois Sectes principales : les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. Ces différens Sectaires convenoient néanmoins dans le point fondamental, qui étoit de regarder le temple de Jérusalem comme

le vrai temple. Cela suffisoit pour entretenir la paix entre eux, quoique du reste leurs opinions & leurs usages fussent fort différens. La secte des Pharisiens dont il est fait mention si souvent dans l'Evangile étoit la plus nombreuse & la plus accréditée parmi le peuple. Ceux de cette secte se piquoient d'une observation exacte & rigoureuse des préceptes de la loi, tant de la loi écrite que de celle qu'ils prétendoient tenir de leurs Peres par une tradition constante.

La religion de Moyse étant déjà chargée d'un grand nombre de cérémonies désagréables, il semble que les Juifs auroient dû naturellement s'en tenir là & n'en point imaginer de nouvelles; mais ces petits esprits nés pour les minuties s'en étoient imposé volontairement une infinité d'autres & ils avoient le même zêle & le même respect pour les préceptes de cette loi orale que pour ceux de la loi écrite.

La régularité des Pharisiens, leurs jeûnes & leurs austérités en imposoient au peuple, & cela faisoit que leurs opinions étoient presque généralement suivies de toute la nation. Il étoit dangereux de s'attirer pour ennemis des gens d'un aussi grand crédit, & plus de cent ans avant

Jésus-Christ les Rois Asmonéens en avoient éprouvé & reconnu la conséquence. Joseph qui étoit de la secte des Pharisiens dit que leurs mœurs étoient austeres & que leur vie étoit irrépréhensible. Jésus-Christ ne leur reproche point d'autres vices que des vices spirituels. Ils admettoient le concours de la grace & de la liberté dans les bonnes œuvres. Ils croyoient l'immortalité de l'ame & mettoient la loi orale ou la tradition de pair avec la loi écrite.

Ce sont-là les trois points principaux en quoi ils différoient des Saducéens. Les paroles de St. Paul devant le Sanhédrin paroissent supposer que les Pharisiens croyoient la résurrection des morts. Cet Apôtre ayant été arrêté comme un séditieux parce qu'il prêchoit Jésus-Christ fut conduit devant le Conseil des Juifs; alors s'appercevant (54) que ceux qui composoient ce Conseil étoient en partie Pharisiens & en partie Saducéens, il s'a-

(54) Sciens autem Paulus quia una pars esset Sadducæorum, & altera Pharisæorum exclamavit in concilio: viri fratres, ego Pharisæus sum, filius Pharisæorum, de spe & resurrectione mortuorum ego judicor. Et cùm hæc dixisset, facta est dissensio inter Pharisæos & Sadducæos, & soluta est multitudo &c. Acta Apostolor. Cap. 23. versct 6. & seqq.

viſa pour ſe tirer d'affaire de jetter la diviſion parmi eux & d'en mettre la moitié dans ſes intérêts. „ Mes freres, „ leur dit-il, je ſuis Phariſien & fils de „ Phariſien, c'eſt parce que je crois & „ que j'eſpere la réſurrection qu'on veut „ me condamner." La ruſe de St. Paul eut ſon effet, ſes paroles ayant mis la diviſion dans le Conſeil on ſe ſépara ſans rien conclure.

Il eſt aſſez ſurprenant que Joſeph qui devoit connoître les opinions des Phariſiens, puiſqu'il étoit de cette Secte, leur ait attribué plus d'une fois un ſentiment qui ne s'accorde point avec la réſurrection des morts, c'eſt la Métempſycoſe. Voici comme il en parle : „ Les „ Phariſiens, dit-il, croyent que les a- „ mes ſont immortelles, qu'elles ſont ju- „ gées dans un autre monde & récom- „ penſées ou punies ſelon qu'elles ont été „ vertueuſes ou vicieuſes en celui-ci : „ que les unes ſont éternellement rete- „ nues priſonnieres dans cette autre vie & „ que les autres reviennent en celle-ci." Il ajoute dans un autre endroit : „ les „ ames ſont immortelles, celles des juſ- „ tes paſſent après cette vie dans d'au- „ tres corps, & celles des méchans ſouf- „ frent des tourmens qui durent tou-

„ jours." Il eſt évident par ces paroles que les Phariſiens admettoient la métempſycoſe, du moins à l'égard des juſtes, & qu'ils n'avoient pas beſoin de recourir à la réſurrection des morts pour récompenſer ou punir les hommes ſelon leur mérite, puiſqu'ils faiſoient ſuivre les récompenſes & les châtimens immédiatement après cette vie.

Non ſeulement Joſeph n'attribue pas aux Phariſiens l'opinion de la réſurrection des morts, mais, ce qui eſt le plus étonnant, il ne fait nulle part mention de cette opinion, & le terme de réſurrection des morts ne ſe trouve pas une ſeule fois dans ſes ouvrages; cependant il eſt certain que c'étoit une opinion très-commune chez les Juifs. Quelques anciens même s'étoient imaginé que les Juifs étoient autrefois ſortis d'entre les Mages, parce qu'ils voyoient cette opinion également établie chez les uns & les autres. On ſçait que les Mages condamnoient l'uſage de brûler les corps, parce qu'ils croyoient que les morts reſſuſciteroient un jour & vivroient pour ne plus mourir. Le bon & le mauvais Principes devoient ſelon eux (55) régner al-

(55) *Vide Plutarchum.* Tract. de Iſide & Oſiride.

ternativement dans le monde pendant trois mille ans, après quoi ils devoient se faire la guerre pendant trois autres mille années, au bout desquelles le mauvais Principe étant vaincu ou détruit, tous les hommes devoient être éternellement heureux. Le long séjour que les Juifs firent dans le pays des Mages pendant leur captivité put introduire parmi eux une opinion d'ailleurs favorable à la justice divine.

Les hommes n'avoient pas autrefois de l'Esprit une idée aussi métaphysique & aussi subtile qu'ils l'ont aujourd'hui. On ne s'imaginoit pas aisément que l'ame séparée du corps pût être susceptible de douleur ou de plaisir, & par conséquent on ne pouvoit concevoir que Dieu pût exercer sa justice à l'égard des morts, qu'en supposant ou la métempsycose qui est le passage de l'ame dans un autre corps, ou la résurrection qui est la réunion de cette ame à son propre corps. Voilà ce qui a donné cours à ces deux opinions, avec cette différence néanmoins que le dogme de la Métempsycose étant plus simple & plus favorable à l'exécution prompte de la justice divine s'est extrêmement répandu, au lieu que l'autre paroît n'avoir été connu que dans la

Perse & dans la Palestine.

Il est si vrai que la difficulté de concevoir comment Dieu peut exercer sa justice à l'égard des morts, a donné lieu à l'opinion de la résurrection, que les premiers Chrétiens qui ont traité cette matiere n'en ont point donné d'autre raison. „ Dieu étant juste, disent-ils, doit „ donner aux uns la récompense qui leur „ est due & faire souffrir aux autres le „ châtiment qu'ils ont mérité & cela ne „ se peut qu'en supposant la résurrec- „ tion." Les Mahométans & les Juifs dont l'esprit est peu exercé aux raisonnemens métaphysiques, pensent encore aujourd'hui sur la résurrection des morts comme on pensoit autrefois. Nos Métaphysiciens plus subtils soumettent à la vérité leurs lumieres aux ténebres de la foi. Ils croyent, puisque Jésus-Christ l'a dit, que Dieu doit un jour réunir leurs ames à leurs corps; ils adorent sur cela sa volonté sainte, mais cette réunion est pour eux un dogme mystérieux dont ils ne sentent point l'utilité.

Pour revenir aux Pharisiens, il y a toute apparence que le plus grand nombre d'entre eux pensoient sur l'état de l'ame de la maniere dont Joseph le dit si positivement. Le gros de la nation Juive

croyoit la résurrection des morts ; les Pharisiens ambitieux qui vouloient avoir le peuple dans leurs intérêts affectoient peut-être de ne point s'écarter de l'opinion commune ; au fond c'étoit toujours croire l'immortalité de l'ame & les uns & les autres convenoient dans l'essentiel : on peut même ajouter que la croyance du peuple n'étoit pas bien fixe & flottoit en quelque maniere entre la métempsycose & la résurrection, sans parler de l'opinion qu'on avoit de Jésus-Christ qu'on prenoit pour Elie ou pour Jérémie ou pour quelque autres des anciens Prophêtes. En voici un exemple plus sensible. Les Apôtres voyant un aveugle né, demanderent (56) à leur maître si c'étoit son pere ou sa mere ou lui

(56) *Voy.* Jean Chap. 9. verset 1. & 2. *& notez* ces paroles de Le Clerc in loc. „ Les Juifs en ce „ tems-là, *dit-il*, croyoient que les ames des „ hommes existoient avant que d'être unies aux „ corps ; & que selon qu'elles avoient vécu dans „ cette premiere vie, elles étoient mises dans des „ corps plus heureux ou plus malheureux : c'est ce „ qui paroît par le livre de la Sapience Chap. „ VIII. 19. & 20. Dans cette supposition les A- „ pôtres demandent à Notre Seigneur en voyant „ un homme né aveugle, si c'étoit l'ame de cet „ homme ou ses parens qui par leur péché lui a- „ voient attiré le malheur d'être aveugle dès sa „ naissance." *Voyez aussi Sandius* de origine animæ §. 9. pag. 105. 106. & §. 6. pag. 65.

dont les péchés lui eussent attiré cette affliction. Or il n'y a aucun sens à demander si un homme né aveugle a pu pécher avant que de l'être, à moins qu'on ne suppose une vie préexistante à celle-ci, & par conséquent les Apôtres supposoient que l'ame de l'aveugle avoit pu pécher dans un autre corps; & c'est-là clairement la métempsycose.

Quoi qu'il en soit, dans les siecles postérieurs à Jésus-Christ les Juifs ont allié bizarrement l'opinion de la métempsycose à celle de la résurrection. Pour concilier ces deux opinions ils soutiennent que l'ame passe au sortir de cette vie dans un autre corps, de celui-là dans un autre encore, & ainsi successivement jusqu'à la fin du monde : alors, disent-ils, Dieu ressuscitera un des corps que l'ame habitera éternellement. Ils sont fort embarrassés sur le choix de ce corps privilégié ; les uns donnent la préférence au premier, d'autres au dernier, d'autres au plus parfait. A l'égard des autres corps, ne sachant qu'en faire, ils les laissent dans la poussiere. C'est ainsi que les Juifs ont formé un systême ridicule de deux sentimens différens, qu'ils ont trouvés établis chez leurs Peres. Cette nation idolâtre de l'opinion de ses ancêtres aime

mieux s'écarter de la raison que du respect qu'elle croit leur devoir.

Pendant plusieurs siecles la nation Juive n'a point eu d'autre régle de sa foi que les écrits de Moyse. Dans la suite des tems le commerce que les Juifs eurent avec les Chaldéens & ensuite avec les Grecs, introduisit parmi eux plusieurs opinions inconnues à leurs Peres, telle qu'est, par exemple, l'existence des esprits, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après cette vie, la résurrection des morts &c. Ces opinions qu'on croit très-faussement utiles au bien de la Société & qui étoient d'ailleurs conformes à l'opinion de la providence que les Juifs avoient déjà, s'établirent chez eux avec assez de facilité. Les plus religieux de la nation les reçurent d'abord comme raisonnables & utiles, & le peuple qui adhere volontiers aux sentimens de ceux dont il honore la vertu, les regarda dans la suite comme des vérités incontestables.

Ces opinions ne trouverent pas un accès général dans tous les esprits: on vit des Juifs détracteurs du dogme de l'immortalité de l'ame & attachés fortement aux manieres de penser de leurs Peres qui les rejetterent comme des inventions

humaines & comme un fruit du commerce étranger. Mais lorſqu'après avoir ſecoué le joug des Rois de Syrie l'Etat Judaïque commençoit à prendre forme ſous les Princes Aſmonéens, la nation Juive plongée dans une extrême groſſiéreté, & qui avoit perdu de vue l'origine de ſes opinions, commença à les regarder comme une tradition conſtante de ſes ancêtres. A ces opinions s'étoient joints un grand nombre d'uſages nouveaux que la ſuperſtition avoit introduits & que l'ignorance faiſoit regarder de même comme des uſages établis par Moyſe & obſervés ſans interruption depuis le tems de ce légiſlateur. Ce fut alors qu'un certain nombre de Juifs plus verſés dans les Ecritures & moins ignorans que leurs compatriotes, s'éleverent contre l'innovation & traiterent avec mépris les opinions étrangeres & les ouvrages ſuperſtitieux que la crédulité des ſimples adoptoit ſi légérement. Ces hommes à la tête deſquels étoit Sadoc qui a donné le nom à toute la Secte n'eurent pas de peine à juſtifier leur hardieſſe devant leurs freres. Ils les convainquirent aiſément que Moyſe dont l'exactitude s'étoit étendue juſqu'aux plus petites choſes, n'avoit jamais rien écrit touchant

ces uſages nouveaux qu'ils obſervoient & que ni dans les ouvrages de ce légiſlateur, ni dans ceux de leurs Peres avant la Captivité, il ne ſe trouve pas le moindre veſtige de ces opinions Grecques ſur l'immortalité de l'ame & ſur une autre vie. La raiſon ne fourniſſant point de réponſe à l'argument des Saducéens, on fut obligé de recourir à une défaite que l'imagination préſenta. On convint avec eux qu'il n'étoit point mention dans les écrits des anciens ni de ces uſages ni de ces opinions qu'ils rejettoient; mais en même tems on ſoutint que ces opinions & ces uſages ne laiſſoient pas de venir de Dieu qui les avoit verbalement enſeignées à Moyſe. On ajoutoit que Moyſe à la vérité n'en avoit rien écrit, mais qu'il en avoit inſtruit les plus éclairés de la nation de la maniere dont Dieu l'avoit inſtruit lui-même, c'eſt-à-dire de bouche, & qu'ainſi cette loi orale ne devoit pas avoir moins de force que la loi écrite puiſqu'elle venoit également de Dieu, & que Moyſe l'avoit également recommandée. A l'abri de cette imagination les adverſaires des Saducéens ſe maintinrent dans leur opinion & dans la pratique de leurs uſages. Les Saducéens de leur côté ſentant l'extravagance d'une

ſuppoſition qui ouvroit la porte à toute ſorte d'abus, ſe contenterent de s'en moquer & laiſſerent aux Juifs ſuperſtitieux la liberté de s'impoſer tel joug qu'ils voulurent.

Mais cette différence de ſentimens ne rompit point la communion entre les traditionnaires & ceux qui rejettoient les traditions. Nier l'exiſtence des eſprits & l'immortalité de l'ame ne parut pas un point aſſez important pour faire traiter d'hérétiques des hommes qui obſervoient la Loi de Moyſe & qui adoroient Dieu dans Jéruſalem. Les Saducéens étoient traités de freres, ils parvenoient à toutes les charges, & même à celle de Souverain-Sacrificateur.

Hircan neveu de Judas Machabée & le plus illuſtre de ſes Succeſſeurs étoit de cette ſecte. Dieu qui s'accommodoit à la maniere de penſer de ſon peuple aimoit & protégeoit les Saducéens vertueux. La vie d'Hircan fut une ſuite continuelle de proſpérités, & le Grand-Prêtre avoit même reçu du ciel le don de prophétie à cauſe de ſon éminente vertu. Les Phariſiens ayant entraîné le peuple dans leurs opinions, la ſecte Saducéenne n'étoit pas fort nombreuſe, mais c'étoit tous gens de mérite & de

distinction. Leurs maximes principales étoient qu'un homme raisonnable doit pratiquer le bien par le seul motif de l'honneur, & qu'il est honteux de céder en vertu & en sagesse à ses propres maîtres. Ils avoient peu d'ambition ; lorsque leur mérite les élevoit contre leurs desirs aux emplois & aux dignités, ils étoient obligés de se conformer à la conduite des Pharisiens pour ne pas blesser le peuple ; au reste séveres & intraitables dans l'exercice de leurs charges : ceux qui n'attendent rien d'une autre vie sur la punition des crimes mettent toute leur confiance dans la sévérité des loix.

La Secte Saducéenne disparut avec l'Etat Judaïque après la ruine de Jérusalem. Les malheureux restes de la nation Juive se trouverent tous de l'opinion Pharisienne qui étoit depuis longtems l'opinion générale du peuple. S'il échappa quelque Saducéen, la misere où il se vit réduit lui ota apparemment cette force d'esprit toujours nécessaire pour résister au torrent, d'autant plus que la Religion Chrétienne commençant à s'établir, c'étoit un nouveau surcroît d'ennemis qu'il auroit eu à combattre : ainsi le Pharisianisme ne trou-

vant plus d'obstacles régna paisiblement sur tous les esprits, & si on en excepte quelques-uns qui même conviennent avec les autres sur l'immortalité de l'ame & sur la résurrection des morts, on peut dire que tous les Juifs ont été depuis ce tems-là & sont encore aujourd'hui de la secte des Pharisiens.

Il n'est fait aucune mention des Esséniens dans l'Evangile. Ces Solitaires sans doute peu curieux de la nouvelle doctrine qu'on annonçoit, ne daignerent pas quitter leurs retraites pour venir disputer avec le Messie; mais quoiqu'ils n'ayent rien eu à démêler avec Jésus-Christ en particulier, il est néanmoins un peu étonnant que ni les Evangélistes ni Saint Paul ni aucun des Apôtres n'en ayent jamais parlé. Il semble que des hommes qui passoient avec raison pour les plus vertueux d'entre les Juifs auroient pu donner lieu à quelques réflexions sur leur sujet, d'autant plus que la morale des Esséniens approchoit fort de la morale Chrétienne, & que la plupart de leurs usages furent pratiqués par les premiers Chrétiens: quoique le nom même des Esséniens ne se trouve pas une seule fois dans les écrits des Apôtres, leur secte est cependant de tou-

tes les ſectes qui ſubſiſtoient alors, celle qu'on connoît le mieux ; Joſeph en a parlé fort au long, & nous avons des livres entiers que Philon a composés exprès ſur leurs uſages & ſur leurs opinions. La Secte des Eſſéniens ne le cede point aux autres en antiquité, elle ſe trouve établie dès le commencement du régne des Asmonéens ; mais malgré ce que diſent (57) Pline & Solin, il eſt difficile d'en fixer l'origine plus haut. C'eſt une choſe ſenſible pour tous ceux qui ſont un peu verſés dans l'hiſtoire ancienne que cette ſecte doit ſon inſtitution au Pythagoriſme. La doctrine de Pythagore introduite chez les Juifs y trouva des Sectateurs comme elle en avoit trouvé chez les Payens, avec cette différence que les Juifs en retenant le fond de leur religion adopterent les opinions & les maximes des Pythagoriciens qui leur étoient nouvelles.

La ſecte des Eſſéniens étoit compoſée de deux ſortes de gens : les uns embraſſoient une vie active, les autres ſe livroient à la vie contemplative. Sans entrer dans un trop grand détail ſur ce qui regarde ces deux branches, nous allons ſeu-

(57) *Vide Plinium*, Natur. hiſt. Lib. 5. Cap. 17.

ſeulement rapporter ce que chacune avoit d'eſſentiel & de particulier. Les premiers au nombre d'environ quatre mille étoient répandus en différens endroits des pays où les Juifs étoient habitués : ils demeuroient hors des villes afin d'éviter le tumulte & l'embarras du monde. Ils vivoient enſemble, mettant tous leurs biens en commun, ſans femmes ni domeſtiques pour les ſervir. Ils avoient des Supérieurs auxquels ils faiſoient vœu d'obéir très-religieuſement. Leurs heures étoient réglées pour ſe lever, pour travailler, pour prier Dieu. Ils mangeoient dans un même lieu où chacun trouvoit une portion frugale : leurs habits étoient uniformes & la couleur en étoit blanche. Tous les voyageurs de la ſecte étoient reçus dans leurs maiſons & traités comme le reſte de la Communauté. Enfin ils faiſoient obſerver un noviciat de trois ans à ceux qui vouloient entrer parmi eux afin d'éprouver leur vocation.

Ceux qui ſe voüoient à la vie contemplative étoient encore plus parfaits ; on les appelloit par excellence *Thérapeutes* ou Médecins, car quoique tous les Eſſéniens s'appliquaſſent à la recherche des remedes naturels pour les maux du corps,

ceux-ci s'occuperent particuliérement à la cure des maux de l'ame. En entrant dans cet état de perfection, ils abandonnoient biens, femmes, enfans, & renonçoient absolument à toute la terre. Les femmes y étoient admises aussi bien que les hommes; on en voyoit un grand nombre de l'un & de l'autre sexe qui étoient parvenus à une extrême vieillesse, après avoir passé leur vie dans la continence & dans la pratique de tous les exercices de la secte. Ils habitoient chacun dans une petite maisonnette séparée; là ils passoient six jours de la semaine seuls & enfermés ne s'occupant qu'à méditer l'Ecriture & à pénétrer ses sens miraculeux.

L'allégorie étoit du goût de tous les Juifs, mais elle avoit un attrait & un charme inexprimable pour ces Reclus. Ils comparoient la Sainte Ecriture à un animal dont la lettre est le corps, & le sens allégorique l'ame. La maniere dont ils se nourissoient leur aidoit extrêmement à dévoiler l'ame des Ecritures; ils ne mangeoient qu'une seule fois le jour & après le coucher du Soleil. Plusieurs étoient trois jours sans manger, & quelques-uns poussoient cela jusqu'à six. Leur nourriture ordinaire étoit du pain,

de l'eau & du sel. Le jour du Sabbath ils quittoient leurs solitudes & s'assembloient dans un lieu destiné à cela. Les hommes se mettoient d'un côté & les femmes de l'autre, & une cloison haute de quatre pieds les séparoit pour oter lieu à toute tentation. Après que quelques-uns des Anciens avoit prêché la Communauté, les deux chœurs d'hommes & de femmes chantoient alternativement des Pseaumes & des hymnes à l'imitation de Moyse & de Marie sa sœur; toute la nuit se passoit en prieres, & le lendemain chacun alloit se renfermer. Lorsque le cinquantieme jour arrivoit, qui étoit pour ainsi dire le Sabath du Sabath, ils célébroient ce jour avec une célébrité toute particuliere, faisant voir par là, dit Philon, qu'ils honoroient non seulement le nombre de sept simplement pris, mais encore ce nombre multiplié par lui-même.

La morale des Esséniens répondoit parfaitement à l'extérieur de leur vie, on les voyoit doux & modestes entre eux, affectant toujours les places les moins honorables, ils étoient bienfaisans à l'égard de tout le monde. Quoiqu'ils eussent voué une obéissance exacte à leurs Supérieurs, il y avoit néanmoins un point

ſur lequel ils pouvoient leur déſobéir, c'étoit en cas qu'on leur commandât de faire du mal à quelqu'un ; & il n'y avoit de même qu'une ſeule choſe qu'ils euſſent permiſſion de faire ſans ordre, c'étoit d'aſſiſter ceux qui avoient beſoin de leur ſecours.

Ils regardoient les Souverains comme tenant la place de Dieu, ils leur juroient une fidélité inviolable ; auſſi étoient-ils protégés des tyrans mêmes qui les laiſſoient vivre tranquillement ſelon leurs loix & leurs uſages. Leur attachement à leur Religion étoit à toute épreuve, leur piété étoit ſincere & éclairée ; ils rendoient à Dieu un culte ſpirituel ne lui offrant point d'autres ſacrifices que le ſacrifice de leurs paſſions. Les ſermens de toute eſpece étoient bannis d'entre eux ; leur maniere d'affirmer étoit *oui* ou *non*, ainſi que Jéſus-Chriſt le recommande dans l'Evangile : en un mot la morale des Eſſéniens étoit ſi pure & leur vie ſi ſainte qu'il étoit très-commun de voir des Prophêtes parmi eux. Joſeph en rapporte pluſieurs exemples, après quoi ſe méfiant de l'incrédulité de ſon ſiecle, il ajoute à ſon ordinaire que la choſe pourra être révoquée en doute. Mais ce qui la rend vraiſemblable, dit-

il, c'eſt que le don de Prophêtie peut être regardé comme une récompenſe que Dieu accordoit à la ſainteté de leur vie.

Je dois ajouter que parmi ces Philoſophes Juifs qui ſe vouoient à une continence perpétuelle, certains d'entre eux, regardant le célibat comme un crime contre l'intention de la nature, s'étoient ſéparés d'avec les autres ſur ce point ſeulement. Ceux-ci ſe marioient après avoir apporté toutes ſortes de précautions pour s'aſſurer de la ſageſſe & de la fécondité de leurs femmes; mais ils faiſoient voir en ſe mariant que c'étoit moins la volupté que le deſir de ſe conformer à l'ordre du créateur qui les invitoit à devenir peres, car lorſqu'ils avoient ſatisfait au devoir conjugal, & qu'ils avoient reconnu que leurs femmes étoient groſſes, ils ſe ſéparoient d'avec elles juſqu'à ce qu'elles fuſſent accouchées. Au reſte, cette branche particuliere d'Eſſéniens convenoient avec leurs freres ſur tous les autres points.

Il eſt inutile de faire remarquer la conformité de la morale Eſſénienne avec celle du Chriſtianiſme, c'eſt une choſe ſenſible par elle-même. Les Chrétiens y ont trouvé tant de rapport que pluſieurs ſe ſont efforcés d'enlever les Thé-

rapeutes à la Synagogue pour en faire honneur à l'Eglise naissante. Mais si quelqu'un a droit de réclamer les Esséniens, c'est sans contredit Pythagore; excepté la circoncision & l'adoration d'un seul Dieu, tous les usages & toutes les opinions de la Secte Essénique viennent des Pythagoriciens. On n'y découvre pas le moindre vestige du Christianisme, & il faut être d'une prévention surprenante pour y en appercevoir aucun; au contraire, tout y ressent le Pythagorisme. La morale d'un bout à l'autre est celle de Pythagore, ce sont les mêmes usages, les mêmes maximes; ce sont les mêmes dons spirituels, s'il est permis de parler ainsi, puisque parmi les Brachmanes des Indes la plupart de ces philosophes Pythagoriciens étoient Prophêtes aussi bien que les Esséniens (58).

Enfin Joseph lui-même convient que le genre de vie des Esséniens étoit semblable à celui des Plistes chez les Thraces: or on sçait que Zamolxis disciple de Pythagore porta & établit les dogmes de son maître dans leur pays dont il étoit originaire. Mais ce n'est pas le lieu de s'étendre ici davantage sur cette quest-

(58) *Voy.* Philostrate, Vie d'Appollonius de Thyane. Liv. 3. Ch. 1.

tion qui vient d'être traitée à fond par M. Basnage. On peut consulter ce sçavant auteur, ou plutôt je renvoye à Philon même pour faire connoître par la simple lecture de son livre sur les Thérapeutes, à quel point d'aveuglement la prévention peut porter l'esprit humain.

Il ne tint pas à un grand nombre de visionnaires & de fourbes, qu'on ne vît alors les Sectes se multiplier à l'infini parmi les Juifs. Tous ces fanatiques & ces imposteurs dont parle Joseph en avoient sans doute formé le projet; & la crédulité qui régnoit alors les invitoit à l'exécuter. Mais ces sectaires échouant la plupart dans leurs entreprises, leur dessein avortoit presque aussitôt qu'il étoit conçu. Le Galiléen Judas fut plus heureux. C'est lui qui au tems de la naissance de Jésus-Christ établit cette Secte de furieux & d'enragés qui traitoient en ennemis ceux qui avoient la foiblesse de donner le nom de maître à tout autre qu'à Dieu seul. Leur fanatisme sur ce point, joint à un esprit factieux & cruel, étoit la seule chose qui le distinguât du reste de la nation. Ils subsisterent encore quelque tems après la prise de Jérusalem, & donnerent des marques aussi étonnantes de courage & de

fermeté dans les tourmens qu'on leur fit souffrir, qu'ils en avoient donné de cruauté pendant la guerre.

L'histoire des Actes des Apôtres joint un nommé Théodas à Judas Galiléen : celui-là voulut établir une Secte aussi bien que l'autre, mais il n'y réussit pas. On ne sçait si ce Théodas est le même que Theudas dont parle Joseph, qui suivi par la multitude jusqu'au bord du Jourdain, assuroit les Juifs imbécilles qu'il alloit comme un autre Josué leur faire passer ce fleuve à pied sec. Quoi qu'il en soit, excepté Theudas & Jonatas autre Prophête qui d'une seule parole devoit renverser les murailles de Jérusalem, Joseph n'a pas daigné nommer ces autres fanatiques ou faiseurs de prodiges qui séduisoient alors le peuple, les regardant sans doute comme des gens trop méprisables pour en conserver les noms à la postérité.

Les Evangélistes au contraire ne nous ont conservé que le nom d'une espece de Secte qui subsistoit au tems de Jésus-Christ, sans nous rien apprendre sur ces opinions, sans nous dire même si c'étoit une Secte dans les formes ainsi qu'on se l'est imaginé depuis. Ce sont les *Hérodiens*, le nom s'en trouve deux ou trois

fois dans les Evangiles, mais dénué absolument de tout ce qui pourroit contribuer à les faire connoître ; l'exactitude de Joseph ne fournissant sur leur chapitre aucun éclaircissement, on s'est vu obligé de recourir aux conjectures & aux imaginations pour fixer en quelque sorte la signification de ce terme inconnu.

Les Commentateurs Chrétiens qui voyent le Messie par-tout, n'ont pas hésité de dire que ces *Hérodiens* étoient une Secte de gens qui regardoient quelques-uns des Hérodes comme le Messie. Les uns ont soutenu qu'Hérode le Grand étoit chef de cette Secte. Saint Epiphane, Nicetas & plusieurs autres l'ont avancé. Il y avoit cependant déjà 30. ans qu'Hérode étoit mort, sa mémoire étoit en exécration chez les Juifs qu'il avoit gouvernés avec une verge de fer : la nation Juive étoit plus que jamais assujettie sous le joug étranger ; malgré cela on s'imagine qu'il y avoit parmi eux des gens assez fous pour regarder comme leur libérateur un homme mort depuis trente ans & dont la mémoire étoit odieuse à tout le peuple. Quelques Commentateurs ont donné dans un autre excès d'absurdité en disant que le chef des Héro-

diens dont Jésus-Christ parle est Hérode Agrippa qui ne monta sur le trône de Judée que sous l'Empire de Claude, c'est-à-dire, plusieurs années après la mort de Jésus-Christ. Enfin quelques autres rejettant ces deux premieres opinions soutiennent que ce Messie prétendu est Hérode le Tétrarque fils du grand Hérode qui vivoit en effet du tems de Jésus-Christ, & que Joseph donne pour un Prince assez ambitieux, comme s'il y avoit plus de vraisemblance à soutenir qu'un petit Prince privé du titre de Roi, qui ne possédoit que la moindre partie des Etats de son pere, qui n'avoit aucune autorité dans Jérusalem, & qui étoit dans une dépendance absolue de Rome, prétendît se faire passer parmi les Juifs pour leur Messie, c'est-à-dire pour ce Roi brillant & victorieux qui devoit rendre la nation Juive la plus puissante de toute la terre.

Il y avoit déjà près de soixante-dix ans que le premier des Hérodes étoit monté sur le trône. Ce Prince, après avoir régné trente-sept ans, avoit laissé ses Etats partagés entre ses enfans. Sa maison depuis un si longtems s'étoit pu faire, & s'étoit fait réellement parmi les Juifs un grand nombre de créatures qui

soutenoient ses intérêts contre l'envie & la haine du reste de la nation. Outre cela Hérode le Tétrarque plus ambitieux que son frere Philippe, avoit en particulier des émissaires dans Jérusalem qui fomentoient en sa faveur l'aversion que les habitans de cette ville avoient pour la domination Romaine sous laquelle ils étoient alors. Voilà quels étoient les Hérodiens dont parle l'Evangile, c'étoit des créatures de la maison d'Hérode, des gens dévoués & attachés à cette maison qui tâchoient par toutes sortes de moyens d'attirer les autres à leur parti. Ni Joseph, ni même les Evangélistes ne permettront jamais à un lecteur préoccupé de s'en former une autre idée, & il est étonnant que la plupart des Commentateurs & des Peres sans s'arrêter à une idée si simple n'ayent pu voir dans ces Hérodiens que les Sectateurs d'un Messie imaginaire.

Du Messie.

CE qui a empêché les Peres & les Commentateurs de s'arrêter à l'idée qui se présente la premiere à l'esprit sur

les Hérodiens, c'eſt qu'ils ont cru que tous les Juifs du tems de Jéſus-Chriſt étoient auſſi occupés, ou pour mieux dire auſſi échauffés de la penſée du Meſſie, que les Apôtres & les premiers Chrétiens l'ont été.

C'eſt une opinion généralement reçue depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme que la nation Juive étoit alors toute occupée de l'attente de ſon Meſſie; cependant ſi on en excepte le témoignage des Chrétiens qui naturellement ne doivent point être admis pour juges dans leur propre cauſe, il ne paroît pas que cette opinion ſoit ſans difficulté, ni que la vérité en ſoit bien clairement démontrée.

Les Apôtres ont reconnu en Jéſus-Chriſt un Meſſie promis à leurs Peres & annoncé par les Prophêtes pour être le Sauveur d'Iſraël : non ſeulement ils attendoient ce Meſſie, mais encore l'Evangile nous repréſente les Phariſiens, les Docteurs de la Loi, en un mot tout le peuple Juif comme étant dans la même attente. Si le témoignage des Evangéliſtes avoit lieu chez les incrédules, la queſtion ſeroit d'abord décidée; mais c'eſt préciſément la vérité des choſes contenues dans l'Evangile que les incrédules conteſtent, ils prétendent que le

ſentiment d'un petit nombre d'hommes de la plus vile populace ne doit pas être regardé comme le ſentiment général de toute une nation. Les Evangéliſtes, diſent-ils, ont fait raiſonner & agir le reſte des Juifs ſelon leurs préjugés particuliers, ils ont inſéré dans leurs écrits ce qui leur a plu; mais ces hiſtoriettes contre leſquelles le ſens commun ſe révolte d'un bout à l'autre, peuvent-elles être pour nous de quelque autorité? Enfin l'autenticité de l'hiſtoire Evangélique étant le point capital de la diſpute, il eſt abſurde de nous alléguer pour preuve ce qui eſt en queſtion.

Le ſilence des Juifs déſintéreſſés qui vivoient du tems de Jéſus-Chriſt, paroît aux incrédules un témoignage plus fort ſur cela que les récits des Evangéliſtes. Philon qui a beaucoup écrit ſur toutes ſortes de matieres, & dont un grand nombre d'ouvrages roulent entiérement ſur le Judaïſme, ne fait mention nulle part de cette attente prétendue du Meſſie par ceux de ſa nation. Les termes magnifiques de Chriſt & de Meſſie par excellence ſont pour lui des termes abſolument inconnus; ils ne le ſont pas moins à Joſeph. Cet Hiſtorien dont on ne ſoupçonnera jamais la négligence ſur

une chose qui tiendra du merveilleux, & qui sera d'ailleurs avantageuse à sa nation, a pourtant négligé ce fait important de l'attente du Messie. Car de regarder la prophétie qu'il applique à Vespasien comme une preuve bien claire de l'opinion qui régnoit alors parmi les Juifs, rien n'est plus frivole qu'une telle conjecture & rien n'est plus contraire en même tems à l'idée mystique que les Chrétiens ont eue de leur Messie. Nous avons parlé plus haut de cette prophétie, mais c'est ici le lieu d'éclaircir un fait sur lequel le préjugé seul peut répandre quelque obscurité.

Joseph (59) dit que ce qui excita les Juifs à entreprendre cette malheureuse guerre, dans laquelle ils trouverent leur perte entiere, fut l'ambiguité d'un certain passage de l'Ecriture. Ce passage portoit que dans ce tems-là on verroit un homme sortir de Judée pour se rendre le maître du monde ; les Juifs ne doutant point que cet homme sorti de Judée ne fût un homme de leur nation, interpréterent la prophétie en leur faveur ; „ plusieurs même des plus habiles, continue Joseph, y furent trompés comme les autres, & tous ne revinrent

(59) De bello Judaico. Lib. 6. cap. 3.

„ de leur erreur qu'après leur entiere „ ruine. Les Juifs reconnurent alors, „ mais trop tard, que cette prophétie „ regardoit clairement Vespasien qui sor- „ tit en effet de la Judée pour aller à „ Rome monter sur le trône impérial." Voilà le fameux témoignage de Joseph qu'on donne aujourd'hui pour une preuve formelle de l'opinion où étoient les Juifs sur l'attente du Messie. Faisons sur cela quelques observations.

Dans tout le cours de son histoire Joseph ne dit jamais que les Juifs attendissent ni Christ, ni Messie, ni libérateur d'aucune sorte, soit spirituel, soit temporel. C'est dans la seule conjoncture de leur révolte contre les Romains qu'il leur attribue cette espece de manie passagere fondée sur une prophétie obscure qui flattoit l'ambition des factieux. Avant la déclaration de la guerre, ils ne paroissent pas dans cet Historien avoir jamais songé qu'un homme de leur nation dût commander à toute la terre, comme ils n'y songerent plus dès que la guerre fut cessée. „ Ils revinrent de leur erreur, „ dit-il, & reconnurent que la prophé- „ tie regardoit Vespasien." Cela convient-il à l'idée qu'on se forme d'une espérance ferme & constante dans les Juifs

de voir arriver inceſſamment leur Meſſie?

Jóſeph ne donne pas cette opinion comme l'opinion générale de ſa nation, il s'en moque lui-même, & en diſant que *quelques-uns des plus habiles y furent trompés*, il fait aſſez entendre que le plus grand nombre des gens raiſonnables la rejettoit auſſi bien que lui. D'ailleurs il nous repreſente ſans ceſſe ce peuple innombrable enfermé dans les murs de Jéruſalem, où les auteurs de la révolte étoient les maîtres, comme une malheureuſe victime de l'ambition de ces factieux. Ce peuple qui ne demandoit que la paix, & que les ſéditieux contraignoient malgré lui de courir le même ſort qu'eux, étoit-il fort échauffé d'une prédiction qui promettoit aux Juifs l'Empire du monde? Cette prophétie dont parle Joſeph regardoit préciſément le tems de la ruine de Jéruſalem, c'eſt-à-dire un tems poſtérieur de 70. ans à la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Le ſens clair de cette prophétie étoit qu'un homme ſortiroit alors de la Judée pour commander à toute la terre, non d'une maniere allégorique, ainſi que les Chrétiens ſont obligés de l'entendre, mais d'une maniere littérale ainſi que les Juifs l'entendoient. Enfin l'application que Joſeph fait de cette pré-

prétendue prophétie à Vespasien est si juste & si naturelle qu'il est impossible de n'en être point frappé, & il faut convenir que c'est le sens le plus raisonnable qu'on lui puisse donner. Ce seroit mal à propos qu'on voudroit confirmer l'attente où étoient les Juifs de leur Messie par le témoignage de Tacite (60) & de (†) Suétone, puisque ces deux Historiens n'ont fait que copier Joseph, & qu'ils se sont exprimés presque dans les mêmes termes. Toute la différence qui se trouve entre eux, c'est que les premiers ont dit que selon une ancienne opinion, des hommes sortis de Judée devoient se rendre les maîtres du monde, au lieu que Joseph parle au singulier d'un homme seul. La raison de cela est que celui-ci écrivoit sous l'Empire de Vespasien & avant que Titus son fils lui eût succédé, au lieu que les autres ont écrit sous Trajan & après que Vespasien & Titus furent successivement parvenus à l'Empire. Quant à l'antiquité que Sué-

(60) Pluribus persuasio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret oriens, profectique Judæâ rerum potirentur. Hist. Lib. 5. Cap. 13.

(†) Percrebuerat oriente toto vetus & constans opinio, esse in fatis, ut Judæâ profecti rerum potirentur. Sueton. in vit. Vespasian.

tone & Tacite semblent attribuer à cette opinion, elle ne tombe que sur l'opinion même, mais nullement sur la prophétie à laquelle les Juifs s'aviserent alors de donner cette interprétation qui leur fit entreprendre une guerre funeste. Selon Suétone & Tacite (61), aussi bien que selon Joseph, la prédiction ne devoit s'entendre que des Empereurs Vespasien & Titus. En un mot les historiens Latins sont entiérement conformes à l'historien Joseph, ils rapportent la prophétie dans les mêmes termes, ils la placent dans la même conjoncture & lui donnent le même sens; & ils ont également ignoré que les Juifs ont pu s'imaginer avant leur révolte qu'ils se rendroient les maîtres du monde.

De toutes les opinions Judaïques l'attente du Messie est sans contredit la plus marquée & la plus singuliere. C'est, comme on sçait, le dogme favori des Juifs, & un dogme qui les distingue mieux aujourd'hui que la Circoncision & l'observation du Sabbath. Or cette attente du Messie auroit dû être l'opinion caractéristique de la nation Juive plus de cent ans avant la ruine de Jérusalem

(61) Quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. Tacit. Hist. Lib. 5, cap. 13.

comme nous voyons qu'elle l'eſt aujourd'hui. Quoique cette nation ne fût pas encore tombée dans l'extrême miſere où la ruine de Jéruſalem la précipita, il y avoit néanmoins déjà plus d'un ſiecle qu'elle gémiſſoit ſous une domination étrangere. Après le régne long & tyrannique d'un uſurpateur la Judée étant devenue Province de l'Empire ; ſes habitans avoient paſſé ſous le joug des Romains. L'impatience avec laquelle les Juifs ſupportoient leur ſervitude eſt une marque du deſir ardent qu'ils avoient d'en être affranchis, & une preuve en même tems que leur condition leur paroiſſoit aſſez miſérable pour ſoupirer après un libérateur. Les hommes n'ont pas toujours beſoin d'éprouver les derniers coups de la fortune pour ſe croire malheureux, la comparaiſon de leur état avec un ſort plus brillant ſuffit pour cela ; ainſi, je le répete, quoique les Juifs ne fuſſent pas encore tombés dans la derniere miſere avant la priſe de Jéruſalem, il y avoit déjà néanmoins plus d'un ſiecle que l'attente du Meſſie auroit dû être l'opinion caractériſtique de cette nation comme elle l'eſt devenue depuis.

Cependant cette opinion ſi ſinguliere & ſi marquée, cette opinion qui diſtin-

gue presque seule aujourd'hui les Juifs des autres hommes, a été généralement inconnue à tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de la nation Juive. Strabon, Tacite, Justin, Suétone, un très-grand nombre d'anciens auteurs parmi lesquels plusieurs se sont même assez étendus sur les opinions Judaïques; tous ont également ignoré que les Juifs attendissent un Messie. L'Antiquité payenne a presque toujours parlé des Juifs avec mépris, on se moquoit sans cesse de leur crédulité sur le fait des miracles. Leurs usages & leurs opinions étoient l'objet de la raillerie des Poëtes; l'attente du Messie n'auroit pas été oubliée des railleurs, s'ils l'avoient connue, elle auroit fourni plus d'une Epigramme à Martial. Cette opinion ne se trouvant nulle part dans l'antiquité soit dans les auteurs Juifs comme Philon & Joseph, soit dans les auteurs payens: que doit-on conclure d'un silence si général?

Mais, dira-t-on peut-être, l'attente d'un libérateur est une chose que les Juifs devoient taire & ne point révéler aux étrangers, de peur d'exciter leur haine & de s'exposer aux effets de leur colere, & c'est apparemment la raison du silence de Joseph. Cet auteur judicieux crai-

gnoit d'irriter les Romains & d'attirer ſur ſa nation les reſſentimens de ces Maîtres fiers & abſolus. Cette objection paroît d'abord avoir quelque ſolidité, mais la plus légere attention ſuffit pour en faire ſentir le foible. Quand même il eût été de l'intérêt des Juifs de cacher aux étrangers l'attente du Meſſie, peut-on concevoir qu'une nation très-nombreuſe puiſſe exactement garder un ſecret de cette importance, dont les femmes, les enfans, les hommes les plus indiſcrets auſſi bien que les plus ſages, les plus groſſiers auſſi bien que les plus éclairés, étoient également inſtruits? D'ailleurs les ſéditions & les révoltes étoient fréquentes chez les Juifs, il ſe préſentoit ſans ceſſe des occaſions où le ſecret auroit pu leur échapper & même auroit dû le faire ſelon leurs vrais intérêts, comme il arriva au tems de la priſe de Jéruſalem & comme il eſt arrivé ſouvent depuis. La perſuaſion où eſt un peuple de marcher ſous la conduite d'un divin libérateur ſert à relever ſon courage & à abbattre en même tems celui de ſes ennemis.

La crainte d'irriter les Romains n'a point été cauſe du ſilence de Joſeph. Si cet auteur avoit écrit ſon hiſtoire dans

un tems où la nation Juive encore en possession de son pays, de son temple & de ses loix, eût eu quelques ménagemens à garder avec des vainqueurs soupçonneux & défians, cette raison pourroit avoir quelque vraisemblance; mais lorsque Joseph écrivit, sa nation n'avoit plus rien à craindre des Romains, il n'y avoit plus de maux à ajouter à ceux qu'elle venoit d'éprouver. Le peuple Juif étoit alors dans le même état où se trouvent des hommes malheureux qui peuvent hardiment défier la fortune, après qu'elle a épuisé tous ses traits contre eux, ou plutôt il n'y avoit plus de peuple Juif. Jérusalem renversée, le Temple réduit en cendres, tous les Juifs exterminés, hors un petit nombre qu'un triste esclavage condamnoit à achever leurs jours dans une terre étrangere, la vengeance des Romains étoit-elle à craindre pour une nation qui n'existoit plus? Un petit nombre d'esclaves dipersés dans leur Empire étoit-il capable d'exciter leur défiance? Non; les Juifs auroient pu hautement se promettre trente Messies sans craindre d'aggraver leur misere ni d'inquiéter leurs vainqueurs.

Mais c'est répondre trop sérieusement à une objection frivole. Si après la rui-

ne de Jérusalem rien ne pouvoit augmenter la misere des Juifs, on peut dire en même tems qu'on ne pouvoit rien ajouter à l'idée méprisante que les Romains avoient de cette nation.

Les Juifs auroient pu varier leur crédulité en cent façons différentes, & débiter les opinions les plus merveilleuses & les plus avantageuses pour eux, sans que cela eût fait le moindre effet sur les esprits des Romains: Ils sçavoient à quoi s'en tenir sur le caractere crédule de la nation Juive, & ils n'étoient pas gens à exterminer tous les enfans d'un pays dans la crainte de voir paroître un libérateur céleste, ainsi que quelques Evangélistes le font faire à Hérode. Quatre millions de Juifs vivent aujourd'hui en fureté au milieu des Chrétiens & des Mahométans. Ces Juifs esperent constamment un Messie qui doit les rendre maîtres du monde, cette espérance ridicule n'allarme personne. Lorsque ce Messie paroît & qu'il s'est fait un parti, l'impuissance de son peuple le réduit bientôt à renoncer à sa dignité & même à sa propre religion pour conserver sa vie. Nous regardons la nation Juive comme une nation qui feroit effectivement à craindre si le pouvoir ne lui manquoit pas, mais

son impuissance nous rassure. C'est ainsi que les Romains pensoient, toute la différence qu'il y a entre eux & nous, c'est que dans la persuasion où nous sommes que le Messie est déjà venu, nous regardons les Juifs comme une nation abandonnée de Dieu & livrée à son endurcissement ; au lieu que les Romains l'auroient regardée & la regardoient indépendamment de l'attente du Messie qui leur étoit inconnue, comme une nation abandonnée du bon sens & livrée à la plus stupide crédulité.

Ce qui persuade le plus aujourd'hui que les Juifs devoient attendre le Messie dans le tems qu'il a paru, ce sont les prophéties qui annonçoient sa venue & qui la fixoient précisément en ce tems-là. Ces prophéties étoient entre les mains des Juifs ; ils sçavoient leurs écritures par cœur, ils s'appliquoient soigneusement à en pénétrer tous les sens ; pouvoient-ils ignorer ce que leurs livres saints leur annonçoient si clairement. Il faut convenir que ce raisonnement seroit d'une grande force, s'il ne supposoit point deux choses dont l'évidence ne se fait point sentir aux incrédules. L'une est la clarté des prophéties, l'autre le systême du Messie qu'on suppose établi chez

les Juifs avant Jésus-Christ. Nous venons de voir que le témoignage des auteurs Juifs & profanes est fort contraire à l'opinion du Messie. Voyons en peu de mots si l'Ecriture lui est plus favorable.

Selon le grand principe du Christianisme Jésus-Christ & l'établissement de son Eglise est l'unique fin que Dieu s'est proposée en toutes choses. La création du monde, le choix du peuple Juif dont Jésus-Christ devoit naître, la Loi, le Temple, Moyse, les Prophêtes, tout n'étoit qu'un acheminement à cette fin unique que Dieu s'étoit proposée; voilà un grand mystere, dit St. Paul, & un mystere qui a été caché jusqu'au tems de Jésus-Christ aux hommes, au Diable, aux Anges mêmes. Saint Paul a raison de se récrier sur l'obscurité de ce mystere, car certainement ni la conduite de Dieu à l'égard de son peuple, ni la loi de Moyse, ni les écrits des Prophêtes n'en auroient pu donner l'intelligence avant l'événement. Ce mystere étoit si caché qu'on n'auroit même jamais soupçonné qu'il y en eût aucun. Aussi les Juifs ne s'en sont jamais doutés: quoique leur goût les portât volontiers aux allégories, quoiqu'il y eût

parmi eux des ſectes entieres qui paſſaſſent leur vie à chercher les ſens les plus myſtérieux de l'Ecriture, jamais perſonne n'avoit découvert celui-là. C'eſt un ſecret que Dieu avoit celé & dont l'intelligence étoit impénétrable à la créature.

Les Juifs révoltés contre ce principe fondamental du Chriſtianiſme, l'ont toujours regardé comme un ſyſtême que l'imagination des premiers Chrétiens a bâti pour appuier leur innovation. Le raiſonnement n'a jamais été le fort de la nation Juive ; il faut avouer néanmoins que ceux des Rabins ſur cet article ne ſont pas ſans ſolidité. Vous convenez, diſent-ils à leurs adverſaires, que votre grand myſtere a été inconnu aux hommes & aux anges parce qu'il étoit d'une obſcurité impénétrable. Mais ce myſtere ſi longtems caché devoit au moins ceſſer d'être obſcur dès qu'il a plu à Dieu de le révéler, l'obſcurité qui précede la révélation & la clarté qui la ſuit doivent être en quelque ſorte proportionnées pour que les hommes puiſſent en cela reconnoître & adorer les voies ineffables de Dieu ; or la révélation n'ajoute aucune clarté à ce myſtere prétendu ; envain ſoutenez-vous que tout

ce qui s'étoit paſſé parmi nous n'étoit que l'ombre de ce qui ſe devoit paſſer parmi vous : envain votre imagination s'exerce-t-elle à trouver la figure de Jéſus-Chriſt dans Melchiſédech, Abraham, Moyſe, tous nos Patriarches, tous nos Prophêtes, tous nos Rois, en un mot dans tous les hommes un peu célebres dont nos hiſtoires font mention. Envain appliquez-vous à votre Meſſie une infinité de paſſages de nos Ecritures qui ont tous un ſens fort différent de celui que vous leur donnez. Nous ne connoiſſons en tout cela que la fertilité de votre imagination & nous ne ſommes frappés que du faux de vos raiſonnemens.

Si Jéſus-Chriſt étoit la fin que Dieu ſe fût propoſée en toutes choſes, continuent les Rabins, on remarqueroit un rapport ſenſible entre cette fin & les moyens dont Dieu ſe ſeroit ſervi pour y parvenir. On verroit dans ſa conduite une liaiſon, un enchaînement de choſes & de moyens qui aboutiroient diſtinctement à cette fin. Or il n'y à aucun rapport entre Jéſus-Chriſt & la conduite que Dieu a gardée avant ſa naiſſance. Les Juifs étoient ſon peuple chéri, vous en convenez, c'eſt à nous que le Meſſie a été envoyé, c'eſt de nous & pour nous

qu'il devoit naître : Moyse, nos Prophêtes, notre Loi, nos Ecritures, tout nous devoit disposer à le reconnoître ; son avénement est un mystere, il est vrai, mais c'est un mystere qui devoit nous être annoncé & dont nous aurions attendu impatiemment la révélation ; alors nos esprits préparés à le recevoir se seroient soumis d'eux-mêmes ; nous aurions unanimement reconnu ce Messie aux marques certaines qui devoient le caractériser, bien loin de commettre en sa personne cet affreux Déicide que vous nous imputez, & dont cependant Dieu seul est coupable, si votre supposition est bien fondée. Car enfin nous n'avons point connu ce Messie que nous avons crucifié, & nous ne l'avons point connu parce que Dieu a fait précisément tout ce qu'il falloit faire pour nous empêcher de le connoître.

Peut-on attribuer une pareille conduite à Dieu? La race d'Abraham qu'il a choisie entre tous les enfans des hommes, & avec qui il a contracté une alliance éternelle, pour être à jamais son peuple bien aimé; son peuple à qui il a donné lui-même une loi sainte, dont il a recommandé l'observation pendant tous les siecles ; ce peuple qu'il a pris soin

d'inſtruire avec la derniere exactitude de tout ce qu'il devoit faire ou éviter pour ſe rendre agréable à ſes yeux ; ce peuple enfin que Dieu a toujours comblé de ſes bienfaits & qu'il n'a jamais châtié qu'en pere, n'étoit ſelon les Chrétiens que l'ombre & la figure d'un peuple plus parfait qui devoit un jour ſe former : l'alliance éternelle qu'il a contractée avec nous, la loi ſainte qu'il nous a donnée, n'étoient que des ſimboles de la loi de Jéſus-Chriſt & de ſon alliance avec l'Egliſe.

Que les Chrétiens examinent leur raiſonnement, & qu'ils ſentent la conſéquence de leur principe. Dieu ne nous a jamais aimés ou plutôt il nous a traités comme ſes mortels ennemis ; ſa loi, ſon alliance, ſes bienfaits, les prodiges étonnans qu'il a opérés en notre faveur, tout cela n'étoit qu'un piége qu'il nous tendoit, puiſque non ſeulement il n'a pas daigné nous inſtruire du ſeul point eſſentiel dont nous devions être inſtruits, qui eſt l'avénement de ſon Meſſie, mais qu'au contraire toute ſa conduite à notre égard n'a tendu qu'à nous le faire rejetter.

Il eſt aiſé de voir par ce raiſonnement des Rabins que les Juifs n'attendoient point un Meſſie, tel au moins que les

Apôtres l'ont reconnu. Mais, disent les Chrétiens, c'est la faute des Juifs. Cette nation grossiere & charnelle se figuroit un Messie temporel qui les rendroit un peuple puissant. Dieu ne leur a jamais promis un pareil libérateur; s'ils eussent médité plus attentivement leurs Ecritures ils auroient vu clairement que le Messie devoit être pauvre, humilié, crucifié, leurs prophêtes leur auroient appris qu'il devoit naître d'une Vierge, que le sceptre ne sortiroit point de Juda avant sa naissance, que le tems précis de son avénement étoit marqué par les 70 semaines de Daniel; ils auroient enfin découvert dans un grand nombre d'endroits de l'Ecriture les marques auxquelles ils devoient reconnoître ce Messie qui leur étoit promis.

Ces prophéties & ces marques caractéristiques du Messie qui paroissoient si évidentes aux Chrétiens sont bien éloignées de faire le même effet sur l'esprit des Juifs. Cette nation cependant n'a jamais été grossiere ni charnelle de la façon qu'on leur impute; au contraire ils ont toujours donné dans l'allégorie & dans le sens mystique, ils y étoient même livrés au tems de Jésus-Christ d'une maniere outrée. Ce n'est donc point

la grossiéreté de leur esprit qui les a empêchés de se rendre à l'évidence des Ecritures; ils donnent de meilleures raisons de leur incrédulité. Les prophéties, disent-ils, dont les Chrétiens font l'application à leur Messie, n'ont certainement d'autre rapport avec lui qu'un rapport imaginaire. Ces prophéties ont un sens littéral & naturel bien différent de celui qu'on leur donne, elles étoient toutes accomplies longtems avant la naissance de Jésus-Christ, & nos livres saints, que les Chrétiens admettent, doivent leur apprendre que les Ecrivains sacrés ont reconnu l'accomplissement d'une, entre autres, qu'ils regardent comme très-décisive pour eux. C'est celle de Daniel: l'auteur du premier livre des Machabées rend sur cela un témoignage bien contraire à leur opinion, puisqu'il applique à la persécution d'Antiochus Epiphane & à la mort du Grand-Prêtre Onias ce que les Chrétiens entendent de la mort de Jésus-Christ. Selon la chronologie de Joseph & le sentiment des Juifs de son tems, les 70. semaines sont accomplies sous les Machabées & Antiochus (62). Le terme des 70. semaines de

(62) Marsham nie tout net que la prophétie s'entende de Jésus-Christ. C'est-là le sentiment du

Daniel étoit effectivement échu au tems de cette persécution & non au tems de Jésus-Christ, ainsi que plusieurs de ses adorateurs le prétendent, après s'être forgé une chronologie formellement contraire à celle de l'Ecriture.

La prophétie d'Isaïe a eu son accomplissement au tems même de ce Prophête; l'enfant qui devoit naître d'une Vierge, ou plutôt d'une jeune femme, n'est autre chose que le fils d'Isaïe & de la Prophétesse sa femme qui vint au monde neuf mois après la prédiction de son pere; ce fils d'Isaïe étoit un signe présent & prophétique en même tems, de la protection que Dieu promettoit à Achas, en l'assurant par la bouche de son Prophête qu'il seroit délivré de ses ennemis avant que l'enfant sçût discerner le bien d'avec le mal. Il n'y a rien de plus sensible que le sens littéral de cette prophétie, & il faut avouer que sans le mot de Vierge auquel les Chrétiens s'affectionnent, ils ne pourroient pas faire un grand usage du reste; mais malheureusement nous leur avons fait voir que le

P. Hardouin. Le P. Calmet le fait aussi en rapportant néanmoins l'un & l'autre l'accomplissement général de la prophétie à Jésus-Christ.

le terme *Calma* en Hébreu, signifie également une jeune fille & une jeune femme. Il est employé souvent dans l'Ecriture en ce dernier sens. Les Commentateurs qui entendent un peu notre langue n'ont pu s'empêcher d'en convenir, & d'ailleurs l'exactitude historique ne permet pas qu'on lui en donne un autre ici, puisqu'il s'agit clairement en cet endroit de la Prophéteſſe femme d'Isaïe.

Pour ce qui est de la prophétie de (63) Jacob, ajoutent encore les Juifs, il est étonnant que les Chrétiens en ayent fait l'application à Jésus-Christ : de quelque côté qu'ils la tournent, ils ne peuvent lui donner un sens raisonnable. Ce Patriarche avant que de mourir annonçant à ses douze enfans chefs des douze Tribus d'Israël quel seroit le sort de leur postérité, prédit en particulier à Juda sa future grandeur, parce qu'en effet sa Tribu devint très-puissante, & donna longtems des Rois à ses freres. *Le sceptre ne sortira point de Juda*, dit notre Patriarche, *jusqu'à ce que le schilo vienne*. C'est le dernier terme que les Chrétiens appliquent à leur Messie, comme si le

(63) *Voyez* sur cette prophétie l'Examen de la Religion, attribué à St. Evremont. Chap. 7. §. 5.

sceptre n'étoit point sorti de Juda avant la naissance de Jésus-Christ, quoiqu'il y eût déjà 600. ans qu'il en fût sorti. Il est inutile de dire que nos docteurs donnent au terme *schilo* des interprétations bien différentes; en supposant même ce terme d'une très-grande obscurité, il est toujours ridicule de l'entendre de Jésus-Christ, puisque 600. ans avant sa naissance le sceptre étoit sorti non seulement de la Tribu de Juda, mais encore de toute la postérité de Jacob, notre nation ayant été plusieurs fois réduite dans un long esclavage par des Rois étrangers, puisqu'enfin lorsque Jésus-Christ vint au monde, il y avoit déjà près de 40. ans que nous gémissions sous la tyrannie d'un usurpateur qui n'étoit ni de la race de Juda ni de la Tribu d'Isaïe. Il en est de même des autres prophéties que les Chrétiens appliquent à Jésus-Christ; les unes ont quelque rapport avec ce Messie, comme, par exemple, la peinture qu'Isaïe fait des souffrances & de la mort de Jérémie, & celle que David fait de ses propres calamités; les autres n'y ont certainement aucun rapport, tel qu'est ce nombre prodigieux d'allégories & de figures mystérieuses dont on fera tou-

jours l'usage & l'application qu'on voudra ; parce que l'imagination sçait rapprocher les choses les plus éloignées & faire trouver de la conformité entre les plus contradictoires.

C'est pour ces raisons que les Juifs refusent de se rendre aux prophéties que les Chrétiens appliquent à Jésus-Christ. Ces mêmes armes sont communes à ces deux partis, il n'est permis ni aux Chrétiens ni aux Juifs de se défendre ou de s'attaquer que par l'Ecriture qu'ils admettent également ; mais ces deux partis ont des adversaires communs à combattre qui ne s'en tiennent pas aux seules armes que les Juifs empruntent de l'Ecriture & qui se servent de celles que leur fournit une raison saine & éclairée. Ces adversaires sont les incrédules qui rejettent hardiment & sans aucune exception ces prophéties qui ont annoncé le Messie; ce seul nom de prophétie excite leur mépris & leur raillerie. A peine veulent-ils examiner si leur incrédulité sur cela est bien fondée, & c'est par une espece de complaisance & de déférence pour l'opinion des autres qu'ils daignent jetter les yeux sur les endroits de l'Ecriture où le Messie est annoncé. Il en est, disent-ils, des pro-

phéties comme des ſonges; nous rêvons toutes les nuits, & le hazard fait qu'il arrive quelquefois des choſes aſſez conformes à quelqu'un de nos rêves. Il n'eſt pas étonnant qu'entre le grand nombre de prédictions qui ſont ſorties de l'imagination des Prophêtes, il arrive dans la ſuite des tems quelqu'événement qui ait rapport à quelqu'une de leurs prophéties. Il eſt même très-poſſible qu'on y découvre une parfaite conformité. Le hazard cependant en ſera la ſeule cauſe.

C'eſt ainſi que raiſonnent les incrédules avant que de connoître par eux-mêmes les prophéties qu'on applique à Jéſus-Chriſt. Mais lorſqu'ils ont fait l'effort de les lire, il ſemble qu'ils veulent ſe récompenſer de leur peine en pouſſant juſqu'à l'excès la hardieſſe de leur raiſonnement. Il faut avouer, diſent-ils d'un ton ironique, que le Patriarche Jacob, Iſaïe, Daniel, étoient des hommes divinement inſpirés, on ne ſauroit parler plus clairement des choſes qu'ils ont prédites; leurs prophéties ſont de vraies hiſtoires; on diroit que ces Prophêtes ſont venus dans le tems même des événemens qu'ils ont annoncés. La ſituation des différens cantons que les dou-

12 Tribus d'Iſraël occuperent dans la terre de Canaan, ſe trouve exactement dans la prophétie de Jacob plus de 200. ans devant le partage que Joſué fit de cette terre aux Iſraëlites : le caractere de chaque Tribu & le genre de vie auquel elle devoit s'adonner y ſont marqués, le petit nombre des deſcendans de Ruben, de Siméon & de Lévi y eſt annoncé auſſi bien que la fécondité, la puiſſance & la royauté de Juda. Il ſemble que le Patriarche ait vû de ſes propres yeux la majeſté du trône de David & de Salomon.

Jacob cependant, ajoutent les incrédules, peut encore paſſer pour un Prophête obſcur en comparaiſon d'Iſaïe & de Daniel. Celui-ci, ſoixante-dix ſemaines d'années avant l'événement, décrit l'hiſtoire des Rois de Syrie & en particulier celle d'Antiochus Epiphane avec une exactitude que les hiſtoriens les mieux inſtruits ne ſurpaſſent point ; toutes les monarchies qui devoient s'élever après celle des Aſſyriens depuis Nabuchodonoſor juſqu'à Antiochus, toutes les guerres, toutes les révolutions, le nombre des Rois, le nom même de pluſieurs, rien n'y eſt oublié. Iſaïe fait à-peu-près la même choſe. La Reine de Babylone

& la destruction de l'Empire des Assyriens par Cyrus, qui est plusieurs fois nommé par son nom, les guerres de ce conquérant avec Crœsus & d'autres Princes & un grand nombre d'événemens sont amplement marqués. En vain pour relever le mérite des Prophêtes, les Commentateurs de l'Ecriture se récrient sur leur clarté & sur leur exactitude qui va jusqu'à désigner les gens par leurs noms des siecles entiers avant leur naissance. Les incrédules marchant sur les traces de Porphire & de Celse, refusent opiniâtrément de donner à ces hommes divins le titre de Prophêtes, & ne veulent leur accorder que celui d'historiens. Avant que d'avoir lu, disent-ils, nous ne faisions pas assez de cas de ces sortes d'écrits, mais après les avoir lus nous convenons qu'on peut les regarder comme des ouvrages instructifs & comme des histoires qui ont leur utilité; mais laissons-là les railleries prophanes des incrédules, & achevons ce qui nous reste à dire sur le Messie que les Juifs attendoient.

Nons venons de voir que les Juifs n'ont jamais fait d'attention aux prophéties qui annonçoient Jésus-Christ, ni aux marques caractéristiques auxquelles ils de-

voient reconnoître ce libérateur. Or Jésus-Christ étant le vrai & unique Messie que Dieu eût promis aux Juifs, & les prophéties qui l'annonçoient étant les seules qui pussent autoriser son attente, il est aisé de conclure que les Juifs n'attendoient point le Messie qui leur étoit promis & qu'ils devoient seuls attendre : sur quoi donc peut être fondée l'opinion générale qui attribue aux Juifs contemporains de Jésus-Christ l'attente prochaine d'un libérateur? La chose n'est pas difficile à concevoir. Ce peuple chéri de Dieu ayant souvent éprouvé les effets de sa protection singuliere dans des tems de tribulation, pouvoit naturellement se promettre que Dieu qui ne l'avoit jamais abandonné le délivreroit encore de la tyrannie étrangere sous laquelle il étoit alors assujetti; sans remonter à ces anciens Héros que Dieu avoit suscités au tems des Juges d'Israël pour délivrer son peuple des Philistins & de ses autres ennemis, les Juifs avoient dans Cyrus & dans Judas Machabée des exemples plus récens & plus éclatans de la protection du Ciel. Le premier avoit rompu leurs chaînes après soixante-dix ans de captivité, l'autre par sa valeur avoit contre toute apparence affranchi ses freres de la

cruelle servitude d'Antiochus Epiphane.

Les termes magnifiques dans lesquels les Prophêtes avoient annoncé ces deux libérateurs devoient faire une forte impression sur l'esprit des Juifs. „ J'ai fait „ sortir le juste de l'Orient, dit Dieu „ même par la bouche d'Isaïe; j'ai ter- „ rassé les peuples devant lui, je l'ai „ rendu le maître des Rois; j'ai appel- „ lé *Cyrus* par son nom, il est pasteur de „ mon peuple, il est mon Christ que „ j'ai pris par la main pour lui assujettir „ les nations, à cause de Jacob qui est „ mon serviteur & d'Israël qui est mon élû. „ Jérusalem sera rebâtie, le temple sera „ fondé de nouveau : Cieux ! envoyez „ d'en haut votre rosée, que les nues „ fassent descendre le juste comme une „ pluye; que la terre s'ouvre & qu'elle „ germe le *Sauveur*. Qui est celui qui „ vient d'Edom, dit le même Prophête „ en désignant Judas Machabée ? Quel „ est le conquérant dont la robe est „ teinte de sang & dont la marche est si „ terrible? C'est moi qui viens pour dé- „ fendre & pour sauver : j'ai dans mon „ cœur le joug de la vengeance; le „ tems de délivrer mes freres est venu, „ personne ne m'a donné du secours, „ mon bras seul m'a sauvé, ma colere

„ m'a ſoutenu, j'ai foulé aux pieds le
„ peuple dans ma fureur, & j'ai ren-
„ verſé leurs forces par terre. Je chan-
„ terai ſans ceſſe les louanges du Sei-
„ gneur pour tous les biens dont il a
„ comblé la Maiſon d'Iſraël depuis le
„ commencement du monde. L'œil n'a
„ point vû, l'oreille n'a point entendu
„ ce que Dieu a préparé à ceux qui l'at-
„ tendoient."

Outre cela, les promeſſes autentiques que Dieu avoit faites à ſon peuple une infinité de fois de ne jamais l'abandonner, de lui tendre les bras dès qu'il auroit recours à lui avec un cœur humilié; les aſſurances qu'il avoit données par la bouche de ſes Prophêtes, que le temple rebâti par ordre de Cyrus, alloit être le lieu où Iſraël le glorifieroit dans tous les ſiecles; ces promeſſes, ces aſſurances ſi poſitives devoient autoriſer les Juifs dans l'eſpérance d'un prochain libérateur: cependant il faut convenir que ce libérateur n'étoit point expreſſément annoncé par les Prophêtes. Toutes les prophéties ſans exception ſe terminerent à Judas Machabée, au moins quant au ſens littéral, & ce n'eſt qu'en étendant le ſens des prophéties, c'eſt-à-dire, ce n'eſt qu'en faiſant l'application de la

même prophétie à plusieurs événemens différens que les Juifs pouvoient fonder leur prochaine délivrance. Mais cette nation toute livrée à l'esprit allégorique ne se faisoit point alors une affaire de ces sortes d'applications multipliées. Depuis le retour de la captivité les Juifs n'avoient point eu de Prophêtes parmi eux ; cette disette les avoit mis dans la nécessité de se servir en toutes occasions des anciennes prophéties & de les appliquer dans leur besoin à tout ce qui leur plaisoit sans avoir égard au sens primitif & littéral que ces prophéties pouvoient avoir. C'étoit même un axiome établi chez eux que le nombre des sens de l'Ecriture est infini, & qu'on les découvre à proportion qu'on a plus ou moins d'intelligence. Ainsi les Juifs sans avoir une prophétie expresse qui leur annonçât une délivrance prochaine de la tyrannie d'Hérode ou de la domination Romaine pouvoient néanmoins se flatter de cette délivrance, fondés en cela sur les promesses autentiques que Dieu leur avoit faites de ne jamais les abandonner, & sur l'application qu'ils pouvoient faire des anciennes au besoin où ils se trouvoient alors d'un divin libérateur.

Mais il faut ajouter que sans une espe-

ce de miracle les Juifs ne pouvoient se promettre un Messie ou un libérateur semblable à Jésus-Christ.

Les prophéties qui désignent le Sauveur mystique dans la bassesse & dans les opprobres sont en si petit nombre, sont si obscures par rapport à lui, & avoient un sens littéral si clair & si connu des Juifs, qu'ils ne pouvoient sans une révélation particuliere de Dieu en faire l'application à leur Messie : tout au contraire celles qui leur avoient annoncé un Sauveur glorieux, tel que Judas Machabée, & sur-tout Cyrus, sont si étendues, si répétées, si marquées, les expressions en sont si magnifiques & si frappantes, & le sens en est si clair, qu'ils ne pouvoient sans une autre espece de miracle ne pas attendre un pareil Messie. En effet celui qu'on suppose que les Juifs attendoient au tems de Jésus-Christ est un Messie glorieux & triomphant qui devoit les délivrer de leurs ennemis d'une maniere éclatante, & cette nation n'en attend point d'autre aujourd'hui.

Dieu, disent les Juifs pour justifier leur opinion, peut faire des miracles, mais il n'en fera jamais d'absurdes. Le renversement des idées les plus naturel-

les ne peut convenir à Dieu qui eſt la ſouveraine raiſon. Or nous ne pouvons reconnoître Jéſus-Chriſt pour le Meſſie, ni ceſſer d'attendre un libérateur glorieux ſans donner aux livres ſaints un ſens forcé qui renverſe les idées les plus connues. Les Chrétiens traitent de folie l'eſpérance où nous vivons depuis tant de ſiecles de voir arriver un libérateur: notre ſimplicité néanmoins eſt conforme à l'Ecriture & au ſens commun, au lieu que nos adverſaires s'écartent de l'un & de l'autre; mais une miſérable prévention les empêche eux-mêmes de ſentir leur erreur.

Voici donc la maniere dont les Juifs penſoient au tems de Jéſus-Chriſt ſur le Meſſie. Ce peuple chéri que Dieu avoit toujours favoriſé, qu'il avoit autentiquement aſſuré d'une protection éternelle, à qui il avoit clairement fait entendre par la bouche de ſes Prophêtes que Jéruſalem ne ſeroit plus foulée par les nations, & que le temple réédifié alloit être dans tous les ſiecles le ſéjour de ſa gloire; ce peuple ſans doute devoit être dans une entiere confiance que Dieu fidelle à ſes promeſſes ne l'abandonneroit point, & qu'il le délivreroit bientôt du joug étranger ſous lequel il

étoit assujetti. Cette confiance fondée sur les promesses autentiques du Dieu qu'ils adoroient étoit commune à tous les Juifs, & il ne paroît pas que l'opinion générale de la nation sur le Messie fût autre chose qu'une confiance vague & indéterminée dans la protection du ciel dont ils espéroient leur délivrance.

A la vérité comme l'usage étoit établi alors d'interpréter les Ecritures d'une maniere arbitraire, il faut convenir que plusieurs d'entre les Juifs purent faire l'application des anciennes prophéties qui avoient annoncé Cyrus ou Judas Machabée, au besoin présent qu'ils avoient d'un libérateur. Quelques-uns même d'une imagination plus vive & plus échauffée que les autres purent passer jusqu'à la persuasion & à la certitude que ce libérateur alloit incessamment paroître ainsi qu'il arriva au tems de Vespasien; mais ces applications arbitraires de l'Ecriture, cette certitude, cette persuasion de l'arrivée du Messie, n'étoient que des opinions particulieres de quelques esprits impatiens qui trouvoient dans leur imagination les secours que Dieu tardoit trop à leur envoyer; & comme nous venons de le dire, tout le reste de la nation Juive attendoit ce secours d'une maniere

qui n'avoit rien de fixe ni de déterminé.

Après la destruction de l'Etat Judaïque, les Juifs réduits dans la derniere misere, se trouverent plus que jamais dans le besoin d'un libérateur céleste. Il est ordinaire aux hommes lorsque tous les moyens humains leur sont ôtés pour se délivrer de leurs maux de mettre entiérement leur confiance dans les moyens surnaturels. L'attente du Messie qui avant la prise de Jérusalem n'étoit chez les Juifs qu'une espérance vague & indéterminée de la protection divine, devint bientôt une opinion constante & une persuasion vive dans toute la nation de voir incessamment arriver ce libérateur. L'extrême misere des Juifs ne fut pourtant ni la seule ni la principale cause de cette opinion; l'établissement du Christianisme y eut encore plus de part; les Chrétiens qui annonçoient un Messie nouvellement arrivé, qui répandoient une nouvelle doctrine dont les principes sappoient le Judaïsme, irriterent les Juifs & remplirent en même tems tous les esprits de l'idée du Messie. Les disciples de Jésus-Christ aussi bien que leurs adversaires étant également échauffés de cette idée, il ne fut plus question entre

eux que des disputes sur les prophéties & sur les marques auxquelles on devoit reconnoître le Christ. C'est alors que les Juifs dont la misere étoit extrême, & dont l'esprit étoit rempli de l'idée d'un libérateur, commencerent généralement & sans exception à s'en promettre un, & ce libérateur est le Messie qu'ils attendent encore aujourd'hui avec une foi vive & une espérance ferme que dix-sept siecles de retardement n'ont pu rallentir.

F I N.

RÉFLEXIONS IMPARTIALES

SUR

L'EVANGILE.

Par feu M. DE MIRABAUD,

Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

LONDRES

MDCCLXIX.

REFLEXIONS IMPARTIALES SUR L'EVANGILE.

NOUS ne connoiſſons l'hiſtoire de la vie de Jéſus-Chriſt, que par les ouvrages que pluſieurs de ſes Diſciples publierent quelques années après ſa mort, le nombre des Chrétiens s'étant aſſez multiplié pour que la plus grande partie d'entre eux n'eût jamais connu le chef de la religion qu'ils avoient embraſſée. On vit paroître divers récits hiſtoriques contenant un abrégé des paroles & des actions du Sauveur. Ces petits écrits avoient pour titre *Evangile* ou *Heureuſe Nouvelle*; c'eſt ainſi que les premiers Chrétiens nommoient la doctrine que leur maître étoit venu annoncer aux hommes, & qu'ils continuerent eux-mêmes d'annoncer après ſa mort & de répandre par-tout.

Il eſt certain que le nombre de ces hiſtoires publiées peu après la mort de Jéſus-Chriſt devoit être grand. St. Jérôme, au tems de qui la plupart de ces

ouvrages subsistoient encore, nous en assure. Tous les Ecrivains des premiers siecles de l'Eglise en font foi, & St. Luc le marque si positivement à la tête de son Evangile que quand nous n'aurions sur cela d'autre témoignage que le sien, il ne nous seroit pas permis d'en douter: *puisque beaucoup de personnes ont entrepris d'écrire l'histoire de ce qui s'est passé parmi nous*, dit St. Luc, (1) *j'ai jugé à propos de faire la même chose après m'être fait instruire de tout avec soin, par ceux qui en ont été témoins oculaires.* Sur quoi il est bon d'observer que ceux qui ne connoissent l'Evangile que par des traductions Françoises ne sont pas ordinairement frappés des témoignages positifs que St. Luc rend ici à la multiplicité des Evangélistes. *Quando quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum: visum est mihi* &c. Luc Cap. I. parce qu'il a plu aux traducteurs François

(1) Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum: sicut tradiderunt nobis, qui ab initio ipsi viderunt, & Ministri fuerunt sermonis: visum est & mihi, assecuto omnia à principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile, ut cognoscas eorum verborum, de quibus eruditus es, veritatem. Luc. Cap. I. verset. 1. & seqq.

de rendre le terme original πολλοι par celui de *plusieurs* qui s'entend presque toujours en notre langue d'un assez petit nombre, au lieu que le Grec πολλοι & le Latin *multi* qui y répond étant opposé à παῦροι & *pauci* ne sçauroit avoir cette signification. Les traducteurs en ont apparemment usé ainsi, pour écarter de l'esprit des lecteurs une idée scandaleuse que cette multiplicité d'Evangiles auroit fait naître. La plupart de ces histoires Evangéliques étoient attribuées à des personnes illustres dans le Christianisme. C'étoit ou des Apôtres ou des Disciples distingués de Jésus-Christ qu'on assuroit en être les auteurs, & dans l'enfance de l'Eglise les Chrétiens à l'usage de qui elles étoient écrites ne doutoient pas qu'elles ne fussent véritablement de ceux dont elles portoient le nom. Outre les Evangiles de St. Mathieu, de St. Luc & de St. Jean, on en attribuoit à St. Pierre, à St. Paul, à St. André, à St. Thomas, à St. Jacques, à St. Philippe, à St. Barthélemy, à St. Mathias; il y en avoit un écrit sous le nom des douze Apôtres: il y avoit un Evangile selon les Hébreux ou les Nazaréens, un autre selon les Egyptiens; & quelques critiques préten-

dent que ces deux derniers ſont les plus anciens de tous.

Le Chriſtianiſme fut en diſcorde avec lui-même dès le moment de ſa naiſſance, & pluſieurs de ſes enfans indociles fabriquerent divers Evangiles conformément à leur goût & à leurs préjugés.

Ebion, Cérinte, Baſilide, Marcion, Appelle, les Gnoſtiques, les Carpocratiens, les Valentiniens &c. en publierent qui autoriſoient leurs dogmes; il y en eut même d'aſſez viſionnaires pour ne pas exclure le perfide Judas du nombre des Evangéliſtes. En effet il parut un Evangile ſous ſon nom auſſi bien que ſous celui des autres Apôtres (2). Mais ſur-tout ce devoit être une choſe très-curieuſe que l'ouvrage dont parle St. Epiphane ſous le titre d'*Evangile d'Eve* à l'uſage de certains Gnoſtiques. (3)

(2) Certains fous de la primitive Egliſe, qu'on nommoit Caïnites, parce qu'ils regardoient Caïn comme un grand perſonnage auſſi bien qu'Eſaü, Coré & les Sodomites, ſe ſervoient de l'Evangile de Judas qui étoit ſelon eux le premier des Apôtres.

(3) Ils croyoient qu'Eve étoit très-éclairée, & qu'elle avoit appris du Seigneur de fort belles choſes. C'eſt de leurs idées extravagantes qu'un auteur a pris ce qu'il a fait imprimer dans ce dernier tems ſur le péché originel. Les Gnoſtiques avoient

Enfin sans parler de l'Evangile de Nicodême, de celui de St. Barnabé & de quelques autres qu'on regarde peut-être un peu légérement comme des ouvrages postérieurs aux premiers siecles, parce qu'ils n'ont pas été cités des anciens, il parut dans ce tems-là un Evangile qui ne contenoit que l'histoire des premieres années de Jésus-Christ sous le titre d'*Evangile de l'Enfance*, & un autre ouvrage qui ne contenoit pareillement que l'histoire des premieres années de la Vierge sous le titre de *livre de la Nativité de Marie* (4).

On fait monter le nombre de tous ces différens Evangiles à près de cinquante, & de ce nombre il y en a au moins trente qui sont de la premiere antiquité. Il est vrai qu'on ne remarquoit pas dans ces ouvrages une grande conformité ni quant aux faits ni quant aux dogmes. Entre les premiers Chrétiens les uns re-

aussi d'autres Evangiles sous le nom des Disciples de Jésus-Christ, & des livres qu'ils attribuoient à Adam & à Seth.

(4) Ces Evangiles n'en ont peut-être pas pour cela moins d'antiquité, les anciens n'ayant ordinairement pas fait une énumération exacte de tous ceux qui existoient de leur tems; comme, par exemple, St. Jérôme qui après en avoir nommé ajoute un grand nombre qu'il feroit trop long de rapporter: *quas enumerare longissimum est.*

gardoient Jésus-Christ comme un pur homme, les autres prétendoient qu'il n'avoit que l'apparence de l'humanité, d'autres soutenoient qu'il étoit Dieu & homme tout ensemble, & ainsi des autres dogmes moins importans. Comme les Juifs furent d'abord les seuls qui embrasserent le Christianisme, & que l'esprit de secte toujours éloigné de l'uniformité, régnoit alors chez eux à l'excès, chacun se crut en droit de débiter la nouvelle doctrine conformément à ses préjugés particuliers.

De là vient le peu de rapport qui se trouvoit dans ces écrits Evangéliques; de là vinrent les reproches d'erreur & d'imposture que se faisoient mutuellement ces nouveaux sectaires. La diversité d'opinions en matiere de religion a toujours été pour les hommes une source de jugemens injustes; c'est un écueil où échouent presque toujours les esprits même les plus modérés.

Au lieu de plaindre l'aveuglement de leurs confreres, les premiers Chrétiens ne voyoient dans des erreurs involontaires qu'imposture & malice; cependant soit orthodoxes, soit hérétiques, tous également prévenus pour leur opinion avoient un égal respect pour les livres qui

les contenoient, & un zêle égal pour les répandre.

Quoique les dogmes des Ebionites ou des Gnostiques fussent autorisés dans plusieurs de ces anciens Evangiles, il faut néanmoins convenir qu'une bonne partie des histoires Evangéliques qui parurent alors, furent publiées par des Chrétiens orthodoxes : quelques-uns de ces Evangiles sont parvenus jusqu'à nous, comme celui de l'Enfance, (5) le livre de la Nativité, le Proto-Evangile de Saint Jacques (6), l'Evangile de Nicodême &c. Nous avons de longs fragmens de plusieurs autres, & si on n'y trouve rien qui ne blesse la raison par les inepties & les extravagances dont ils sont remplis, il est au moins aussi sûr qu'on a de la peine à y trouver quelque chose qui soit contraire à la foi. D'ailleurs la préface de St. Luc que nous venons de

(5) Nous avons deux de ces Evangiles de l'Enfance, l'un Grec traduit en Latin, l'autre traduit de l'Arabe par M. Sick. Mais sans doute l'original étoit Grec aussi, puisque St. Irénée L. 1. Cap. 2. cite des faits qui ne se trouvent que dans ce dernier; il est plus long & plus étendu que l'autre.

(6) L'auteur de l'ouvrage imparfait sur St. Matthieu parle du Proto-Evangile de St. Jacques comme d'un ouvrage raisonnable & qui n'est pas indigne de lui. Ce sont ses termes.

citer ſemble juſtifier en quelque ſorte les auteurs d'Evangiles qui l'ont précédé. Cet Evangéliſte convient que beaucoup d'autres ont écrit avant lui. Ce n'eſt pas pour les réfuter qu'il prend la plume, il ne condamne ni ne déſapprouve en aucune maniere ce qu'ils ont fait, mais il ſe croit ſeulement en droit de faire la même choſe, parce qu'il s'eſt fait exactement inſtruire par des témoins oculaires. *Viſum eſt & mihi.*

Il eſt impoſſible de donner la date préciſe du tems où ces Evangiles ont été écrits, il ſuffit de dire qu'ils ſont preſque auſſi anciens les uns que les autres.

Pendant plus d'un ſiecle les Chrétiens uſant de l'eſpece de liberté qui accompagne toujours un établiſſement nouveau & encore informe; chaque fidele admettoit pour dogme de ſa foi l'hiſtoire Evangélique qu'il trouvoit reçue dans le lieu où il étoit habitué. Le plus ſçavant Chronologiſte qui ait paru de nos jours a fait voir dans un ouvrage exprès que les Evangiles Canoniques auſſi bien que les autres demeurerent enſévelis dans les lieux qui les avoient vu naître juſqu'au tems des conquêtes de Trajan ſur les Parthes. C'eſt alors ſeulement qu'ils commencerent à être connus & à deve-

nir publics. A travers cette obſcurité qui couvre le berceau de l'Egliſe, les fideles éclairés d'une lumiere céleſte ont ſçu diſcerner les vrais Evangiles d'avec les faux, mais ceux que le flambeau de la foi ne guide point dans ces épaiſſes ténebres ne démêleront jamais le vrai d'avec le faux ou plutôt n'appercevront dans ces Ecrits Evangéliques d'autre conformité qu'un merveilleux outré qui révolte leur raiſon : ils traiteront également de fable & les Evangiles apocryphes & les vrais ouvrages des Apôtres.

Sur la fin du deuxieme ſiecle l'Egliſe commençant à prendre forme, les Chrétiens orthodoxes commencerent en même tems à ne reconnoître que quatre Evangiles pour légitimes ; ſur quoi les ennemis du nom Chrétien n'ont pas oublié de reprocher à leurs adverſaires dans tous les tems, que le Chriſtianiſme commençant à ſe déclarer, les Chrétiens honteux de la multiplicité de ces hiſtoriettes qui couroient ſous le nom d'Evangiles firent choix des quatre plus raiſonnables & plus conformes entre elles, & les déclarerent ſeules Canoniques à l'excluſion des autres ; les Evangiles rejettés ne laiſſerent pas de reſter entre les mains

de plusieurs fideles, & d'être regardés avec le tems avec la même vénération qu'auparavant : Enfin tout le corps de l'Eglise se rangea du parti le plus sage, & dans le troisieme siecle le Canon des Evangiles paroît avoir été généralement reçu de tous les Chrétiens orthodoxes. Ainsi tous les ouvrages dont on avoit cru auteurs les hommes les plus respectables de l'Eglise naissante, ne furent plus regardés que comme des productions de l'imposture ou de l'erreur. Il est triste de convenir ou que les Chrétiens rejetterent alors avec mépris les légitimes ouvrages des Apôtres, ou que dans le tems le plus pur & le plus innocent de l'Eglise l'imposture ou le fanatisme ait pu séduire à un tel point l'esprit des premiers fideles : cependant leur intention étoit bonne, & le zêle de Religion est capable de rendre les hommes de mauvaise foi sans en avoir des remords, souvent même sans s'en appercevoir, & les auteurs de ces faux Evangiles en ont peut-être attesté la vérité par leur sang.

Il faut croire que les Chrétiens du troisieme siecle ont admis dans le Canon des Ecritures quatre Evangiles seulement parce que les autres leur ont paru supposés, c'est la seule raison sensée qu'on en

puiſſe donner. Cependant Saint Irénée qui vivoit dans le tems que le Canon Evangélique fut formé, & qui eſt celui des Ecrivains Eccléſiaſtiques chez qui le nombre de quatre Evangéliſtes ſe trouve pour la premiere fois, St. Irénée, dis-je, s'appuie fort ſur d'autres raiſons qu'on trouvera moins ſolides. „ Il y a, „ dit-il, quatre Evangéliſtes, ni plus ni „ moins, parce qu'il y a quatre parties „ du monde & quatre vents principaux: „ Car comme l'Egliſe eſt répandue par „ toute la terre, il faut qu'elle ait qua- „ tre colomnes qui la ſoutiennent. Dieu, „ ajoute-t-il enſuite, eſt aſſis ſur un „ Chérubin qui a la forme de quatre a- „ nimaux différens, & les quatre ani- „ maux ſont la figure de nos quatre E- „ vangiles." Après quoi il compare celui de St. Mathieu à l'homme, celui de St. Marc à l'aigle, celui de St. Luc au beuf, & celui de St. Jean au lion, contre l'uſage qui a prévalu depuis. Cette allégorie de St. Irénée s'eſt trouvée du goût de tous les Peres, excepté qu'ils ont un peu varié ſur l'application des animaux aux Evangiles; car, par exemple, St. Athanaſe applique le bœuf à St. Marc, & le lion à St. Luc. St. Auguſtin trouve que l'homme convient

mieux à St. Marc & le lion à St. Matthieu. Mais St. Jérôme a rangé les choſes dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui, & ſa profonde érudition dans les Ecritures eſt cauſe apparemment que ſon opinion eſt & ſera juſques à la fin la ſeule ſuivie.

L'Evangile de St. Matthieu eſt le premier des quatre que l'Egliſe a admis dans le Canon Evangélique. Millius, dans ces amples prolégomenes qui viennent de paroître à la tête de ſon nouveau Teſtament, croit l'Evangile des Hébreux, celui des Egyptiens, & quelques autres, antérieurs à celui de St. Matthieu ; c'eſt une queſtion indifférente & qui ne ſeroit pas aiſée à réſoudre. Il eſt auſſi inutile de ſçavoir ſi St. Matthieu a écrit en Hébreu ou en Grec, puiſque ſuppoſé qu'il ait écrit en Hébreu, l'original a diſparu preſqu'au moment de ſa naiſſance, & il ne nous en reſte que la traduction Grecque. Selon Millius l'Evangile de St. Matthieu n'a été écrit que l'an 61. de Jéſus-Chriſt, 28. ans après ſa mort. Ce même auteur place l'Evangile de St. Marc deux ans après celui de St. Matthieu, l'Evangile de St. Luc un an après celui de St. Marc, & l'Evangile de St. Jean l'an 97. c'eſt-à-dire 64.

ans après la passion du Sauveur.

Quelques Peres ont avancé que Saint Matthieu écrivit son Evangile six ans seulement après la mort de Jésus-Christ; mais ils n'appuyent leur opinion d'aucune preuve, & ils se fondent uniquement sur une prétendue tradition fort incertaine qu'un critique plus exact n'a pas osé adopter. Aprés tout, Millius quoiqu'un des plus profonds de ceux qui ont travaillé sur le nouveau Testament, n'a apparemment pas mieux rencontré dans ses conjectures. Il faut avouer, comme nous avons déjà dit, que le premier siecle de l'Eglise a enveloppé tout cela d'un nuage épais qui sera toujours impénétrable aux critiques ; & malheureusement l'épaisseur de ce nuage, en cachant aux hommes le point fondamental de la Foi Chrétienne, c'est-à-dire la qualité des auteurs Evangéliques ainsi que le tems où ils ont écrit, servira éternellement d'azile à l'incrédulité.

Les Apôtres & tous les disciples de Jésus-Christ étoient Juifs. Quand l'histoire Evangélique ne nous apprendroit pas la dignité de St. Matthieu ni la place qu'il a tenue parmi les Apôtres, le style de cet Evangéliste nous feroit aisément connoître son pays. Quoique l'es-

prit Judaïque se remarque aussi dans les autres Evangélistes, c'est particuliérement dans St. Matthieu qu'il est le plus sensible. L'allégorie, l'allusion perpétuelle aux Ecritures régnent chez lui depuis le commencement jusqu'à la fin. Le goût qu'il a pour les applications mystiques se déclare dès l'entrée même de son ouvrage dans la Généalogie de Jésus-Christ, que l'Evangéliste fait descendre d'Abraham, de David & de tous les Rois de Juda par Salomon. Comme il y avoit au sçu de tous les Juifs quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, St. Matthieu trouvant sans doute quelque chose de mystérieux dans ce nombre de deux fois sept, entreprend de ne compter que quatorze générations depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, & le même nombre précis de quatorze générations depuis la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ; après quoi de peur qu'en lisant tout de suite cette généalogie on n'eût pas fait d'attention au mystere caché sous ce nombre, l'Evangéliste fait lui-même cette remarque: „ Ainsi, dit-il, (7) il y a „ quatorze générations depuis Abraham „ jusqu'à David, quatorze depuis Da-

(7) Matthieu I. 17.

„ vid jusqu'à la captivité de Babylone, „ & depuis la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ, quatorze.

On ne conçoit pas quelle a pu être l'idée de St. Matthieu dans cette remarque que les profanes ont toujours traitée d'affectation puérile; outre que selon l'Evangéliste même le nombre de trois fois quatorze ne se rencontre pas dans son calcul, & qu'on est obligé de compter deux fois le même homme pour le faire quadrer juste. Ce qui a embarrassé le plus la foi des fideles, c'est que St. Matthieu a été obligé en faveur de son mystere de démentir l'Ecriture & de sauter un intervalle de 77. ans, en faisant Joram pere d'Ozias, quoiqu'il ne fût que son bizaïeul. D'ailleurs on conçoit encore moins comment dans un espace de 600. ans, c'est-à-dire depuis la Captivité jusqu'à Jésus-Christ, il n'y auroit que treize générations, d'autant plus que St. Luc qui donne une généalogie de Jésus-Christ toute différente de celle de St. Matthieu, n'en compte pas moins de 22. dans le même intervalle.

Les actions & les paroles de Jésus-Christ qui paroissent les plus indifférentes, sont presque toujours rapportées dans l'Evangile de St. Matthieu pour

l'accompliſſement de quelque prophétie, & il faut avouer qu'on a bien ſouvent beſoin des yeux de la foi pour appercevoir la juſteſſe de ſes applications allégoriques. Si Jéſus-Chriſt, par exemple, revient d'Egypte après la mort d'Hérode, *c'eſt*, dit (8) St. Matthieu, *afin que cette parole de l'Ecriture s'accompliſſe*, *j'ai rappellé mon fils d'Egypte :* événement que les Juifs ſçavoient être arrivé il y avoit plus de 1500. ans & dont l'Evangile fait une prophétie. Si Jéſus-Chriſt s'établit enſuite à Nazareth, c'eſt parce qu'il eſt écrit (9) *il ſera appellé Nazaréen*; ce qui ſignifie en langage de l'Ecriture, il ſera conſacré à Dieu, & ne boira rien de ce qui peut enivrer : choſe qui avoit été dite de Samſon, de Samuel &c. & qui ne pouvoit s'entendre de Jéſus-Chriſt (qui buvoit du vin) que par une alluſion forcée qui n'étoit fondée que ſur la vraiſemblance des termes. Ce premier Chapitre de St. Matthieu nous fournit ſeul cet exemple. Il en eſt ainſi à-peu-près des autres applications qu'il fait aux Ecritures dans le cours de ſon Evangile ; on peut dire qu'elles ſont une pierre d'achop-

(8) Cap. 2. verſet 15.
(9) Mathieu II. 23.

choppement pour les esprits indociles & une occasion perpétuelle aux fideles de soumettre leur entendement sous l'obéissance de la foi.

Il y a tant de conformité entre l'Evangile de St. Matthieu & celui de St. Marc, qu'on a de la peine à s'empêcher de les confondre, & à ne pas regarder ces deux Evangiles comme un même ouvrage. (10) L'Eglise ordonne aux fideles de les distinguer; les commentateurs tâchent de sauver ainsi cette conformité trop sensible, ils supposent que St. Matthieu écrivit son Evangile en Hébreu, que St. Marc qui avoit l'original de St. Matthieu en fit une espece de traduction Grecque, mais d'une maniere un peu libre, c'est-à- dire en omettant certaines choses & en ajoutant quelques circonstances peu considérables.

(10) *Marcus videtur Matthæum subsequi, quasi pedissequus ejus, & abbreviator.* August. de cons. Evangel. Lib. I. Cap. I. „Il semble, dit Bernard, que St. Marc avoit vu l'Evangile selon „St. Matthieu, quand il composa le sien, & que „St. Luc les avoit vus tous deux, ou que du „moins il en avoit ouï parler: à moins qu'on „ne veuille dire que dans la préface de son E- „vangile, il a égard à quelques autres Histoires „de Jésus-Christ qui avoient paru." Nouvel. de la Républiq. des Lettres. Août 1708. pag. 133. tom. 44.

Quelque tems après, ſuppoſent encore les Commentateurs, le même original Hébreu de St. Matthieu fut traduit en Grec littéralement, & celui qui fit cette traduction ayant en mains l'Evangile Grec de St. Marc ſe ſervit de ſes termes & de ſes phraſes. De là vient, dit-on, cette grande conformité qui ſe trouve entre St. Marc & St. Matthieu, non ſeulement quant aux choſes, mais encore quant aux expreſſions. Les incrédules qui d'ailleurs s'intéreſſent aſſez peu à la diſtinction de ces deux Evangiles, ne laiſſent pas de ſentir le foible d'une explication que les Commentateurs n'appuient d'aucune preuve, elle leur paroît un pur ſyſtême, & ils n'apperçoivent de différence entre l'Evangile de St. Matthieu & celui de St. Marc, qu'en ce que celui-ci eſt un peu plus court que l'autre, St. Marc ayant plus omis de choſes rapportées par St. Matthieu qu'il n'en a ajouté d'autres.

Si St. Marc a ſuivi avec tant d'exactitude l'Evangile de St. Matthieu, qu'il ſemble l'avoir traduit preſque mot à mot, on ne peut pas dire la même choſe de St. Luc. Celui-ci ne s'eſt point fait un ſcrupule de s'écarter des Evangéliſtes qui avoient écrit avant lui; s'é-

tant fait instruire de toutes choses avec soin par les Apôtres mêmes & par ceux qui dès le commencement avoient été témoins oculaires de ce qu'il alloit écrire, il commence son histoire par le merveilleux qui a précédé la naissance de Jésus-Christ, qui sans doute méritoit bien de n'être pas omis par Saint Matthieu, la naissance miraculeuse de Saint Jean-Baptiste, les Prophéties de Zacharie, d'Elizabeth, de Simon, d'Anne, l'adoration des Pasteurs qui fut précédée d'un miracle, la sagesse & la science de Jésus-Christ qui dans son enfance fut l'admiration des Docteurs assemblés dans le temple de Jérusalem; toutes ces merveilles sembloient mériter que St. Matthieu en fît quelque mention, elles annonçoient de plus grands prodiges que Jésus-Christ devoit opérer, & elles auroient préparé l'esprit des Docteurs à cette suite continuelle de miracles qui accompagnent les dernieres années de sa vie. A la vérité Saint Matthieu parle d'un fait qui suivit la naissance de Jésus-Christ dont St. Luc ne fait point mention; c'est l'adoration des Mages qu'une étoile miraculeuse conduisit en Bethléem, ce qui donna lieu à la barbare défense d'Hérode & au massacre des Innocens.

On est surpris que St. Luc si bien instruit de toutes choses dès le commencement, & qui entre dans un si grand détail sur l'enfance de Jésus-Christ, ait pu omettre un fait si considérable, & qui avoit dû faire tant de bruit dans la Judée; cependant ou St. Luc l'ignora, ou il n'a pas daigné le rapporter, & le dernier paroît même plus vraisemblable que l'autre; car enfin quelques efforts que fassent les Commentateurs pour accorder St. Luc avec St. Matthieu sur le tems de la naissance de Jésus-Christ, il est impossible de les concilier sur ce point. St. Matthieu fait naître Jésus-Christ sur la fin du régne d'Hérode, Saint Luc au contraire place sa naissance au tems du dénombrement que Cyrénius Gouverneur de Syrie fit dans la Judée par ordre d'Auguste, & ce dénombrement à l'occasion duquel l'Evangile fait aller Joseph & Marie en Bethléem n'arriva qu'après la réunion de la Judée à l'Empire Romain, la dixieme & derniere année du régne d'Archelaüs Successeur d'Hérode, ainsi que Joseph le remarque expressément. St. Luc a donc pu omettre à dessein un fait qui lui paroissoit chimérique, puisqu'il devoit s'être passé dix ans avant le tems où il place la nais-

ſance de Jéſus-Chriſt.

Mais ce qui fait encore ſoupçonner plus fortement que St. Luc ne connoiſſoit point l'Evangile de St. Matthieu, ou au moins qu'il ſe croyoit mieux informé que lui, ce ſont les généalogies différentes que ces Evangéliſtes font de Jéſus-Chriſt, dans leſquelles hors David, Salathiel, Zorobabel, on ne voit point deux noms qui ſe reſſemblent. Nous avons dit que St. Matthieu fait deſcendre Jéſus-Chriſt de David, de Salomon & de tous les Rois de Juda; St. Luc fait auſſi remonter ſes ancêtres juſqu'à David, mais par Nathan & un autre de ſes enfans dont la poſtérité ne régna point. C'eſt ici véritablement que les fideles ont beſoin de cette ſimplicité ſans laquelle on ne peut entrer dans le Royaume du ciel, & que les Commentateurs au contraire ſont obligés d'employer toute la ſubtilité dont l'eſprit humain eſt capable pour ſauver une contradiction ſi manifeſte: encore ne le font-ils qu'en bâtiſſant un ſyſtême composé de pluſieurs ſuppoſitions les unes ſur les autres, qui paroiſſent non ſeulement dénuées de preuves, mais même de toute vraiſemblance.

L'opinion la plus reçue, c'eſt que

Saint Luc a voulu décrire la généalogie de Jésus-Christ par la Vierge, au lieu que St. Matthieu a écrit celle de St. Joseph. Voilà déjà, dit-on, la plus grande difficulté sauvée par cette supposition; c'est ainsi qu'on prétend le prouver. St. Luc donne à Joseph Héli pour pere; or Héli est un abrégé d'Héliakim: (on sçait au reste par tradition que le pere de la Vierge s'appelloit Joachim & non Eliakim;) il s'ensuit que cet Héli que l'Evangéliste dit avoir été pere de Joseph étoit véritablement pere de Marie son Epouse. A la vérité St. Luc dit bien nettement que Joseph étoit fils d'Héli, mais il a voulu faire entendre par là qu'il étoit son beau-fils ou le mari de sa fille. Les Commentateurs n'ont-ils pas senti que de pareilles subtilités avec lesquelles on peut faire dire aux Evangélistes tout ce qu'on veut sont également propres à scandaliser la foi des simples, & à donner lieu aux railleries des profanes?

Cependant les difficultés ne sont pas encore levées par ce systême, les noms de Salathiel & de Zorobabel qui se rencontrent au milieu des deux généalogies embarrassent toujours, & si on donne deux fils à Zorobabel, de l'un desquels

on suppose Joseph descendu, & Marie de l'autre, on ne sçait comment faire pour donner deux peres à Salathiel que Saint Matthieu fait fils de Jéchonias, & St. Luc fils de Néry; d'ailleurs la grande difficulté qui se trouve dans le nombre des générations de l'une & de l'autre généalogie oblige encore à de nouvelles suppositions. Depuis David jusqu'à Jésus-Christ St. Matthieu ne compte que 27. générations & c'est bien peu pour un espace de mille ans; au lieu que St. Luc avec plus de vraisemblance en compte 43. Il faut, dit-on, que les ancêtres de Joseph aient été mariés vieux & que ceux de la Vierge l'aient été plus jeunes; comme si l'Ecriture ne nous apprenoit point que plusieurs des Rois de Juda, dont on fait descendre Saint Joseph, ont eu dans une très-grande jeunesse leurs enfans qui sont pareillement au nombre de ses ancêtres.

Enfin une difficulté à laquelle certainement on ne répondra jamais, c'est que si St. Luc avoit connu l'Evangile de St. Matthieu, ou qu'il l'eût voulu ménager, il n'auroit pas manqué de dire qu'il écrivoit la généalogie de Jésus-Christ par Marie sa Mere & non par Joseph, comme il le dit positivement.

L'Evangéliste en observant sur ce point ce que les historiens les moins exacts ont toujours observé, auroit épargné aux Chrétiens bien des tortures qu'ils se sont inutilement données dès les premiers siecles de l'Eglise pour accorder le St. Esprit avec lui-même.

Quoi qu'il en soit du dessein de St. Luc, il semble que c'est à la généalogie de la Vierge que les Evangélistes devoient préférablement s'attacher, puisque Jésus-Christ n'étoit fils de Joseph que selon la Loi, au lieu qu'il l'étoit de Marie & selon la Loi & selon la nature; mais il falloit faire le Messie de la race de David, & Marie apparemment n'en descendoit pas. L'Evangile qui auroit dû le marquer, n'en dit pas le moindre mot; la tradition, dont on se sert si subtilement pour prouver qu'Héli ou Joakim sont le même nom, cette même tradition, dis-je, nous apprend au contraire que Marie étoit de la Tribu de Lévi. St. Epiphane, St. Grégoire de Nysse, St. Augustin parlent par-tout de ces histoires anciennes où le pere de la Vierge étoit nommé Joachim, mais ils traitent ces ouvrages avec mépris, & St. Augustin sur-tout les rejette, parce qu'on y faisoit Joachim de la race de

Lévi. C'eſt ainſi que les Commentateurs ſavent prendre dans la tradition ce qui les accommode & laiſſer ce qui les embarraſſe. Les Evangéliſtes ſelon toute apparence étoient dans l'opinion qu'il ſuffiſoit que le Meſſie deſcendît également de David; or Jéſus-Chriſt en deſcendoit de cette maniere, puiſque Joſeph étoit ſon pere ſelon la Loi, c'eſt-à-dire, le mari de ſa mere.

Sans nous arrêter à pluſieurs endroits moins importans où St. Luc & les autres Evangéliſtes ſemblent ſe contredire, & qui ont plus ou moins exercé l'eſprit des Commentateurs, les critiques d'une exactitude un peu ſcupuleuſe ne peuvent s'empêcher d'être choqués du peu de conformité qu'on remarque dans les Evangiles, quant à l'ordre & à l'arrangement des faits. Pourquoi le Saint Eſprit qui éclairoit ces divins auteurs leur a-t-il fait tellement négliger un point ſi capable d'attirer la croyance des hommes? Excepté St. Marc qui paroît avoir ſuivi St. Matthieu pas à pas, il faut avouer que l'ordre eſt étrangement renverſé dans les deux autres Evangéliſtes; jamais ils n'obſervent les tems, ſouvent ils confondent les lieux; l'un place à la fin ce que l'autre met au commence-

ment ; & si on prétend les accorder, quant au sens & au fond des choses, il n'y a qu'à jetter les yeux sur une Concordance Evangélique, pour voir la peine qu'on trouve à les concilier sur le reste.

Les Chrétiens en sont aujourd'hui à deviner l'âge de Jésus-Christ, le nombre des années pendant lesquelles il a exercé son ministere, & ce qu'il a dit & fait dans le cours de ses années en particulier. Les Chronologistes qu'on suit sur toutes choses sont ceux qui paroissent conjecturer le mieux. St. Luc si bien informé de tout ne s'accorde dans sa narration ni avec St. Matthieu ni avec Saint Jean ; de sorte qu'on diroit que les Evangélistes ont écrit leur histoire à mesure que les choses leur venoient dans l'esprit, sans suite & sans égard au tems ni aux lieux. St. Luc est cependant celui des quatre dont le style ressent mieux celui d'un historien ; sa maniere d'écrire paroît même fleurie, si on la compare à celle de St. Matthieu & de St. Marc dont le style simple édifie les fideles & paroît aux profanes fort au dessous de la simplicité. Le style de St. Jean est enflé, obscur, énigmatique, tout ressent le mystere dans son Evangile. Saint Luc

eſt plus naturel & plus clair, ſa narration plus exacte, ſes images plus fines & plus touchantes. Rien n'eſt à comparer dans les autres Evangéliſtes aux paraboles du Samaritain, du mauvais Riche & de l'Enfant prodigue, que Saint Luc a rapportées. Puiſque le nombre de ceux qui ont entrepris l'hiſtoire de Jéſus-Chriſt étoit déjà grand au tems de St. Luc, on jugera aiſément qu'il devoit être bien plus conſidérable lorſque l'Evangile de St. Jean parut; les Chrétiens étoient alors fort multipliés, le champ étoit ouvert à tous les fideles, chacun avoit la liberté d'écrire, ou ce qu'il diſoit avoir vu, ou ce qu'il aſſuroit avoir ouï dire: quel devoit donc être le nombre de ces hiſtoires Evangéliques quarante ans après St. Luc, tems auquel on ſuppoſe que St. Jean écrivoit!

L'hiſtoire ne répandant aucune lumiere ſur le 1er. ſiecle de l'Egliſe, les Peres ont été obligés de recourir à la tradition pour connoître à-peu-près le tems auquel St. Jean publia ſon Evangile; elle leur a appris que ce Diſciple bien-aimé du Sauveur fut conſervé ſur la terre 70. ans après la mort de ſon maître, afin de rendre à la fin de ſes jours un témoignage autentique à la Divinité du

Meſſie, que ſes ennemis vouloient anéantir. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que l'Evangile de St. Jean n'a été compoſé que bien des années après la naiſſance du Chriſtianiſme; mais le tems précis où il a paru eſt abſolument incertain, il eſt caché ſous un nuage épais qui nous dérobe la vue du berceau de l'Egliſe. La tradition qu'on eſt obligé de conſulter eſt par elle-même un guide peu sûr puiſqu'elle autoriſe indifféremment les fables & la vérité.

Les Anti-Trinitaires la récuſent, elle leur paroît ſuſpecte ſur le point dont il s'agit: „ Les Chrétiens, *diſent-ils*, qui „ dans la ſuite ont adopté l'Evangile de „ St. Jean, ont peut-être fait vivre cet „ Apôtre juſqu'à la décrépitude, afin „ de donner quelques fondemens à leur „ opinion; mais que St. Jean ait vieilli „ comme on le dit, ou qu'il ſoit mort „ plus jeune, il n'y a aucune apparence „ qu'il ſoit auteur de l'Evangile qu'on „ lui attribue, & cet ouvrage a dû être „ compoſé plus de cent ans après la „ mort de Jéſus-Chriſt." Leur conjecture eſt fondée ſur les raiſons ſuivantes.

Quand on examine l'Evangile de St. Jean avec d'autres yeux que ceux de la

foi, on apperçoit dans cet ouvrage un ſtyle ſi extraordinaire & ſi myſtérieux, des manieres de penſer ſi ſingulieres, des expreſſions ſi inuſitées parmi les Chrétiens d'alors, des dogmes ſi nouveaux, qu'on croit être tranſporté tout d'un coup à la fin du ſecond ſiecle de l'Egliſe. Qu'on liſe les Evangiles de St. Matthieu, de St. Marc, & de St. Luc, les Epitres de St. Paul, de St. Pierre & des autres Apôtres, celles même de St. Jean auſſi bien que l'Apocalypſe qui eſt ſous ſon nom; les lettres de St. Clément, de St. Barnabé, le Paſteur d'Hermas; qu'on parcoure en un mot tous les ouvrages qui ont été faits par des Chrétiens les cent premieres années après la mort de Jéſus-Chriſt, on n'y trouvera aucune conformité, aucun rapport d'idées avec l'Evangile de St. Jean. A peine y trouve-t-on les principes du dogme Platonique ſur le Λογος ou le Verbe éternel que l'Evangéliſte expoſe dans le plus grand jour. Tout au contraire, qu'on paſſe enſuite aux Chrétiens qui ont écrit à la fin du ſecond ſiecle de l'Egliſe & dans le troiſieme, St. Jean ne leur eſt plus étranger, on reconnoît ſon ſtyle & ſes dogmes, le Chriſtianiſme s'étoit alors fait des diſciples

dans l'Ecole de Platon, le Timée leur étoit devenu familier, le Verbe coéternel à Dieu, dont les Apôtres avoient ignoré jusqu'au nom, ne paroît plus dans leurs écrits qu'une même personne avec le fils de Marie, la Théologie Platonique entée sur la simplicité Apostolique ne fait plus qu'une même chose du Fils de l'Homme & du Verbe de Dieu.

Ce n'est pas seulement le dogme de l'incarnation du Verbe, inconnu à tous les Chrétiens du premier siecle qui fait refuser aux Anti-Trinitaires de reconnoître St. Jean pour auteur de l'Evangile qu'on lui attribue, tout ressent, ajoutent-ils, le Platonisme dans cet ouvrage; on y remarque le style obscur, énigmatique, diffus même, si usité aux disciples de Platon, il n'y a qu'à lire le discours que Jésus-Christ tient à Nicodême, à la Samaritaine, & sur-tout ceux qu'il tient à cette multitude qu'il venoit de nourrir miraculeusement : ces derniers sont des énigmes. Ils sont si obscurs, que les Sectes les plus fameuses du Christianisme disputent encore aujourd'hui sur l'interprétation qu'on doit leur donner. Les Chapitres 14. 15. 16. & 17. tout entiers sont du même genre. Jésus-Christ parle à ses disciples de la maniere

du monde la plus abſtraite; auſſi les hommes ſimples & groſſiers n'y comprenoient-ils rien : St. Jean qui eſt de ce nombre n'y comprit pas plus que les autres. Ses lettres ſur-tout, ſon Apocalypſe font voir qu'il eſt toujours reſté dans la même ſimplicité ; mais l'auteur de l'Evangile qui s'eſt ſervi de ſon nom auroit aiſément tout compris. L'eſprit des Chrétiens étoit alors plus éclairé, les figures & les énigmes Platoniques leur étoient devenues familieres.

Au reſte, nos critiques ne nient point qu'on ne trouve beaucoup de Judaïſme dans l'Evangile de St. Jean ; il y a un extrême rapport entre le goût Judaïque & le goût Platonicien ; ce qui en fait la différence c'eſt la multiplicité des figures. On n'a qu'à comparer les paraboles des autres Evangéliſtes avec les énigmes de St. Jean, & on ſentira cette différence. Les Juifs & les Platoniciens avoient puiſé leur goût pour les allégories dans une même ſource ; mais ceux-ci s'exprimoient d'une maniere plus fine & plus abſtraite, au lieu que les autres s'en ſont toujours tenus à des images plus ſimples & plus baſſes. L'un & l'autre goût s'apperçoit dans St. Jean, on y remarque un mélange de Platoniſ-

me & de Judaïſme qui ne ſe trouve pas dans les écrivains des tems Apoſtoliques : on ſçait d'ailleurs que l'Evangile qui porte ſon nom a été écrit fort tard, il n'en faut pas davantage pour faire conclure aux Anti-Trinitaires que cet Evangile eſt l'ouvrage d'un Platonicien Juif, devenu Chrétien dans le tems où le Chriſtianiſme s'introduiſit dans l'Ecole Platonique, c'eſt-à-dire plus de cent ans après la mort de Jéſus-Chriſt. De plus dangereux ennemis pour l'Egliſe que les Anti-Trinitaires croient appercevoir dans l'Evangile de St. Jean une autre marque de ſa nouveauté & de ſa ſuppoſition. „ Entre les récits merveilleux „ d'une même choſe, diſent les eſprits- „ forts, les derniers ſont ordinairement „ les plus étonnans & les plus outrés, „ parce que le merveilleux va toujours „ en augmentant à meſure qu'il s'éloigne „ de ſa ſource. L'expérience n'a preſ- „ que jamais démenti cette remarque. „ Quand l'hiſtoire & la tradition ne „ nous apprendroient pas l'ordre dans „ lequel les Evangéliſtes ont écrit, la „ ſimple lecture de leurs ouvrages nous „ l'apprendroit." St. Matthieu & St. Marc ſon copiſte paroiſſent d'abord ; ils rempliſſent leurs Evangiles du récit des mê-

mêmes miracles. St. Luc ajoute à cela tout le merveilleux qui a précédé la naiſſance & accompagné l'enfance de Jéſus-Chriſt. Les deux premiers diſent en termes généraux que Jéſus-Chriſt reſſuſcitoit les morts, mais dans le détail ils ne lui en font reſſuſciter qu'un : encore ſemble-t-il qu'ils craignent que le miracle ne paroiſſe trop éclatant par les circonſtances qu'ils y joignent. Jéſus-Chriſt s'enferme avec trois de ſes diſciples & le pere & la mere d'une jeune fille qui venoit de mourir ; après quoi il la reſſuſcite & recommande bien aux aſſiſtans de n'en point parler. St. Luc au contraire lui fait reſſuſciter en public un mort qu'on portoit en terre. Ceux qui aſſiſtoient au convoi frappés de ce prodige s'en retournent en glorifiant Dieu & en exaltant la puiſſance du grand Prophête qui avoit paru parmi eux. St. Jean renchérit encore ſur tout cela : les miracles de St. Matthieu & de St. Marc ne ſont auprès des ſiens que des jeux d'enfant. Saint Luc a beau dire qu'il s'eſt fait inſtruire exactement par ceux qui dès le commencement avoient été témoins oculaires ; il a beau ſe vanter à la tête *des Actes des Apôtres* qu'il a raconté dans ſon Evangile tout

ce que Jésus-Christ a dit & fait de miraculeux ; cet Evangéliste si bien informé a ignoré les miracles de Jésus-Christ qui avoient fait le plus d'éclat, ceux que par conséquent on auroit dû lui apprendre les premiers & qui devoient sortir les derniers de la mémoire des hommes. Moyse, Josué, les Prophêtes avoient opéré des merveilles & des prodiges sans nombre ; mais depuis que le monde est monde on n'a jamais ouï dire qu'un homme ait rendu la vue à un aveugle-né. C'est le témoignage que rend cet aveugle lui-même à celui qui l'avoit guéri d'une maniere si éclatante. On peut voir dans l'Evangile de St. Jean le bruit que ce miracle fit à Jérusalem, & on jugera de la gloire qu'il acquit au fils de Dieu, par l'envie & la rage qu'elle excita dans le cœur de ses ennemis. Ceux d'entre les Juifs qui furent présens à la résurrection du Lazare voyant Jésus-Christ s'attendrir sur la mort de son ami, disoient (11) entre eux : *hé quoi! celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né ne pouvoit pas empêcher son ami de mourir!* tant il est vrai que

(11) Non poterat hic, qui aperuit oculos Cœci nati, facere ut hic non moreretur! Johan. Cap. XI. verset 37.

le prodige jusqu'alors inoui les avoit frappés plus que tous les autres miracles du Sauveur. Mais ils furent témoins dans le même moment d'un autre prodige qui dut bien les frapper davantage & qui est sans contredit le plus éclatant de tous ceux qui se trouvent dans l'Evangile. Il n'y a qu'à comparer la résurrection de la fille de Jaïre ou celle du fils de la Veuve de Naïm avec la résurrection du Lazare pour sentir combien le merveilleux de celui-ci est supérieur aux autres.

Le Lazare étoit dans le tombeau depuis quatre jours, déjà infecté (12) & corrompu. Jésus-Christ en présence de tous ses disciples, des deux Sœurs du mort, & d'un grand nombre de Juifs fait ouvrir le tombeau & s'écrie d'une voix forte : Lazare, sortez, *Lazare veni foras*. Aussitôt ce mort dont le corps exhaloit déjà une odeur cadavéreuse se leve & sort du tombeau plein de vie & de santé. C'est alors que les ennemis de Jésus-Christ craignant qu'il ne triomphât de leur haine prirent sérieusement le parti de s'en défaire. Après de tels

(12) Domine, jam fœtet, quatridianus est enim. Johan. XI. 39.

prodiges, disoient-ils, (13) *Si nous ne nous défaisons de cet homme tout le monde croira en lui.*

Le premier miracle par lequel le Sauveur commença sa mission (14) dut faire une forte impression sur l'esprit des hommes, parce que la nouveauté en toutes choses frappe & surprend. St. Jean est néanmoins le seul des Evangélistes qui en ait conservé la mémoire. La guérison étonnante d'un homme accablé depuis 38. ans de foiblesse & d'infirmité, qui sur la parole du fils de Dieu charge son lit sur ses épaules & s'en va; en un mot le miracle & tout le merveilleux de la Piscine probatique qui l'accompagnoit ne se trouve que dans St. Jean. La maniere glorieuse dont l'Evangéliste fait couronner à Jésus-Christ son ministere, répond parfaitement au merveilleux dont il a accompagné le reste de sa vie. Il devoit comme un agneau se laisser conduire à la boucherie, mais avant que de

(13) Quia hic homo multa signa facit : Si dimittimus eum, sic omnes credent in eum. Joan. XI. 48.

(14) Changement de l'eau en vin aux noces de Càna. JEAN. CHAP. 2. VERSET. 1. ET SEQQ. L'Eglise célebre ce miracle par une Commémoration particuliere le 6. Janvier.

ſe livrer entre les mains de ſes ennemis il donne une derniere & éclatante preuve de ſa puiſſance : un mot de ſa bouche jette à la renverſe cette troupe de Satellites qui étoient venus pour le prendre. St. Matthieu ſe contente de faire dire à Jéſus-Chriſt dans cette occaſion : *croyez-vous que mon Pere n'envoieroit pas à mon ſecours, ſi je le ſouhaitois, plus de douze légions d'anges pour me défendre?* Sa propre puiſſance ſelon St. Jean lui ſuffit, ſa parole ſeule terraſſe ſes ennemis comme un coup de foudre. Enfin St. Jean qui renchérit ſur les autres Evangéliſtes a voulu, pour ainſi dire, renchérir encore ſur lui-même par cette hyperbole outrée, qui termine ſon Evangile. „ Jéſus-Chriſt, dit-il, (15) a fait bien „ d'autres choſes que celles qui ſont „ compriſes dans ce volume, & ſi on „ entreprenoit de les rapporter toutes, „ je ne crois pas que le monde pût contenir les livres qu'on en écriroit." C'eſt ainſi que cet Apôtre bien-aimé ſoutient juſqu'à la fin le ton qu'il a pris au commencement pour célébrer ſon

(15) Sunt autem & alia multa, quæ fecit Jeſus : quæ ſi ſcribantur per ſingula, nec ipſum arbitror mundum capere poſſe eos qui ſcribendi ſunt libros. Johan. Cap. ultim.

maître. Avant lui les autres Evangélistes ne nous avoient donné Jésus-Christ que pour un pur homme, cependant revêtu d'une puissance surnaturelle; St. Jean nous le représente comme un Dieu. Il falloit que tout répondît dans son histoire à cette haute idée, il a dû proportionner le merveilleux à la subtilité des dogmes.

On a établi à l'entrée de cet ouvrage, qu'un témoin pour être cru, doit paroître bien informé des choses qu'il raconte, & qu'il doit outre cela être sincere & judicieux: si ces trois qualités se trouvent dans les Evangélistes ou historiens de Jésus il est Dieu, il est notre Sauveur, sa doctrine est la seule qui conduit au salut; si au contraire les Evangélistes paroissent privés de ces qualités essentielles à un témoin irréprochable, la Religion Chrétienne n'est plus qu'une chimere & les profanes sont autorisés dans leur incrédulité.

Ceux qui ont soumis leur entendement à la foi sont bien éloignés de croire qu'on puisse penser désavantageusement des Ecrivains sacrés, jamais ils n'ont douté de leurs lumieres ni de leur sincérité; ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse former sur tout cela le

moindre doute raiſonnable. Le libertinage, l'ignorance, & l'aveuglement leur paroiſſent le partage de l'incrédule, c'eſt au fidele ſeul qu'ils croient que la vertu, la ſcience & la raiſon éclairée ſont réſervées. Les preuves de la Religion Chrétienne ſe peuvent voir dans un grand nombre d'ouvrages qui ſont entre les mains de tout le monde ; mais comme les raiſons contraires ſont moins connues, ou parce que les apologiſtes les ont ignorées ou parce qu'ils les ont mal rendues, nous ne craignons pas de les mettre ici dans tout leur jour. Si ces raiſons ſont trouvées foibles, on les mépriſera & la foi n'en ſera point bleſſée : ſi elles paroiſſent ſpécieuſes, d'habiles gens ne jugeront peut-être pas indigne d'eux de les réfuter. Enfin ceux à qui elles paroiſſent ſolides ne nous feront pas un crime de les avoir expoſées.

L'Evangile comprend deux choſes qui demandent l'une & l'autre une diſcuſſion particuliere, les faits & les dogmes. C'eſt ſur ce double fondement qu'eſt élevé l'édifice Chrétien, de maniere pourtant que l'une de ces choſes eſt ſubordonnée à l'autre. Le dogmatique dépend abſolument de l'hiſtorique dont il ſuppoſe l'exactitude. Exami-

nons séparément ces deux choses qui font la base de la Foi Chrétienne : on jugera par cet examen si l'Evangile mérite la croyance des hommes & s'il est digne de leurs respects.

L'histoire Evangélique nous apprend que l'an 15. de Tibere, c'est-à-dire plusieurs années après que la Judée eut été réunie à l'Empire Romain, il parut dans cette Province un homme nommé Jésus, fils, à ce qu'on croyoit, d'un pauvre artisan du Bourg de Nazareth en Galilée. La naissance de cet homme étoit toute divine : une fille Vierge l'avoit mis au monde; des prodiges étonnants avoient précédé & suivi cette merveilleuse naissance. Jésus, après avoir mené une vie obscure dans la maison de son pere, âgé environ de 30. ans, se produit en public prêchant une morale nouvelle austere, annonçant des dogmes nouveaux, déclamant avec force contre les abus des Pharisiens qui étoient alors la Secte dominante chez les Juifs. Le nouveau réformateur soutient & autorise sa doctrine par une foule de miracles plus éclatans les uns que les autres. Il commande aux vents & aux tempêtes; il guérit les maladies les plus incurables, il délivre les possédés, & rend la

vue aux aveugles-nés ; il reſſuſcite les morts ; enfin depuis qu'il a commencé à paroître, chaque inſtant de ſa vie eſt marqué par un prodige. Une doctrine ſi bien ſoutenue avoit attaché à ſa perſonne pluſieurs diſciples : cependant les Phariſiens outrés de ſes invectives jurent ſa perte : ils le font arrêter comme un ſéditieux & le font condamner à mort par le Gouverneur de Jéruſalem. Jéſus eſt crucifié, il meurt entre deux brigands comme un brigand lui-même ; mais le troiſieme jour il ſort du tombeau victorieux de la mort & de ſes ennemis ; il ſe montre enſuite pluſieurs fois à ſes diſciples, enfin il monte au ciel en leur préſence quarante jours après ſa réſurrection.

Voilà ce que l'Evangile nous apprend de Jéſus-Chriſt ; mais qu'eſt-ce que l'Evangile, continuent les incrédules ? C'eſt ce qu'il faut examiner.

Les premiers Chrétiens qui aient paru dans le monde étoient tous Juifs de naiſſance & de religion, c'eſt-à-dire qu'ils tiroient tous leur origine d'un pays où le fanatiſme avoit jetté de profondes racines, & du peuple le plus mépriſable aux yeux des hommes, quoiqu'il ſe crût cher aux yeux de Dieu. Ne pas con-

venir que les Juifs furent regardés comme une nation d'une crédulité aveugle & dans qui l'amour du merveilleux étoit, pour ainsi dire, inné, tant il paroissoit en constituer le principal caractere, ce seroit démentir toute l'antiquité.

C'est parmi les hommes les plus vils & les plus grossiers de cette nation qu'on vit paroître les premiers sectateurs du Christianisme; Dieu, dit-on, les avoit choisis exprès *pour confondre l'orgueil des sages*. Mais il n'est pas question de recourir ici au mystère; ne nous écartons pas du fait, puisque c'est de lui seul que ce mystere doit tirer sa source. Tout étoit simple, tout étoit grossier, tout étoit bas dans les premiers Chrétiens: le fils de David n'étoit pas lui-même d'un état plus florissant que ses Apôtres.

On vit donc paroître en Judée quelque tems avant la destruction de Jérusalem une secte composée pour la plus grande partie de la lie du peuple Juif. Ces hommes se disoient disciples d'un nommé *Jésus*, qui après avoir fait pendant sa vie une multitude incroyable de miracles, étoit ressuscité après sa mort. D'abord ils attirerent à leur parti plusieurs de leurs compatriotes de même

condition & de même caractere. Ensuite ils admirent les incirconcis dans leur secte; & comme les Juifs étoient répandus par tout le monde & que cette nation avoit alors un grand zêle pour faire des Prosélytes, il paroît que les nouveaux Sectaires, épris du même zêle, firent pareillement un nombre de Prosélites assez considérable. Il n'y a rien jusqu'ici dont les Chrétiens les plus scrupuleux ne puissent convenir. Il n'en sera pas de même du reste.

La Secte Chrétienne ayant pullulé, le chef de cette Secte devint beaucoup plus célebre après sa mort qu'il n'avoit été pendant sa vie. Nous verrons bientôt par le silence universel des contemporains de Jésus-Christ, que cet homme merveilleux n'a pas fait grand bruit tandis qu'il a été sur la terre; mais ses disciples y en firent beaucoup après sa mort. Le nombre s'en augmenta de plus en plus, ils annoncerent avec zêle leur nouvelle doctrine; on les traita de visionnaires & de fanatiques, & ils confirmerent cette opinion qu'on avoit d'eux par une opiniâtreté invincible à persister dans leurs sentimens dont le fanatisme fournissoit continuellement des

exemples dans toutes les ſectes établies chez les Juifs. Jéſus-Chriſt devint donc plus célebre par ſes premiers ſectateurs qu'il ne l'avoit été par lui-même. Les miracles de ce prétendu Meſſie n'avoient en effet pour théâtre que l'imagination de ſes diſciples; au lieu que le fanatiſme de ceux-ci ſe donne réellement aux hommes en ſpectacle. Dans les tems qui ſuivirent de près la mort de Jéſus-Chriſt, ceux qui connoiſſoient ſa doctrine l'annoncerent de vive voix. C'étoit par des entretiens familiers, par des discours, par des exhortations qu'on attiroit des diſciples au Meſſie. Les uns qui avoient vécu avec lui racontoient ce qu'ils lui avoient entendu dire & ce qu'ils croyoient avoir vu. Les autres rapportoient ce qu'ils diſoient avoir appris de témoins oculaires; d'autres donnant dans l'enthouſiaſme débitoient avec confiance ce que leur imagination leur ſuggéroit.

Tous les Apôtres également ſimples & également zêlés augmentoient à l'envi le nombre des Proſélytes. Ceux-ci s'entretenoient avec admiration des miracles qu'on attribuoit au chef de la religion qu'ils avoient embraſſée, & les

miracles alloient tous les jours croissans à mesure que le nombre des freres se multiplioit.

On voit par les divers Evangiles qui parurent peu d'années après, que l'esprit crédule des premiers Chrétiens ne s'étoit tenu sur cela dans aucunes bornes; mais ces histoires ne parurent pas dans les tems qui suivirent de près la mort de Jésus-Christ. Le Christianisme alors trop peu éloigné de sa source se soutenoit encore par lui-même. Les discours des Apôtres ou de leurs disciples étoient pour les fideles un Evangile vivant qui leur suffisoit. Dans les quatorze Epitres de St. Paul que nous avons, qui sont la plupart fort longues & dont quelques-unes ont été écrites fort tard, ni dans les autres lettres qui nous restent des Apôtres, il n'est fait nulle part mention d'aucun Evangile écrit : ce terme qui se rencontre plusieurs fois dans leurs ouvrages ne signifie autre chose que la doctrine de Jésus-Christ qu'ils avoient annoncée; en un mot il est impossible de prouver qu'aucune histoire Evangélique ait été publiée avant la destruction de Jérusalem : au contraire, la ruine de cette ville & de son temple si clairement annoncée dans St. Matthieu & dans

St. Luc fera toujours ſentir aux eſprits ſans prévention que les Evangiles n'ont été écrits qu'après l'événement. Cependant le Chriſtianiſme s'éloignant de ſa ſource, & le nombre des fideles augmentant de jour en jour, il fallut recourir aux monumens hiſtoriques pour conſerver la mémoire des paroles & des actions du Meſſie. On vit donc paroître en divers lieux cette foule de petits ouvrages que les Chrétiens nommoient *Evangiles* parce qu'ils contenoient la doctrine du ſalut à laquelle ils donnoient déjà ce nom.

La plupart des Apôtres devoient être morts lorſque les Evangiles parurent; mais on ne crut pas pouvoir rendre ces hiſtoires plus recommandables qu'en les attribuant à des hommes ſi célebres dans le Chriſtianiſme dont les noms devoient être connus de tous les fideles. Pour ne point répéter ce qui a été dit plus haut, ce ne fut que 150. ans après la mort de Jéſus-Chriſt que l'Egliſe en ſortant du berceau & quittant le bégayement de l'enfance, eut honte de cette multitude d'hiſtoires Evangéliques & n'en adopta que quatre plus raiſonnables & plus conformes entre elles que les autres; & c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Evangile*.

Mais, poursuivent les incrédules, d'où sçait-on que ces quatre histoires privilégiées sont les seules légitimes ? Comment a-t-on pu démêler, par exemple, que l'Evangile que nous avons sous le nom de St. Matthieu étoit véritablement de lui, & que celui des Hébreux & un autre dont les Ebionites se servoient n'en étoient point, quoiqu'ils fussent tous trois sous le nom du même Evangéliste, & tous trois d'une égale antiquité ? Pourquoi a-t-on rejetté l'Evangile de l'Enfance attribué à St. Thomas, ainsi que celui de St. Jacques, & tant d'autres qui sont des ouvrages également anciens ? Pourquoi leur avoir préféré l'Evangile de St. Jean qui porte les marques les plus sensibles de la supposition? Cet auteur devoit-il en être cru parce qu'il se nomme à la fin de son histoire? St. Matthieu, St. Marc, ni St. Luc n'en ont pas usé ainsi, & malheureusement pour St. Jean cette affectation lui est commune avec les Evangélistes apocriphes. St. Jacques, St. Thomas, Nicodême se déclarent de la même maniere, pour autoriser des Evangiles qui portent leurs noms.

Comme les Chrétiens supprimerent dans la suite, autant qu'ils le pûrent, les

Evangiles rejettés, peu de ces ouvrages font parvenus jufqu'à nous; mais fi l'on en juge par ceux qui nous reftent, on eft forcé de convenir que le merveilleux le plus abfurde & le plus extravagant s'étoit alors emparé de leur imagination; l'Eglife en a ufé fagement d'avoir profcrit des hiftoires où le Meffie dans fon enfance s'amufoit à faire de petits oifeaux de terre qui s'envoloient après avoir été animés de fon fouffle. Les fideles auroient fans doute été choqués de voir leur maître changer de petits garçons en boucs pour leur apprendre à être fages. On n'auroit point trouvé de dignité dans le miracle que le petit Jéfus fit pour élargir le trône du Roi de Jérufalem: St. Jofeph avoit été chargé de faire ce trône, mais n'ayant pas bien pris fes mefures, le trône fe trouva trop étroit pour le lieu où il devoit être placé: fur cela le petit Meffie fe met à tirer l'ouvrage d'un côté, & St. Jofeph à tirer de l'autre, après quoi le trône fe trouva jufte pour la place.

L'Evangile de St. Jacques n'eft gueres plus fenfé. Toutes les particularités merveilleufes du mariage de St. Jofeph y font décrites d'une maniere ridicule & l'incrédulité de Salomé fur l'accouche-

che-

chement de la Vierge y est assurément poussée si loin, qu'elle scandalise. L'ouvrage que nous avons sous le nom de *l'Evangile de Nicodême* n'est peut-être autre chose que *les fameux Actes de Pilate* cités comme autentiques par les anciens Peres de l'Eglise, par St. Justin, Tertullien, Eusebe &c.

Cependant cet Evangile est rempli d'un merveilleux puérile & inepte. De pareils ouvrages méritoient à juste titre d'être traités d'apocryphes: dans nos Evangiles les choses se passent avec plus de bienséance, le Messie y agit avec plus de dignité, le merveilleux n'y est pas moins outré, mais il est mieux choisi & plus noble.

Tous ces ouvrages que l'Eglise a répudiés n'ont été rejettés que pour leur trop basse simplicité, ou peut-être à cause de quelques dogmes particuliers qui n'ont pas prévalu & que les Chrétiens ont désavoués, ou enfin à cause du trop peu de conformité entre eux; cependant ils sont anciens, ils sont également du nombre de ces histoires Evangéliques que vit éclore le siecle qui suivit la destruction de Jérusalem. Les Evangiles Canoniques n'ont pas plus d'antiquité, mais ils ont pour eux l'adoption de l'E-

glise : les autres Evangiles, dit-on, ont été ſuppoſés par des impoſteurs ou par des hérétiques, comme ſi les orthodoxes avoient été ſur cela plus réſervés. Il faut n'avoir aucune teinture de l'hiſtoire Eccléſiaſtique pour ignorer que jamais les hommes n'ont pouſſé plus loin la fourbe & l'impoſture, que tous les Chrétiens ſans exception le firent dans le premier tems en faveur de leur Secte. Enfin on ne prouvera jamais qu'aucun Evangile ait été écrit avant la priſe de Jéruſalem. Il parut dans la ſuite ſous ce titre quantité d'hiſtoires fabuleuſes qu'on attribuoit fauſſement aux Apôtres : les Chrétiens qui les fabriquerent étoient des fanatiques avérés que leur zêle rendoit impoſteurs ; & les quatre Evangiles dont l'Egliſe a fait choix ſont du nombre de ces ouvrages.

Mais, dira-t-on, quand même il ſeroit douteux que les Evangiles canoniques ayent été véritablement compoſés par les auteurs dont ils portent le nom, il eſt au moins certain que le Chriſtianiſme exiſtoit avant la ruine de Jéruſalem ; les incrédules conviennent que St. Paul & les autres Apôtres avoient écrit avant ce tems-là, on ne peut pas douter qu'il n'y ait eu des Chrétiens à Rome ſous

l'Empire de Néron & même ſous celui de Claude; Suétone & Tacite (16) le diſent poſitivement. Il y avoit donc par conſéquent une Secte d'hommes qui croyoient que Jéſus-Chriſt étoit reſſuſcité. Ainſi tout ce qu'on vient de dire ne détruit pas le fait & ne peut faire tort tout au plus qu'à l'autenticité des Evangiles que les incrédules ont prétendu attaquer juſqu'à préſent: ils ont voulu faire connoître l'idée que peut avoir d'un ouvrage ſi révéré des Chrétiens, un eſprit qui préfere les lumieres de la raiſon aux lumieres de la foi. Mais écoutons leurs raiſonnemens juſqu'au bout: voyons de quelle maniere ils prétendent renverſer un fait qu'ils croyent déjà ébranlé; ils n'ont peut-être encore dit ſur cela que ce qu'ils avoient à dire de plus foible.

Il y avoit certainement en Judée, en Grece, en Italie, une Secte d'hommes qui reconnoiſſoient pour leur maître Jéſus-Chriſt crucifié & reſſuſcité; & cette Secte étoit compoſée, comme on l'a dit, de miſérables Juifs, de pauvres fanatiques, plus miſérables encore par le caractere de leur eſprit, que par la baſſeſſe de leur condition. Dans les pre-

(16) Annal. Lib. 15. Cap. 44.

miers tems le Chriſtianiſme étoit encore ſi obſcur qu'on en connoiſſoit à peine le nom. Comme les Chrétiens étoient preſque tous Juifs, comme leur Religion avoit le Judaïſme pour fondement, & comme toutes les conteſtations qui rouloient ſur le Meſſie ſe paſſoient avec d'autres diſciples de Moyſe, on les confondoit toujours avec les Juifs; on les regardoit comme une de ces Sectes particulieres qui ſortoient ſi fréquemment du ſein de cette ſuperſtitieuſe nation. Or les hommes raiſonnables qui vivoient alors avoient de la nation Juive une idée de mépris à laquelle il eût été difficile de rien ajouter. Nous l'avons déjà dit pluſieurs fois, & on ne ſçauroit trop le répéter: c'eſt un peuple, diſoit-on ſans ceſſe, qui habite le pays des fables, tout ſe fait chez eux par enchantement.

Si les hommes raiſonnables avoient ſçu de quoi il étoit queſtion dans les diſputes des Juifs avec les Chrétiens, ils auroient ſans doute déploré la miſérable condition humaine que le fanatiſme livre en proie à la plus extravagante crédulité. Les eſprits ſenſés ont naturellement du dégoût pour l'abſurde, ils n'aiment pas à approfondir les chimeres. Suppoſons pourtant qu'un homme judicieux eût voulu

s'éclaircir du point essentiel de la dispute qui subsistoit entre les disciples de Moyse & ceux de Jésus-Christ. Lorsque, par exemple, l'Empereur Claude chassa les Juifs de Rome, Suétone dit „ qu'il les chassa à cause des bruits con-„ tinuels qu'ils excitoient à l'occasion „ d'un certain Christus." Ce passage qui n'est pas trop clair, fait voir que Suétone lui-même n'étoit pas encore au fait, quoiqu'il vécût un siecle après Jésus-Christ, mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Supposons donc qu'au tems de Claude un homme sensé & curieux, un Philosophe ait voulu sçavoir de quoi il étoit question. D'abord il s'adresse aux Juifs qui lui disent : il vient de s'élever parmi nous une Secte de misérables & d'insensés, qui veulent faire passer pour Messie un imposteur, un séditieux que Pilate a fait crucifier à Jérusalem. Le même homme s'adresse ensuite aux Chrétiens : oui, lui disent-ils, Jésus-Christ a été crucifié comme un séditieux, mais c'étoit un homme divin, un homme dont presque toutes les actions ont été des miracles : il délivroit les possédés, il redressoit les boiteux, il rendoit la vue aux aveugles-nés, il ressuscitoit les morts, il s'est ressuscité lui-mê-

me, & il est monté au Ciel en corps & en ame; grand nombre de nos freres l'ont vu, toute la Judée a été témoin de ses prodiges & de sa vie miraculeuse.

Comment! dit sur cela notre Philosophe, toute la Judée est donc Chrétienne? Tous les habitans d'un pays qui ont été témoins de tant de merveilles ont donc embrassé la doctrine de votre Maître? Hélas! non, répondent les Chrétiens, il n'y en a eu qu'un fort petit nombre qui l'ait fait, en comparaison du reste. Tous les autres ont eu des yeux & n'ont point vu, des oreilles & n'ont point entendu. Ha! dit le Philosophe un peu remis de sa surprise, je vois ce que c'est, je reconnois les enchantemens si ordinaires à ceux de votre Nation. Mais parlez-moi sincérement, les choses se sont-elles passées comme vous le dites? Les miracles de votre Messie ont-ils été effectivement publics? Ils l'ont été, reprennent-ils, ils ont éclaté à la vue de tout le public. Quelque maladie qu'on eût, quiconque pouvoit seulement toucher le bord de sa robe lorsqu'il passoit, étoit sûr d'être guéri. Il a plusieurs fois nourri cinq à six mille personnes avec ce qui auroit à peine suffi pour en nourrir cinq ou six. Sans

vous parler d'une infinité de miracles qu'il a faits en public, un jour il ressuscita à la porte d'une ville un mort qu'on portoit en terre ; une autre fois en présence d'un grand nombre de gens il en ressuscita un qui étoit enterré depuis quatre jours & plus d'à-moitié pourri. Ho! pour ce dernier miracle, dit le Philosophe, je suis persuadé que tous ceux qui y assisterent se prosternerent aux pieds du Messie: il y en a eu aussi plusieurs qui crurent en lui, répond un des Chrétiens, mais tous ne le firent pas ; les autres allerent aussitôt raconter aux Phariciens, qui étoient les ennemis de notre Maître, tout ce qu'ils avoient vu. Il en est de même, continue-t-il, des autres miracles de Jésus-Christ, quelques-uns de ceux qui en étoient témoins croyoient en lui, parce qu'il les avoit destinés à être du nombre de ses disciples ; les autres n'y croyoient pas. En vérité, leur dit le Philosophe, il faut qu'il y ait bien de la simplicité dans les uns & une extrême stupidité dans les autres. Je conçois aisément, & votre exemple me confirme dans cette pensée, je conçois qu'il peut se rencontrer des gens assez simples pour s'imaginer qu'ils ont vu des miracles lorsqu'ils n'en

voyoient point; mais on ne concevra jamais qu'il puiſſe y en avoir d'aſſez hébétés pour ne pas ſe rendre à des prodiges auſſi éclatans, que ceux dont vous venez de parler. Il faut avouer que la Judée produit des hommes qui ne reſſemblent en rien aux autres hommes de la terre: on voit chez vous ce qu'on ne voit point ailleurs.

Notre Philoſophe admire donc la crédulité de ces bonnes gens qui lui paroiſſent des fanatiques du premier ordre. Mais voulant ſatisfaire pleinement ſa curioſité, il diſſimule ſes vrais ſentimens & dit à ces Chrétiens: ce que je viens d'entendre me paroît ſi merveilleux, ſi étrange, ſi nouveau, que j'aurois un deſir extrême de connoître plus à fond tout ce qui concerne votre Meſſie: vous me ferez plaiſir de vouloir bien m'en inſtruire; un homme ſi divin mérite certainement que tout l'univers s'informe des moindres circonſtances de ſa vie. Auſſitôt un de la troupe ſe flattant peut-être de faire du Philoſophe un Proſélyte, ſe met à raconter en détail tout ce qui concerne Jéſus-Chriſt: comment il étoit né d'une Vierge; comment les Mages & les Paſteurs étoient venus reconnoître ſa Divinité dans le berceau;

les miracles de ſon enfance, ceux de ſes dernieres années, ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, rien ne fut oublié. L'Evangéliſte ne s'en tient pas aux actions du fils de l'homme, il rapporte tous ſes diſcours, toutes ſes paraboles, toute ſa morale. Enfin l'inſtruction eſt complette, il n'omet rien ni ſur les faits ni ſur les dogmes. Quand le Chrétien eut ceſſé de parler, le Philoſophe qui ſans l'interrompre avoit tout écouté avec beaucoup d'attention & de patience, prend la parole à ſon tour, mais d'une maniere à faire bientôt connoître aux diſciples de Jéſus-Chriſt qu'il n'étoit pas diſpoſé à en augmenter le nombre. La morale de votre Meſſie, dit-il, me paroît bonne à certains égards, je la trouve en quelques endroits conforme avec celle qu'ont enſeignée tous les hommes raiſonnables qui ont paru ſur la terre plus de 400. ans avant lui. Cette morale que vous débitez comme nouvelle, l'eſt peut-être pour un peuple groſſier & imbécille comme les Juifs, mais elle ne l'eſt pas pour le reſte des hommes. Je trouve néanmoins une choſe à redire dans cette morale, c'eſt que celui qui l'enſeignoit n'ait pas été un homme plus ſimple & plus commun

dans ses actions; c'est dommage que votre maître qui pensoit si bien sur le réglement des mœurs, ait fait tant de prodiges.

Mais si la morale du Messie n'est pas nouvelle, continue-t-il, j'avoue avec étonnement que ses miracles le sont pour moi: ils ne devroient pourtant pas l'être ni pour moi ni pour personne, cependant personne n'en est instruit: il y a fort peu de tems, dites-vous, que Jésus-Christ vivoit: tous les hommes d'un âge raisonnable qui sont aujourd'hui sur la terre ont été ses contemporains. Concevez-vous en bonne foi que dans une Province de l'Empire aussi fréquentée que la Palestine, il ait pu se passer des choses si extraordinaires, & cela pendant un intervalle de trois à quatre années de suite, sans qu'on en ait entendu dire le moindre mot? Nous avons un Gouverneur & une garnison nombreuse dans Jérusalem, la Judée est pleine de Romains; le commerce est continuel de Rome à Joppé, & l'on n'a pas sçu en ce pays-là que Jésus-Christ fût au monde!

Les Juifs ont la faculté de voir ou de ne pas voir des prodiges selon qu'il leur plaît, poursuit le Philosophe, mais

les autres hommes voyent ordinairement ce qui eſt devant leurs yeux & ne voyent que cela. Lorſque vous me dites que nos Soldats furent témoins des miracles qui arriverent à la mort & à la réſurrection de votre Maître, de ce tremblement de terre, de ces ténebres épaiſſes qui obſcurcirent pendant trois heures la lumiere du Soleil; lorſque vous les repréſentez comme preſque morts de peur & de ſaiſiſſement à l'aſpect d'un Ange qui deſcend du ciel avec le bruit & l'éclat du tonnerre pour ouvrir le tombeau du Chriſt; lorſqu'enfin vous aſſurez que les mêmes Soldats déſavouerent pour un vil intérêt des prodiges qui les avoient tellement frappés qu'ils en étoient preſque morts de peur, vous oubliez en vérité qu'ils ſont des hommes, vous les métamorphoſez en Juifs, comme ſi l'air de la Judée faſcinoit les yeux & renverſoit la raiſon de tous les étrangers qui la reſpirent.

Croyez, Chrétiens, que ſi votre Meſſie avoit réellement fait la moindre partie des miracles que vous lui attribuez, l'Empereur, le Sénat, tout Rome en eût été informé. Cet homme divin eût été le ſujet de tous nos entretiens & l'objet de l'admiration univerſelle. Ce-

pendant il eſt encore inconnu de tout le monde, excepté peut-être d'un petit nombre de Juifs dont même la plus grande partie le regarde comme un impoſteur. Concevez du moins, ô Chrétiens, qu'il a fallu un miracle plus fort que tous les miracles de Jéſus-Chriſt enſemble pour tenir ainſi captive dans l'obſcurité une hiſtoire que vous ſuppoſez auſſi publique, auſſi éclatante & auſſi merveilleuſe que la ſienne. Reconnoiſſez votre égarement, abandonnez une opinion chimérique. Car enfin c'eſt à votre imagination ſeule que Jéſus-Chriſt eſt redevable de tout ce merveilleux dont vous ornez ſon hiſtoire. Les Chrétiens qui dans les premiers tems n'avoient pas encore ſongé à fabriquer les faux Actes de Pilate, non plus que les lettres de ce Gouverneur à Tibere; qui ne s'étoient point encore aviſés de faire lier un commerce de lettres entre St. Paul & Séneque; qui n'avoient pas encore ſuppoſé toutes les prophéties des Sybilles, où les miracles, la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt ſont annoncés auſſi clairement que dans l'Evangile; les Chrétiens en un mot qui n'avoient pas encore joint l'impoſture au fanatiſme, furent quelque tems interdits du

discours du Philosophe. Enfin celui d'entre eux qui avoit d'abord fait la fonction d'Evangéliste, prenant ensuite le ton d'un enthousiaste ; Jésus-Christ est le fils de Dieu, s'écria-t-il, il est notre Messie, notre Sauveur, notre Roi. Nous sçavons qu'il est mort, qu'il est ressuscité ; heureux ceux qui ont vu & qui ont cru ! plus heureux encore ceux qui croiront en lui sans l'avoir vû ! ô Rome ! renonce à ton incrédulité ! Superbe Babylone ! fais pénitence de tes désordres ; le tems est court, la chute est prochaine, ton Empire touche à sa fin : que dis-je ! ton Empire, l'univers entier va changer de forme. Le fils de l'homme va venir dans les nues pour juger les vivans & les morts ; il vient, il est à la porte : Le monde va disparoître ; plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ne mourront point avant l'accomplissement de toutes ces choses. Finissons ici notre supposition. Le Philosophe qui ne prenoit pas grand plaisir à ce langage prend congé de la troupe Chrétienne & laisse l'enthousiaste haranguer ses freres tant qu'il lui plaît.

Les prodiges éclatans de Jésus-Christ avoient fait si peu de sensation dans le monde, que bien des années après sa

mort on y connoiſſoit à peine ſon nom, & que ſes diſciples n'étoient point distingués de ceux de Moyſe. C'eſt un fait qu'on ne peut révoquer en doute ſans démentir tous les monumens qui nous reſtent de ces tems-là. Voyons préſentement ſi dans la Judée qui fut le théâtre de ſa vie merveilleuſe, ſes prestiges éclaterent davantage. C'eſt par le témoignage des Juifs contemporains qu'il en faut juger. Commençons par les Evangéliſtes eux-mêmes, examinons dans leurs propres récits les idées différentes que les Juifs avoient des miracles que le Meſſie opéroit parmi eux. Nous paſſerons enſuite à des témoignages plus forts & plus convaincans.

Si une foi vive & ardente eſt néceſſaire pour opérer des miracles, c'eſt du moins par une foi ſimple & par un eſprit ſoumis qu'on peut ſe mettre en état d'en voir : il n'y a que ceux qui ſont perſuadés de la poſſibilité des miracles qui puiſſent en être témoins ; le merveilleux fuit & redoute l'eſprit incrédule, c'eſt ſon ennemi le plus dangereux. Les hommes ſimples ont vu des prodiges, ils en verront toujours ; les incrédules n'en ont point vu & n'en verront jamais.

Après ce que les Evangélistes nous disent de l'autenticité des miracles de Jésus-Christ, après ce que nous avons dit & répété si souvent de la crédulité des Juifs, on sera sans doute surpris de trouver des incrédules parmi eux. Il y en avoit néanmoins & en grand nombre. Les Pharisiens, les Docteurs de la Loi, les Prêtres, tous les Principaux du peuple étoient des especes d'esprits-forts en comparaison du reste de la nation: c'est du moins l'idée que nous en donnent les Evangélistes. A la vérité cette idée n'est pas toujours bien soutenue dans leurs écrits; car enfin lorsque ces mêmes esprits-forts attribuent à la puissance de Belzébuth les exorcismes de Jésus-Christ, ou lorsqu'on les entend dire: *Si nous ne nous défaisons de cet homme, tout le peuple croira en lui à cause des prodiges qu'il a faits*, ils paroissent raisonner alors comme s'ils supposoient la réalité de ses prodiges; mais malgré cette contrariété qui régne dans les histoires Evangéliques sur le point dont il s'agit, il résulte cependant de la lecture entiere des Evangiles que les Pharisiens, les Prêtres, les Sçavans, tous les Principaux de la nation Juive étoient autant d'Incrédules, qui ne vouloient point

ajouter foi aux miracles qui leur étoient rapportés du Messie.

Qui est-ce qui a cru en lui, disent-ils à l'aveugle-né ? Il n'y a pas un seul de nous qui l'ait fait. Il n'y a que cette vile populace composée d'hommes ignorans & imbécilles. Sans rapporter d'autres témoignages de leur incrédulité qui sont en grand nombre dans les Evangiles, la preuve la plus forte qu'on puisse en donner c'est cette demande si empressée & si souvent réitérée qu'ils faisoient au Messie de leur faire voir un prodige. Jésus-Christ ne faisoit autre chose que des prodiges, puisque toutes ses actions étoient des miracles. Un peu de patience, ou plutôt un peu de foi ; & bientôt au lieu d'un prodige il en eût fait voir un grand nombre à ces incrédules. Mais une curiosité fondée sur le doute est une trop mauvaise disposition pour voir des miracles ; Jésus-Christ n'en faisoit jamais devant des témoins dans lesquels il remarquoit cette disposition ; le desir des Pharisiens & des autres qui manquoient de foi ne fut jamais satisfait, le Messie refusa constamment de faire aucun prodige en leur présence.

Hérode le Tétrarque n'eut pas sujet d'être

d'être plus content que les Pharisiens. Ce Prince, disent les Evangélistes, ayant souvent ouï parler des miracles de Jésus-Christ, fut ravi de ce que Pilate lui renvoyoit un homme si merveilleux : il espéroit lui voir confirmer par quelque prodige la vérité des merveilleux récits qu'il avoit entendu faire de lui. Mais le Messie se tint dans l'inaction. Hérode, quelque desir qu'il en eût, ne lui vit point faire de prodiges, ce qui fut cause que le Tétrarque & toute sa Cour changerent pour lui leur curiosité en mépris.

Il semble d'abord que les parens de Jésus-Christ auroient dû être les premiers à croire en lui ; cependant l'Evangile nous dit formellement & en plus d'un endroit qu'ils n'y croyoient point : ils y croyoient si peu qu'ils formerent le dessein de se saisir de lui & de l'enfermer, regardant ce nouveau Messie comme un fol. C'est la foi seule qui soutient le merveilleux ; la foi est toujours accompagnée d'un mystérieux respect : or il ne faut jamais connoître à fond ni voir de trop près les choses qu'on doit respecter.

La grande proximité, le trop de familiarité qui font quelquefois naître le mépris, font toujours du moins un obs-

tacle au respect sans lequel la foi ne sçauroit marcher. Il n'est donc pas étonnant que les parens de Jésus-Christ ayent été incrédules sur ses miracles. Ce Messie leur étoit trop connu, il leur avoit toujours paru un homme trop commun, pour qu'il devînt tout d'un coup si respectable; il eût fallu pour cela renverser toutes leurs idées; c'étoit aux étrangers à qui Jésus-Christ étoit inconnu à se former de lui telles idées qu'il leur plairoit; c'étoit à eux à croire en lui & à le regarder comme le Messie; pour ses parens, ils sçavoient à quoi s'en tenir sur son compte; sa naissance si merveilleuse ne les avoit point frappés; jamais ils n'avoient entendu parler de ses prétendus prodiges; & en effet ce ne fut qu'après sa mort que le cerveau des premiers Chrétiens enfanta tout ce merveilleux. C'est sur le même principe qu'est fondée l'incrédulité des habitans de Nazareth: une grande familiarité avoit pareillement étouffé en eux le germe de la foi. Il n'y a rien de si naïf que la maniere dont la chose est rapportée dans l'Evangile. Le Messie étant allé à Nazareth où il avoit passé trente années de sa vie exerçant le métier de son pere, les habitans dirent d'abord entre eux: „n'est-

„ ce pas (17) le fils de Joseph & de Ma-
„ rie? Son pere, sa mere, ses freres,
„ ses sœurs ne sont-ils pas encore parmi
„ nous? Par quelle avanture donc est-il
„ devenu Prophête?" Jésus-Christ leur dit sur cela: vous m'appliquerez sans doute le proverbe: Médecin, guéri-toi toi-même; faites ici autant de miracles que vous en avez fait en d'autres endroits. Votre mauvaise disposition me persuade de la vérité d'un autre proverbe, qui est, que nul n'est Prophête en son pays: & en effet, ajoutent les Evangélistes „ hors quelque peu de malades
„ qu'il guérit en leur imposant les mains,
„ il vit qu'il ne pouvoit faire en ce lieu
„ aucun miracle à cause de l'incrédulité
„ de ses compatriotes." (18)

Les Nazaréens pousserent même le manque de foi un peu plus loin; car Jésus-Christ leur ayant fait sur cela quelques reproches assez forts, ils conduisirent le Messie au haut d'une montagne sur laquelle leur ville étoit bâtie afin de le précipiter, mais il s'échappa de leurs mains.

Enfin il faut mettre au rang des in-

(17) Matthieu Cap. XIII. 54. & seqq. *Confer.* Marc. Cap. VI. 2. & seqq.

(18) *Voyez* Marc Cap. VI. 5. 6.

crédules de l'Evangile tous ceux qui furent témoins des miracles de Jésus-Christ, sans néanmoins croire en lui; & le nombre de ces derniers est prodigieux puisqu'il renferme généralement tout le peuple Juif. Après avoir vû le Messie suivi par plusieurs milliers de personnes qui paroissoient s'attacher à lui jusqu'à négliger le soin de leur propre nourriture; après le triomphe que les Juifs lui décernerent à son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort; après les prodiges étonnans qu'il fit pendant sa vie, & sur-tout ceux qu'il fit éclater en mourant, dont les Evangélistes rendent tout le peuple témoin; on est tout surpris de voir le petit nombre de ses vrais disciples auxquels il envoya l'Esprit consolateur qu'il leur avoit promis. Cet étrange aveuglement de toute une nation ne paroît guere vraisemblable, il est vrai, mais il est permis de démentir l'Evangile en faveur de la vraisemblance: les écrivains profanes donnent les Juifs pour un peuple entiérement crédule & amateur du merveilleux; les Evangélistes nous en donnent une idée encore au dessous; ils nous les représentent comme de vrais brutes dénués de tout jugement & de toute raison. Vous me suivez, dit Jé-

ſus-Chriſt, parlant à cette multitude qu'il nourrit dans le déſert, comme s'il eût parlé à une multitude de bêtes, non à cauſe des miracles que vous avez vus, mais à cauſe du pain que je vous ai donné à manger. Tout eſt conforme à cela dans l'Evangile. Voilà quel étoit le peuple qui ſuivoit le Meſſie : voilà les hommes devant leſquels il opéroit ſes prodiges.

On a dit plus haut qu'il étoit impoſſible de concevoir le peu de bruit que les miracles de Jéſus-Chriſt avoient fait dans le monde, malgré l'éclat dont ils paroiſſent revêtus dans l'Evangile. Sans recourir à un autre miracle, on eſt encore obligé d'y avoir recours pour ſauver le contraſte perpétuel de l'éclat de ſes prodiges avec l'incrédulité des Juifs qui en étoient témoins. En effet tout cela ſe paſſoit ainſi ſelon les Evangéliſtes (19) pour que la Prophétie d'Iſaïe s'accomplît; *ils regarderont & ne verront point, ils écouteront & ils n'entendront point.* La prophétie eut certainement ſon effet au tems du Meſſie, les Juifs ceſſerent d'être des hommes, ils devinrent des arbres. Il faut encore convenir que l'hiſtoire Evangélique nous repréſente ce

(19) Matthieu XIII. 14. 15.

peuple comme une espece d'hommes toute particuliere qui à la lettre ne voyoient point avec les yeux & n'entendoient point avec les oreilles, qui ne pensoient & ne sentoient point comme les autres hommes. Les Juifs en un mot y paroissent d'une stupidité si peu naturelle que la foi seule les peut faire regarder comme des hommes qui aient pu réellement exister.

Puisque les miracles du Messie avoient fait si peu d'impression sur l'esprit des Juifs dans le tems même qu'ils en étoient les témoins, on ne sera pas surpris de leur en voir perdre absolument la mémoire. Ils perdirent en effet le souvenir non seulement de tous les prodiges qu'ils avoient vus, mais encore de l'homme merveilleux qui les avoit opérés: hors le petit nombre de ceux qui avoient embrassé sa doctrine, son nom même devint inconnu à tout le reste de la nation Juive; mais laissons les Evangélistes & leurs systêmes; ne nous assujettissons plus à l'idée qu'ils nous donnent de leur propre nation, expliquons-nous d'une maniere indépendante, & faisons voir par le silence des Juifs contemporains de Jésus-Christ que ses miracles avoient fait aussi peu d'éclat dans la Judée que

dans le reste de la terre.

Quoique les Juifs fussent regardés en général comme une nation imbécille, il s'est néanmoins trouvé parmi eux des hommes qui ont sçu par un mérite particulier se distinguer de leurs compatriotes : le célebre Philon est du nombre de ces derniers ; l'Ecole de Platon n'a gueres élevé de disciples qui aient fait tant d'honneur à son maître que lui. Ce Philosophe Juif vivoit à Alexandrie dans le tems même que Jésus-Christ & ses Apôtres parurent en Judée. La ville d'Alexandrie étoit remplie d'un grand nombre de Juifs qui avoient un commerce continuel avec ceux de Jérusalem dont ils étoient peu éloignés. Ce qui s'étoit passé de considérable dans cette capitale du Judaïsme devoit bientôt se répandre dans tous les endroits du royaume où les Juifs étoient habitués ; les habitans d'Egypte en devoient être les premiers instruits : cependant Philon, homme sçavant, curieux, philosophe, très-attaché à sa religion, qui a composé une infinité d'ouvrages de morale, de faits, de raisonnement, Philon, dis-je, n'a jamais fait aucune mention ni de Jésus-Christ ni de ses miracles ni de sa doctrine. Le nom même des Chré-

tiens ou de leur Maître n'eſt jamais venu juſqu'à lui, & ceux qui prétendent qu'il a parlé des premiers Chrétiens ſous le nom de *Thérapeutes* ne méritent ſeulement pas qu'on les faſſe revenir de leur ridicule prévention.

Joſeph & Juſte de Tibériade ſe ſont diſtingués chez les Juifs par les hiſtoires de leurs nations qu'ils écrivoient l'un & l'autre dans le même tems. Ils vivoient tous deux dans le même pays où Jéſus-Chriſt venoit de finir ſa vie miraculeuſement. Les diſciples du Meſſie qui faiſoient, dit-on, de plus grands miracles que leur Maître, étoient concitoyens & contemporains de ces deux hiſtoriens. Juſte & Joſeph devoient n'avoir entendu parler d'autre choſe que des prodiges de cet Homme-Dieu qui étoit reſſuſcité glorieuſement, après avoir, à la vue de tout le peuple, obſcurci le ciel & fait trembler la terre en mourant; ils pouvoient encore moins ignorer les miracles des Apôtres & des premiers Chrétiens, puiſqu'ils vivoient avec eux: ils devoient du moins connoître le nom de cette nouvelle ſecte dont Dieu ſecondoit alors l'établiſſement par tous les dons de ſon eſprit & par la vertu éclatante de ſon bras. Mais non, ces deux hiſtoriens

ont ignoré toutes ces choses, les miracles de Jésus-Christ, ceux de ses disciples, le nom du nouveau Messie, la secte même des Chrétiens ; tout cela leur est également inconnu. Juste de Tibériade avoit composé une histoire de sa nation depuis Moyse jusqu'à son tems : Cet ouvrage n'est point venu jusqu'à nous, mais le sçavant Photius qui l'avoit lu nous assure formellement que l'auteur ne faisoit aucune mention ni de Jésus-Christ, ni de ses miracles, ni de sa secte. Joseph qui contredit l'histoire de Juste en plusieurs choses s'accorde néanmoins avec lui dans le silence qu'il observe à l'égard de Jésus-Christ & de ses sectateurs.

Quoique cet historien soit entré dans un détail infini de tous les événemens un peu considérables, quoiqu'il parle de toutes les sectes qui subsistoient avant lui, & qui s'étoient formées parmi les Juifs ; quoiqu'il fasse mention de plusieurs imposteurs, ou fanatiques célebres qui avoient entrepris d'en établir de nouvelles, & qui avoient échoué dans leurs entreprises ; les Chrétiens & leur Messie lui ont cependant échappé ; les miracles de Jésus-Christ dont l'éclat s'est accru à mesure qu'ils se sont éloignés de

leur ſource, étoient encore trop récens pour être connus de Joſeph. Le Chriſtianiſme faiſoit en ce tems-là trop peu de figure parmi les Juifs pour être mis au rang des ſectes.

L'hiſtorien n'a pas oublié le fameux Galiléen Juda qui fut le Prince & l'inſtituteur de la ſecte des *Sicaires*. Le fanatique Jonathas ſuivi ſur le mont des Olives par trente mille autres fanatiques, a trouvé place dans ſon hiſtoire auſſi bien que Theudas le nouveau Joſué, qui conduiſit la populace imbécille ſur les bords du Jourdain, l'aſſurant qu'il lui feroit paſſer ce fleuve à pied ſec. Cet autre fanatique qui ſous le gouvernement de Pilate couta la vie à un ſi grand nombre de crédules Samaritains, ne lui eſt pas échappé. Mais le Prince de la Secte Chrétienne ne lui a pas paru digne d'être mis au rang de ces hommes illuſtres & célebres. Si Joſeph a connu Jéſus-Chriſt il n'a pas daigné en faire mention, & il l'a ſans doute confondu dans la foule de ces fourbes & de ces viſionnaires qui s'éleverent alors dans la Judée & dont il parle ſeulement en général, de ces faux prophêtes, qui, comme il dit, ſe faiſoient ſuivre par un peuple ſtupide ſous prétexte des prodi-

ges imaginaires qu'ils promettoient de leur faire voir.

Ce qu'il y a de ſingulier & en même tems d'humiliant pour les Chrétiens, c'eſt que Joſeph a jugé le précurſeur du Meſſie plus digne qu'on en fît mention que le Meſſie lui-même. Il parle honorablement de Jean-Baptiſte : c'étoit un homme pieux, dit-il, qui exhortoit les Juifs à la vertu, leur recommandant de joindre la pureté du corps à celle de l'ame ; & comme il étoit toujours ſuivi par une grande foule de peuple, Hérode craignant qu'il ne ſuscitât quelque ſédition par le pouvoir qu'il avoit ſur cette multitude, le fit arrêter & l'envoya priſonnier dans le château de Machera. Les Juifs, ajoute-t-il, attribuerent la défaite de ce Prince par les Arabes à un châtiment du ciel pour une action ſi injuſte. Les Evangéliſtes, comme on ſçait, attribuerent (20) l'empriſonnement de St. Jean aux reproches qu'il faiſoit à Hérode ſur ſon mariage illégitime avec la femme de ſon frere. Ils diſent mê-

(20) Vide Matthæum Cap. XIV. verſet 3. & 4. & Marc. Cap. VI. 4. 17. 18.

me (21) que la fille d'Hérodias demanda la tête de Jean & obtint d'Hérode qu'on la lui fît couper dans la prison. Joseph ne dit ni l'un ni l'autre, c'étoit-là pourtant l'occasion de le faire. Pour ce qui est de la qualité de précurseur du Messie que les Chrétiens ont donnée à Jean afin de relever leur maître, on verra dans la suite que c'est une imagination sans aucun fondement.

L'historien Juif parle de Jacques que le Grand-Prêtre Ananias fit lapider avec quelques autres, les accusant d'avoir contrevenu à la foi, & cette action, dit-il, déplut extrêmement à tous ceux qui avoient de la piété. Joseph s'en tient là & n'en dit pas davantage; il n'y a qu'à voir Eusèbe & les autres après lui, on y trouvera que Joseph attribue la ruine de Jérusalem à une punition divine pour la mort de St. Jacques. Les mêmes Chrétiens qui sur la fin du troisieme siecle inférerent gratuitement le passage de Jésus-Christ dans l'histoire de Joseph ont sans doute ajouté après le mot *Jacques* ces autres mots : *frere de*

(21) Voyez toute cette histoire romanesque rapportée au long dans St. Marc Cap. VI. verset 21. & suiv.

Jésus nommé *Christ*. Cette petite fourbe imperceptible paroît une suite dépendante de l'autre. Quant au fameux passage sur Jésus-Christ, ce point de critique a été si bien discuté par tant d'habiles gens, qu'il est inutile de répéter sur cela ce qu'ils ont déjà dit. C'est un passagne grossiérement cousu qui interrompt tout le sens: qu'on le retranche, l'ordre & la raison se trouvent d'abord: il est en lui-même absurde en ce qu'il fait dire à Joseph que Jésus-Christ étoit le Christ prédit & annoncé par les Prophêtes, qu'il étoit plus qu'homme, tant ses œuvres étoient admirables! qu'il est ressuscité le troisieme jour après sa mort & qu'il est apparu vivant à ses disciples. En un mot il fait parler l'historien comme un Evangéliste, ce qui est l'absurdité même dans un Juif aussi zélé, un Pharisien aussi déclaré, un homme aussi éloigné du Christianisme que l'étoit Joseph. Outre cela, ce passage a été inconnu pendant plus de deux cens ans à tous les apologistes de la Religion Chrétienne, & à tous les Peres des premiers tems dont plusieurs même ont assuré positivement que Joseph n'avoit jamais connu Jésus-Christ. Enfin l'imposture des Chrétiens est si avérée pour

ce qui est de supposer sans aucune pudeur toute sorte d'ouvrages favorables à leur secte, qu'elle suffiroit pour décider la chose.

Mais les fourbes n'entendent pas toujours leurs propres intérêts ; pour vouloir trop avoir, souvent ils n'obtiennent rien. Deux lignes ajoutées à l'histoire de Joseph dans un autre endroit eussent peut-être rendu plus de service à la Religion Chrétienne que le passage entier dont tout le monde sent la supposition. C'est aux cruautés d'Hérode si exactement décrites par l'historien Juif qu'il falloit ajouter le massacre des enfans de Bethléem dont il n'a pas dit un seul mot. „ Après la naissance de Jésus-Christ, „ dit (22) l'Evangile, des Mages d'O„ rient vinrent à Jérusalem & deman„ derent où est le Roi des Juifs qui est „ né depuis peu ? car nous avons vû „ son étoile en Orient, & nous som„ mes venus pour nous prosterner de„ vant lui. Le Roi Hérode ayant ap„ pris cela en fut troublé & tout Jérusa„ lem avec lui. Ce Prince ayant en„ suite appris des Docteurs de la Loi „ que le Christ devoit naître à Beth„ léem, y envoya les Mages, les assu-

(22) Matthieu Cap. II. verset 1. & suiv.

„ rant qu'il iroit bientôt se prosterner
„ lui-même devant le nouveau Roi.
„ Les Mages se mirent donc en che-
„ min, conduits par l'étoile qu'ils avoient
„ déja vue en Orient & qui leur appa-
„ rut de nouveau. Ils arriverent à Beth-
„ léem, y trouverent l'enfant avec Ma-
„ rie sa mere; puis ayant ouvert leurs
„ trésors ils lui offrirent en présent de
„ l'or, de l'encens & de la myrrhe, &
„ s'en retournerent chez eux sans re-
„ voir Hérode. Sur cela ce Prince en-
„ tra en fureur & envoya massacrer tous
„ les enfans qui se trouverent dans le
„ territoire de Bethléem âgés de deux
„ ans & au dessous." Voilà le fait tel qu'il est rapporté dans l'Evangile. Arrêtons-nous un moment à l'examiner.

On a vu plus haut qu'un fait si considérable qui avoit mis toute la ville de Jérusalem en trouble & tout le pays de Bethléem en pleurs, a néanmoins été inconnu de St. Luc quoiqu'il se soit particuliérement appliqué à décrire toutes ces particularités de l'enfance du Messie. Cet Evangéliste ne parle ni d'Hérode, ni des Mages, ni de la fuite de Jésus en Egypte, non plus que de son retour d'Egypte à Nazareth, & l'on doit se souvenir de la raison que nous

en avons donnée qui eſt que St. Luc fait naître Jéſus-Chriſt dix ans après la mort d'Hérode; ſans cela il ſeroit abſurde d'imaginer qu'un fait auſſi important eût pu lui échapper, ou qu'il eût négligé de le mettre dans ſon Evangile, s'il étoit venu à ſa connoiſſance ou s'il l'eût cru véritable, puiſqu'il rapporte conformément à St. Matthieu une infinité d'autres choſes bien moins importantes.

Mais indépendamment du ſilence de St. Luc, qu'on mette à part le reſpect dû au Saint Eſprit & qu'on examine enſuite l'hiſtoire des Mages, on ne trouvera certainement rien qui ait plus l'air d'une fable que cette hiſtoire Evangélique. L'Evangéliſte qui la rapporte paroît donner dans les opinions les plus populaires ſur l'aſtrologie judiciaire & ſur les ſonges. Ces Mages avoient la réputation d'être fort habiles dans l'aſtrologie, ils voyoient tous les événemens dans les aſtres; c'eſt une étoile qui leur annonça la naiſſance du Meſſie, & comme le merveilleux va toujours en augmentant, un hiſtorien du ſecond ſiecle aſſure que cette étoile effaçoit par ſon éclat la lumiere du ſoleil & de la lune. Ce n'eſt pas tout, pour ne rien dire des au-

autres songes qui se trouvent dans l'Evangile de St. Matthieu, cette histoire seule en présente trois. Joseph est averti dans le premier de ces songes de s'enfuir en Egypte; dans le second, ce sont les Mages à qui le Ciel donne avis de s'en retourner chez eux sans voir Hérode; & dans le troisieme Dieu ordonne à Joseph de revenir en Judée. Enfin le voyage de ces astrologues payens qui viennent de sang-froid de l'Orient pour adorer un petit Roi des Juifs dont ils n'ont que faire, & cela parce qu'ils ont vu son étoile dans le Ciel, ce voyage, dis-je, paroît une chose si puérile & si simple qu'on a besoin de recourir au mystere pour en sauver le ridicule : ils étoient, dit-on, le présage de l'adoration des Gentils.

Le silence de Joseph sur le massacre des enfans de Bethléem est néanmoins plus difficile à expliquer que le ridicule voyage des astrologues d'Orient. En effet il n'y a point de mystere qui puisse faire comprendre comment un historien si exact & si instruit a pu oublier ce fait important; on ne peut entrer dans un plus grand détail que lui sur les défiances, les tyrannies, les cruautés d'Hérode; il a étendu la barbarie de ce Prin-

ce au delà de sa vie par l'ordre cruel qu'il lui fait donner en mourant. Joseph a poussé peut-être la chose trop loin par l'horreur qui est restée dans le cœur des Juifs pour la mémoire d'un tyran qui les avoit long-tems opprimés ; cependant il oublie l'action de ce Tyran la plus inhumaine, celle qui avoit dû inspirer le plus d'horreur pour lui pendant sa vie & qui devoit rendre sa mémoire la plus odieuse après sa mort.

Il omet d'un autre côté un point d'histoire si marqué & si considérable dans la vie d'Hérode, qui est la naissance d'un enfant extraordinaire à qui le ciel sembloit destiner la couronne des Juifs, à qui des philosophes guidés par une étoile miraculeuse viennent exprès rendre leurs hommages à Bethléem, après avoir mis par leur discours toute la ville de Jérusalem en émotion & avoir allumé dans le cœur du Roi une jalousie qui le porte à commettre l'action du monde la plus barbare.

Un tel point d'histoire dans la vie du Roi Busiris n'eût point échappé à son historien, & l'on suppose qu'il est échappé à Joseph dans la vie d'Hérode dont il étoit presque contemporain ! C'est ainsi qu'en discutant toutes choses

avec une critique exacte on parvient à éclaircir un fait; c'eſt ainſi qu'en examinant avec attention le point fondamental de la Foi Chrétienne qui eſt le fait hiſtorique de l'Evangile, on parvient enfin à le connoître; ou plutôt c'eſt ainſi qu'en voulant approfondir ce fait, on le voit abſolument diſparoître & ne plus exiſter que dans l'imagination des Chrétiens. Il ſemble que le Chriſtianiſme ait été dans ſon origine & dans ſes progrès ce qu'eſt un grand fleuve: voyez celui-ci dans ſa force ou dans ſa plus grande largeur, il roule ſes eaux abondantes avec majeſté, on ne s'imagine point qu'il doive être ailleurs différent de ce qu'on le voit; mais remontez à ſa ſource, vous trouverez à peine un ruiſſeau dont les herbes nous dérobent la vue: les habitans du pays qui le voyent naître ne le connoiſſent ſouvent pas dans l'ignorance où ils ſont que ce ruiſſeau devient dans la ſuite un fleuve célebre, ſa médiocrité préſente les empêche d'y faire attention.

Il en eſt de même du Chriſtianiſme; qu'on le conſidere dans ſa ſplendeur, rien ne paroît plus majeſtueux, plus reſpectable, plus divin: les miracles de Jéſus-Chriſt ont alors acquis par une lon-

gue ſuite d'années & par le grand nombre des fideles un éclat qui ne permet pas qu'on le révoque en doute: on s'imagine que tous les événemens ſe ſont paſſés de la maniere que le racontent les Ecrivains ſacrés. Mais remontons à l'origine de cette abſurde religion, vous voyez une poignée d'hommes abjects, qui tâchent par leur fanatiſme de ſe tirer eux-mêmes de l'obſcurité; ils n'y parviennent pas, ils ſont toujours inconnus à leurs compatriotes. Si vous cherchez le Meſſie lui-même au milieu des Juifs, vous ne l'y trouverez point.

Que reſte-t-il donc aux Chrétiens pour les ſoutenir dans leur foi ? Il leur reſte uniquement le témoignage d'un petit nombre d'hommes qui parurent alors perſuadés du miracle de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, & qui tâchoient de le perſuader aux autres. Or ce petit nombre d'hommes étoit-il croyable ſur les choſes qu'il publioit ? C'eſt où ſe réduit toute la queſtion. On voit d'un côté une poignée de Juifs obſcurs & à peine connus de leurs freres qui avancent des faits contre leſquels la raiſon ſe révolte & qui ſoutiennent que ces faits ſe ſont paſſés dans leur pays avec éclat & à la vue de toute leur nation: de

l'autre côté l'on voit tous les hommes raisonnables de la terre qui traitent la nation Juive avec le dernier mépris, qui regardent la Judée & le Judaïsme comme le séjour & l'Ecole du fanatisme. Mais il y a plus, on voit le peuple Juif même se ranger du parti le plus raisonnable, & regarder comme autant de visionnaires cette poignée d'hommes qui s'éleve de son sein. Voilà les premiers Chrétiens désavoués par leurs freres propres, les voilà méprisés par les Juifs mêmes; le peuple toujours fanatique est raisonnable en comparaison d'eux; leurs contemporains démentent tous les faits qu'ils publient; on leur en démontre la fausseté, on leur en fait voir l'absurdité: il est vrai qu'on ne les convainc pas; les disciples de Jésus-Christ ne se piquent pas de sçavoir, ils laissent les raisonnemens aux enfans du siecle, on les voit persister dans leurs opinions, ils sont prêts si l'on veut à les sceller de leur sang; mais n'attendez pas d'eux d'autres raisons ni d'autres preuves des faits qu'ils avancent que leur foi & leur opiniâtreté.

Voilà quels furent les premiers Sectateurs du Messie; c'est à leur témoignage seul qu'on est obligé de s'en rappor-

ter ſur ſes miracles & ſur ſa réſurrection; comme ſi Jéſus-Chriſt n'étoit venu au monde que pour le ſalut d'un petit nombre d'Elus. On diroit qu'il a voulu paſſer ſa vie au milieu de ſes diſciples ſans daigner ſe faire connoître au reſte des hommes. Sa nation même ne l'a point connu, il a fait tous ſes miracles en Judée, mais il ſemble que ſes diſciples ſeuls en aient été témoins comme ils furent en effet les ſeuls témoins de ſa réſurrection. Il ne fut pas aiſé apparemment de perſuader aux Juifs que celui qui pendant ſa vie avoit fait tant de merveilles, dont ils n'avoient rien vu, étoit reſſuſcité après ſa mort. Une ſeule apparition de Jéſus-Chriſt aux Phariſiens, aux Docteurs de la loi, aux hommes éclairés, au peuple même, eût fait ſans doute plus d'impreſſion ſur l'eſprit des incrédules que toutes les aſſurances que donnoient ſes diſciples de l'avoir vu reſſuſciter. C'eſt ce que diſoit autrefois Celſe un des grands ennemis de la Religion Chrétienne, & Origene ne peut répondre à un raiſonnement ſi ſolide qu'en recourant au myſtere.

Il paroît que Jéſus-Chriſt a été ennemi de l'éclat, auſſi bien dans les miracles de ſa vie que dans celui de ſa ré-

ſurrection. Si le Démon contraint par ſa parole d'abandonner un poſſédé, déclare qu'il eſt le Chriſt fils du Dieu vivant, il lui impoſe ſilence auſſitôt. S'il avoue en ſecret à ſes diſciples qu'il eſt le Meſſie, il leur ordonne en même tems de ne pas divulguer cette grande vérité. S'il guérit un lépreux, s'il rend la vue à un aveugle, il leur recommande ſur-tout de ne point publier ce prodige. Il en uſoit ainſi, dit St. Matthieu, pour que cette parole d'Iſaïe s'accomplît: mon Serviteur eſt diſcret, pacifique, on n'entendra point ſa voix dans les places publiques, il ne criera point, il n'éclatera point. A la vérité les Evangiles font ſouvent faire des miracles très-éclatans au Meſſie, mais c'eſt pour l'accompliſſement de quelque autre prophétie toute contraire. Quoi qu'il en ſoit, les précautions que Jéſus-Chriſt a priſes pour étouffer l'éclat de ſes miracles, pour cacher ſa vie merveilleuſe & ſa réſurrection, pour ſe rendre inconnu aux hommes mêmes au milieu deſquels il vivoit, ces précautions, dis-je, ſont une preuve convaincante qu'il n'a voulu devoir qu'à la foi ſeule l'établiſſement de ſa religion.

Nous aurions pu donner ici plusieurs éclaircissemens sur ce qui regarde les miracles, les possessions, les exorcismes &c. mais toutes ces choses ne sont que des circonstances & des dépendances du fait auquel seul on a voulu s'attacher.

Passons au dogme évangélique. Comme le dogmatique de l'Evangile dépend absolument de l'historique & que le fait étant évanoui les dogmes s'évanouissent aussi, il paroît assez inutile d'entrer à ce sujet dans un grand détail. Les Chrétiens qui sont persuadés des miracles & de la résurrection de Jésus-Christ respectent & adorent toutes ses paroles : les incrédules qui ne s'arrêtent qu'au fait se soucient peu que la morale du Messie renferme quelques préceptes utiles ou que ses raisonnemens soient justes. Ainsi une discussion trop exacte sembleroit superflue aux uns & n'ébranleroit point la crédulité ou la foi des autres. Il est néanmoins à propos d'en dire quelque chose, afin de rendre plus complette l'idée qu'on doit se former du chef de la Religion Chrétienne, & le peu que nons en allons dire aura même avec le fait assez de rapport pour ne l'en pas séparer. Sous le dogmatique nous com-

prenons le dogme, la morale & les autres paroles de Jésus-Christ qui se trouvent dans l'Evangile.

Les dogmes sont la foi en Jésus-Christ, le batême, la fin prochaine du monde, le jugement dernier, enfin l'incarnation du Verbe & la Divinité de Jésus-Christ annoncées dans l'Evangile de St. Jean. On a plus d'une fois examiné ces dogmes, il seroit inutile d'en parler ici. La morale demande qu'on s'y arrête davantage parce qu'elle a été moins examinée avec les yeux de la critique.

C'est une opinion dont on ne doute point dans le Christianisme, que la morale Evangélique est la premiere de toutes les morales, & que ses principales maximes étoient inconnues à tous les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ. La prévention que les Chrétiens ont pour leur religion & le respect qu'ils ont pour leur divin maître, les portent naturellement à penser de cette maniere. Ils auroient trop de peine à voir un Homme-Dieu partager avec d'autres hommes la gloire d'avoir enseigné une bonne morale, & ils ne sçauroient croire que sous l'empire du Démon il ait pu se trouver de la vertu.

Cette prévention néanmoins dépend d'un fait encore plus aifé à éclaircir que celui des miracles de Jéfus-Chrift. Il n'y a pour cela qu'à jetter les yeux fur quelqu'un des ouvrages moraux qui nous reftent de l'antiquité. Mais les Chrétiens font la plupart ignorans ou aveuglés par leurs préjugés; les ignorans ne lifent rien, & les autres ne voyent point ce qui eft devant leurs yeux. Ils font réellement tels que les Evangéliftes repréfentent les Juifs, ils regardent & ne voyent point : ceux dont nous parlons ont cent fois rencontré dans les écrits des Payens un grand nombre de maximes entiérement conformes aux maximes Evangéliques. Mais ils n'y ont pas fait attention, ou fi ces maximes y font fi clairement énoncées qu'ils ne puiffent s'empêcher d'en être frappés, il n'y a point de torture qu'ils ne donnent à leur efprit pour y trouver un fens qu'ils n'ont point.

Nous n'entreprendrons point d'ouvrir les yeux aux aveugles, c'eft un prodige réfervé au Meffie. Pour ceux qui font tentés de connoître plus à fond la conformité qui fe trouve entre la morale Evangélique & celle des Payens, ils pourront s'en inftruire dans un ouvrage

qui a été fait sur cela; ils y verront la charité, l'oubli des injures, l'amour des ennemis, l'humilité, en un mot toutes les maximes de la morale Chrétienne aussi clairement & aussi fortement recommandée que dans l'Evangile. Ils y remarqueront même non seulement une parfaite conformité quant au sens & au fond des choses, mais encore quant aux tours & aux expressions. On les renvoye à cet ouvrage qu'il n'est pas à propos de copier ici une seconde fois. Les Juifs n'étoient pas fort lettrés. Jésus-Christ qui expliquoit si bien la prophétie d'Isaïe dans la Synagogue de Nazareth, ne paroît pas plus versé dans la lecture des livres étrangers, que ses compatriotes. On ne s'étonne pas qu'il ait eu mauvaise opinion de la morale des Payens, elle lui étoit inconnue; mais il est étonnant que la morale connue & pratiquée par un grand nombre de Sages ses contemporains lui ait paru si nouvelle, puisque depuis deux ou trois siecles le commerce des Grecs avoit introduit leur philosophie parmi les Juifs, & leur avoit fait connoître des maximes de morale dont Moyse n'avoit point donné d'idée à leurs sauvages an-

cêtres : c'eſt un fait dont il eſt aiſé de ſe convaincre ; la ſecte nombreuſe des Eſſéniens qui ſubſiſtoit deux cens ans avant Jéſus-Chriſt, avoit embraſſé le Pythagoriſme & avoit adopté les maximes Grecques ſur le réglement des mœurs ; la morale qui ſe trouve répandue dans les ouvrages de Joſeph, eſt la même que tous les honnêtes gens ſuivoient parmi les Juifs, & c'eſt celle de l'Evangile. Il n'y a qu'à lire le livre des Loix dans lequel Philon donne une explication des commandemens de Dieu, pour y trouver la morale la plus pure & la plus ſaine ; pour y reconnoître en un mot celle des Chrétiens.

Pourquoi donc le Meſſie met-il toujours en parallele la morale brute des anciens avec la ſienne, comme ſi celle-ci alloit immédiatement prendre la place de l'autre ? Pourquoi annonce-t-il ſans ceſſe comme nouvelles des maximes qui devoient être déjà très-vieilles & très-rebattues pour un grand nombre de Juifs ? Les incrédules répondront peut-être à cela que Jéſus-Chriſt ne s'adreſſoit point aux hommes éclairés de ſa nation qui ne l'ont jamais entendu parler, qui ne l'ont jamais connu, mais qu'il

parloit à ſes diſciples & à ceux qui le ſuivoient, c'eſt-à-dire à des hommes ſi groſſiers & ſi ignorans que tout leur devoit paroître nouveau.

Il n'y a rien de plus expreſſément recommandé dans l'Evangile que l'oubli des injures & l'amour de ſes ennemis; ces maximes ſi peu conformes à la nature de l'homme & par conſéquent ſi inutiles, y ſont ſans ceſſe répétées; mais plus on les rencontre ſouvent & plus on eſt choqué du contraſte qu'elles font avec les invectives continuelles du Meſſie contre les Phariſiens. Jéſus-Chriſt n'en vouloit ſans doute qu'à leur orgueil & à leurs vices; il chériſſoit au fond leurs perſonnes & les regardoit comme des brébis égarées dont il ſouhaitoit la converſion: on le croit, mais cependant il n'a jamais voulu faire aucun miracle en leur préſence, quelques prieres qu'ils lui en fiſſent; il n'a jamais daigné leur expliquer ſa doctrine ni leur annoncer clairement le royaume des cieux; jamais il ne leur a parlé avec douceur, & jamais il n'a prononcé leur nom qu'avec quelques-unes de ces épithetes injurieuſes de méchans, d'hypocrites, de ſépulcres blanchis, de race adultere,

d'enfans du Diable; cette conduite, si on en jugeoit par les lumieres de la raison, paroîtroit démentir les propres paroles du Messie & la douceur qu'on lui attribue.

Les profanes à qui la parfaite charité de Jésus-Christ pour les Pharisiens paroît équivoque, assurent qu'on peut lui appliquer en cette occasion ce qu'il appliquoit lui-même à ses sépulcres blanchis: *faites ce qu'ils disent & ne faites pas ce qu'ils font.* Les fideles adorent en tout cela la conduite mystérieuse du Sauveur, & leur foi respectueuse les empêchera toujours de soupçonner aucun fiel dans l'agneau qui ote les péchés du monde.

Comme les Pharisiens avoient été les principaux moteurs de la mort de Jésus-Christ, & comme non contens de cela ils persécuterent ceux qui avoient embrassé sa doctrine, il n'est pas étonnant de les voir si mal-traités dans les Evangiles. Les Chrétiens qui publierent ces histoires étoient doublement animés contre eux & par la mort de leur maître & par les persécutions qu'ils en essuyoient eux-mêmes.

Entre les discours moraux du Messie,

les Evangéliſtes rapportent encore quelques-unes de ſes paroles en petit nombre, qui ſont ou des prophéties ou de ſimples raiſonnemens; il ne nous reſte plus qu'à dire un mot des unes & des autres.

Jéſus-Chriſt a prédit pluſieurs fois ſa mort & ſa réſurrection: il a prédit la trahiſon de Judas, le reniement de St. Pierre & le genre de mort qui devoit terminer la fin de cet Apôtre. Il a prophétiquement annoncé la fin prochaine du monde; il a déclaré que la vie de quelques-uns de ſes diſciples dureroit juſqu'à ſon avénement, & il l'a aſſuré en particulier de St. Jean ſon diſciple bienaimé; enfin il a prédit clairement la déſolation de Jéruſalem & la ruine du temple: événement funeſte qui devoit, dit-il, précéder immédiatement la fin du monde & le jugement univerſel.

On ſçait que pluſieurs de ces prophéties étoient accomplies avant la publication des Evangiles, telle que la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt, le crucifiement de St. Pierre. Mais les Commentateurs ne veulent pas convenir que celle qui regarde la deſtruction de Jéruſalem eût encore ſon accompliſſe-

ment; à la vérité la plupart de toutes ces preuves leur manquent pour les soutenir dans leur opinion, au lieu qu'ils ont contre eux une vraisemblance si forte, qu'elle passera toujours pour une certitude chez les hommes qui ne soumettent pas leur raison à une foi aveugle; c'est la maniere claire & presque historique dont ce terrible événement est annoncé dans l'Evangile, sans compter ni que St. Paul ni que les autres Apôtres qui ont écrit avant la ruine de Jérusalem n'ont jamais fait mention d'aucune histoire Evangélique qui eût paru de leur tems. Pour ce qui est de la fin du monde que les premiers Chrétiens ont cru devoir suivre immédiatement la ruine de la Cité Sainte, c'est un fait incontestable dont il est aisé de se convaincre par la lecture des Epitres des Apôtres eux-mêmes.

C'est moins par la force du raisonnement, que par l'éclat de ses miracles & par la sublimité de sa doctrine, que le Messie devoit attirer les hommes. Les Evangélistes qui font faire à Jésus-Christ des prodiges sans nombre, qui mettent dans sa bouche une infinité de paraboles & de discours moraux, ne le font

ſont preſque jamais raiſonner ; encore quelques Critiques prétendent-ils que les hiſtoriens ſacrés n'ont point été ſur cela auſſi réſervés qu'ils auroient dû l'être : Jéſus-Chriſt, diſent les profanes, devoit s'en tenir aux miracles & aux paraboles, ſes actions & ſa morale perſuadoient aſſez ; un Dieu comme lui pouvoit négliger les raiſonnemens humains ; avec une telle conduite on l'auroit peut-être cru ſupérieur à la raiſon même, il devoit du moins éviter avec ſoin de jamais raiſonner faux ; pourquoi nous donne-t-il priſe ſur lui ? Ses miracles nous le faiſoient perdre de vue, ſes raiſonnemens le remettent à notre portée ; dans le peu même qu'il en fait on ne trouve preſque aucune juſteſſe. Eſt-il donc plus aiſé de rendre la vue aux aveugles & de reſſuſciter les morts que de raiſonner juſte ? Contentons-nous de rapporter pluſieurs raiſonnemens de Jéſus-Chriſt qui paroiſſent manquer de ſolidité.

Le premier qui ſe préſente eſt la malédiction que le Meſſie donne aux Phariſiens & aux Docteurs de la Loi en ces termes : (23) „malheur à vous, Scribes

(23) Væ vobis Scribæ, & Phariſæi hypocritæ qui edificatis ſepulchra prophetarum, & ornatis monumenta juſtorum, & dicitis : ſi fuiſſemus in,

„ & Pharisiens hypocrites, parce que
„ vous rebâtissez les tombeaux des Pro-
„ phêtes & embellissez les monumens
„ des gens de bien; & que vous dites:
„ si nous avions été du tems de nos Pe-
„ res nous ne nous serions pas joints à
„ eux pour répandre le sang des Pro-
„ phêtes. Ainsi vous vous rendez té-
„ moignage à vous-mêmes, que vous êtes
„ la postérité de ceux qui ont tué les
„ Prophêtes." Les Pharisiens croyoient sans doute désavouer la violence de leurs peres, réparer leur faute en quelque sorte & rétablir en honneur la mémoire des Prophêtes en leur élevant des tombeaux. On penseroit encore aujourd'hui de la même maniere, cependant Jésus-Christ assure qu'on auroit tort. Il faut avouer que les Docteurs & les Pharisiens ne trouvoient pas dans le Messie beaucoup de disposition à approuver leur conduite dans ce qu'elle paroissoit même avoir de plus régulier.

Les ennemis de Jésus-Christ ne se croiront apparemment pas convaincus

diebus patrum nostrorum, non essemus socii eorum in sanguine prophetarum, itaque testimonio estis vobis metipsis, quia filii estis eorum qui prophetas occiderunt. Matt. XXIII. 29. & seqq.

par ce raisonnement ; mais en voici quelques autres auxquels ils ne sçauront que répondre : voyons s'ils paroîtront plus solides. Le Messie (24) ayant demandé aux Pharisiens si le Christ devoit être fils de David, & ceux-ci lui ayant répondu qu'oui, il ajouta : „ David „ cependant parle ainsi dans ses Pseaumes. „ Le Seigneur a dit à mon Seigneur, „ asséiez-vous à ma droite jusqu'à ce „ que j'aie rendu vos ennemis le marche-pied de vos pieds. Si donc David l'appelle *Seigneur*, comment doit-il être son fils comme vous le prétendez ? A cela, disent les Evangélistes, les Pharisiens resterent sans réplique & confus, au point que depuis ce jour-là qui que ce soit n'osa „ lui proposer aucune question." Les enfans des Juifs & des Chrétiens en sça-

(24) Interrogavit eos Jesus, dicens : quid vobis videtur de Christo ? Cujus filius est ? Dicunt ei David. Ait illis : quomodo ergo David in spiritu vocat eum dominum, dicens : dixit dominus domino meo, sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum ? Si ergo David vocat eum dominum, quomodo filius ejus est ? & nemo poterat ei respondere verbum : neque ausus fuit quisquam ex illa die eum amplius interrogare. Matth. Cap. XXII. verset 41. & seqq.

vent plus aujourd'hui que ces Docteurs de l'Evangile ; un pareil argument ne les auroit point embarrassés. „ Comment, auroient-ils dit à Jésus-Christ ! „ ignorez-vous que le Pseaume dont „ vous parlez a été fait à l'occasion de „ Salomon, lorsque David l'installa de „ son vivant dans le Trône de Judée „ au préjudice d'Adonias & de ses autres freres? L'Auteur de ce Pseaume „ qui étoit sujet de David & de Salomon pouvoit-il s'expliquer autrement „ en parlant de ses Rois? D'ailleurs Salomon & David sont également traités de Seigneurs dans les paroles que „ vous citez : la puissance même y est „ principalement attribuée à David, „ puisque c'est lui qui doit soumettre „ les ennemis de son fils. Que prétendez-vous donc conclure de là en faveur du Christ ?" A cette réponse le Messie auroit pu être réduit lui-même au silence.

Lorsqu'on trouve dans l'Ecriture que Dieu y est nommé le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, la premiere & l'unique pensée qui vienne dans l'esprit c'est que ces paroles signifient que Dieu est le Dieu qu'ont servi & adoré autre-

fois ces Patriarches ; Jésus-Christ a pourtant fait entendre dans une occasion que ce n'est pas le vrai sens de ces paroles, & il confondit les Saducéens, dit-on, par la force de son raisonnement. Ceux-ci voulant tenter le Messie lui dirent (25) un jour: „ Maî-
„ tre! il est mort parmi nous sept fre-
„ res qui avoient épousé la même fem-
„ me l'un après l'autre ainsi que Moyse
„ l'a ordonné. Or nous voudrions sça-
„ voir lequel de ces sept freres cette
„ femme aura pour mari au jour de la
„ résurrection, car tous l'ont eue :"
Le Messie leur répondit d'abord que les hommes après la résurrection ne se marieroient point & qu'ils seroient comme les anges de Dieu ; il devoit s'en tenir là. Mais il ajouta: vous êtes dans l'erreur de ne pas croire que les morts doivent ressusciter, car enfin l'Ecriture nous le dit clairement : ne voyez-vous pas que Dieu y est appellé le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob? Or Dieu, comme vous le sçavez, n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans, ainsi vous avez tort de ne pas croire la

(25) Vid. Matth. XXII. verset 23. & seqq. Confér. Marc. Cap. XII. verset 18. & seqq.

résurrection. Il ne faut pas être un logicien bien subtil pour sentir le faux de cet argument ; cependant les Saducéens n'eurent rien à y répliquer. Un Docteur de la Loi qui étoit présent, ne put même s'empêcher d'applaudir au Messie en ces termes : vous avez parlé fort juste ; & tout le peuple, dit l'Evangile, admira la profondeur de sa doctrine.

Il n'est pas étonnant que les Chrétiens ayent été autrefois scandalisés de la femme adultere jusqu'à désavouer cette histoire & la vouloir effacer de l'Evangile de St. Jean. On n'est point choqué de la douceur & de la bonté que le Messie témoigne à l'égard d'une criminelle qui selon les loix Judaïques méritoit la mort; au contraire sa bonté touche & édifie. Rien ne convient mieux à Dieu que la miséricorde, mais il y a maniere de l'exercer, & ce n'est point aux dépens du maintien des loix que Dieu doit pardonner aux pécheurs; les droits des hommes n'ont rien de commun avec les droits de Dieu : Pour maintenir l'ordre dans les sociétés civiles, les hommes doivent punir les crimes ; Dieu peut faire miséricorde aux

pécheurs quand il lui plaît; or il paroît que le Messie a confondu les choses dans cette occasion: Les Pharisiens lui ayant amené une femme qui venoit d'être surprise en adultere, & qui par conséquent méritoit d'être lapidée, il leur dit: (26) *que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la premiere pierre.* A ces paroles ils s'en allerent tous les uns après les autres, & la femme étant restée seule, il la renvoya en lui recommandant de ne plus pécher à l'avenir. N'est-ce pas-là introduire le désordre dans les sociétés que de mettre les juges hors d'état de pouvoir condamner les criminels, par la raison qu'ils sont pécheurs aussi bien qu'eux? comme si les péchés qui rendent les hommes coupables aux yeux de Dieu étoient de la même espece que ceux qui les rendent criminels envers la société.

Nos critiques poussent peut-être un peu trop loin la justesse & la précision qu'ils demandent dans les paroles du Messie: ils trouvent par exemple que cette comparaison prophétique si souvent répétée dans l'Evangile n'est pas

(26) Jean VIII. 7. & seqq.

exacte : ainsi que Jonas est resté trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine, tout de même le fils de l'homme restera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre. Jésus-Christ, disent-ils, est mort le Vendredi à midi & il est ressuscité le Dimanche à la pointe du jour. Par quelle supposition, par quel effort d'imagination peut-on trouver trois jours & trois nuits dans un espace de 37. ou de 40. heures ? Ils sont surpris de ce que le Messie sortant quelquefois de sa simplicité ordinaire, a recours à des subtilités pour ne pas répondre directement aux questions qu'on lui fait, comme, par exemple, lorsque les Pharisiens lui ayant demandé sur quoi étoit fondé le pouvoir qu'il s'attribuoit d'enseigner le peuple, il éluda cette question par une autre question embarrassante qu'il leur fit sur le baptême de St. Jean, à laquelle ses ennemis ne sçurent que répondre. De pareilles subtilités paroissent convenir plutôt à un Sophiste qu'à la gravité d'un Homme-Dieu. Sans nous arrêter à d'autres chicanes que les incrédules peuvent faire sur la maniere dont les Evangélistes font raisonner le Messie, finissons

par celui de tous les raisonnemens qui leur paroît le moins juste ou du moins le plus contradictoire.

On ne peut pas douter que St. Jean n'ait eu le dessein d'établir la Divinité de Jésus-Christ dans son Evangile, il ne perd aucune occasion dans la suite d'appuyer ce dogme, il la fait même souvent naître ; on sent que c'est sa principale vue, ou, pour mieux dire, on voit que c'est son véritable objet: qui croiroit cependant que cet Evangéliste fournit un des plus forts argumens qu'on puisse faire contre le dogme favori qu'il veut établir? St. Jean renverse d'une seule parole tout l'édifice qu'il a construit & c'est dans la bouche du Messie même qu'il met cette parole si préjudiciable à sa Divinité; voici les propres termes de l'Evangile.

„ Les Juifs environnant Jésus-Christ „ lui dirent (27) jusqu'à quand tiendrez-vous nos esprits en suspens? Si „ vous êtes le Christ dites-nous-le ouvertement. Il leur dit: je vous l'ai „ dit, mais vous ne me croyez pas; „ cependant les œuvres que je fais au „ nom de mon Pere rendent témoigna-

(27) Jean X. 24. & seqq.

„ ge de moi. Mon Pere & moi sommes une même chose; alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider; mais Jésus-Christ leur dit : j'ai fait plusieurs bonnes œuvres en votre présence par la vertu de mon Pere, pour laquelle de ces bonnes œuvres me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent : ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphême, & parce qu'étant homme vous vous faites Dieu. Jésus leur repartit : n'est-il pas écrit dans votre loi, j'ai dit que vous êtes des Dieux ? Or si ceux à qui cette parole s'adresse sont appellés des Dieux par l'Ecriture même qui ne peut errer, comment pouvez-vous dire que celui que le Pere a sanctifié & qu'il a envoyé dans le monde, blasphême, parce qu'il dit : je suis le fils de Dieu ?

Pour sentir la conséquence désavantageuse à la Divinité de Jésus-Christ, qu'on peut tirer de ces paroles de l'Evangile, il n'a fallu que les rapporter, elles sont si claires, si formelles & par conséquent si embarrassantes pour les Commentateurs qu'ils sont obligés d'ex-

pliquer en cet endroit l'Evangile par lui-même, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont obligés de recourir à d'autres endroits de l'Evangile où St. Jean dit poſitivement le contraire de ce qu'il paroît dire ici. Mais la difficulté ſubſiſte toujours en ſon entier; les efforts des Commentateurs ne la levent point. Tout ce qu'on peut conclure de plus favorable pour la Divinité de Jéſus-Chriſt, c'eſt que St. Jean ayant établi ailleurs ce dogme il dément ici ſon ſyſtême par un raiſonnement faux, qu'il fait faire au Meſſie.

On convient que Jéſus-Chriſt a dit ſouvent qu'il étoit égal à Dieu, qu'il étoit une même choſe avec ſon Pere, qu'il étoit Dieu: il le dit ſi clairement que les Juifs ne s'y ſont point trompés, ils ont pris ſes paroles à la lettre; ils l'ont voulu lapider à cauſe du blaſphême qu'elles leur paroiſſoient renfermer; & c'eſt ſur cela que Jéſus-Chriſt entreprend de ſe juſtifier par l'explication qu'il donne lui-même à ſes paroles dont les Juifs étoient ſcandaliſés: vous me traitez, leur dit-il, de Blaſphémateur parce que j'ai dit que j'étois Dieu? Hé quoi! ſi les magiſtrats & les juges du

peuple ſont appellés Dieux dans l'Ecriture, ne puis-je prendre cette qualité, moi que le Pere a ſanctifié & qu'il a envoyé au monde? Il n'y a perſonne qui ne ſente que ce raiſonnement peche en ce que Jéſus-Chriſt ſe met dans le même rang que les juges & les magiſtrats, quoique dans un dégré ſupérieur à eux. Or les juges & les magiſtrats ſont appellés improprement des Dieux dans l'Ecriture, par conſéquent Jéſus-Chriſt fait entendre que c'eſt improprement auſſi qu'il prend la qualité de Dieu. Car enfin quoiqu'il ſe croie mieux fondé à prendre cette qualité que ceux à qui l'Ecriture l'attribue, cette différence n'eſt que du plus au moins, & laiſſe toujours Jéſus-Chriſt dans le même genre que ceux à qui il ſe compare. Voilà du moins la ſeule maniere dont une logique un peu exacte permet qu'on explique ces paroles.

Il faut convenir après tout que ce n'étoit pas l'intention de l'Evangéliſte qu'on les entendît en ce ſens; il s'eſt trop clairement déclaré ailleurs pour qu'on puiſſe l'en ſoupçonner. Saint Jean a cru mettre dans la bouche du Meſſie un argument ſubtil qui confon-

droit ses ennemis, & il lui fait faire un raisonnement injurieux à sa Divinité dans l'endroit de l'Evangile où il étoit plus à propos d'établir ce dogme d'une maniere incontestable; c'est-à-dire au moment où les Juifs pressent Jésus-Christ de ne les pas tenir en suspens & de leur déclarer nettement qui il est.

Il leur dit à la vérité qu'il est Dieu, mais en même tems il donne une explication qui en renverse l'idée, & qui tend simplement à le faire regarder comme un homme que Dieu a voulu distinguer du reste des hommes.

Si les historiens de Jésus-Christ avoient été meilleurs logiciens, les raisonnemens qu'ils lui ont fait faire paroîtroient plus suivis & plus concluans; mais les premiers Chrétiens qui composerent les Evangiles n'étoient pas de subtils raisonneurs: ces hommes simples, possédés de l'amour du merveilleux, n'ont songé qu'à en remplir leurs histoires, ils ont fait agir leur maître conformément au goût qui les dominoit, & du reste ils l'ont fait raisonner comme s'ils raisonnoient eux-mêmes. Les disciples du Messie étoient pauvres, ils ont mis la pauvreté en honneur dans l'Evangile;

ils étoient persécutés, ils ont promis le royaume des cieux à ceux qui souffroient la persécution ; ils avoient une foi vive pour des dogmes & pour des faits incroyables, ils ont recommandé sur toutes choses la simplicité de l'esprit. Cette simplicité est nécessaire aux fideles non seulement pour croire les miracles de Jésus-Christ & pour embrasser ses dogmes, mais elle leur est encore nécessaire pour pouvoir entrer dans ses raisonnemens. On ne sera jamais du nombre de ses disciples si on ne devient semblable aux enfans, leurs pareils seuls auront part au royaume de son Pere ; il faut être comme eux simples & dociles, faire de la raison le même usage qu'ils en font. Ce que nous venons de rapporter du raisonnement du Messie, fait voir qu'il a donné luimême l'exemple de cette simplicité qu'il a tant recommandée.

F I N.

